

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, March 18, 2024

The Standing Senate Committee on National Security, Defence and Veterans Affairs met with videoconference this day at 4 p.m. [ET] to examine and report on issues relating to national security and defence generally.

Senator Tony Dean (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Honourable senators, welcome to this meeting of the Standing Senate Committee on National Security, Defence and Veterans Affairs. I'm Tony Dean, representing Ontario, the chair of the committee. I'm joined today by my colleagues — committee members — around the room, whom I welcome to introduce ourselves, beginning with the deputy chair.

[*Translation*]

Senator Dagenais: Jean-Guy Dagenais, senatorial division of Victoria, Quebec.

[*English*]

Senator Oh: Senator Oh, Ontario.

Senator M. Deacon: Senator Marty Deacon, Ontario. Welcome.

Senator Anderson: Senator Anderson, Northwest Territories.

Senator Boehm: Peter Boehm, Ontario.

Senator Kutcher: Stan Kutcher, Nova Scotia.

Senator Cardozo: Andrew Cardozo, Ontario.

[*Translation*]

Senator Gignac: Clément Gignac from Quebec.

[*English*]

The Chair: We are also joined by Senator Donna Dasko today, representing Ontario. To my left is the committee clerk, Ericka Dupont, and to my right are Anne-Marie Therrien-Tremblay and Ariel Shapiro, the Library of Parliament analysts assigned to this committee, who support us so well.

Today, we welcome three panels of experts who have been invited to provide a briefing to the committee on the current security and defence situation in Ukraine, Canada's military support to Ukraine and the implications for Canada's defence operations.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 18 mars 2024

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale, de la défense et des anciens combattants se réunit aujourd'hui, à 16 heures (HE), avec vidéoconférence, pour examiner, pour en faire rapport, les questions relatives à la sécurité nationale et à la défense en général.

Le sénateur Tony Dean (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Honorables sénateurs, bienvenue à cette réunion du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale, de la défense et des anciens combattants. Je suis Tony Dean, de l'Ontario, et président du comité. Se joignent à moi aujourd'hui mes collègues membres du comité que j'invite à se présenter, en commençant par le vice-président.

[*Français*]

Le sénateur Dagenais : Jean-Guy Dagenais, division sénatoriale de Victoria, au Québec.

[*Traduction*]

Le sénateur Oh : Sénateur Oh, de l'Ontario.

La sénatrice M. Deacon : Sénatrice Marty Deacon, de l'Ontario. Bienvenue.

La sénatrice Anderson : Sénatrice Anderson, des Territoires du Nord-Ouest.

Le sénateur Boehm : Peter Boehm, de l'Ontario.

Le sénateur Kutcher : Stan Kutcher, de la Nouvelle-Écosse.

Le sénateur Cardozo : Andrew Cardozo, de l'Ontario.

[*Français*]

Le sénateur Gignac : Clément Gignac, du Québec.

[*Traduction*]

Le président : La sénatrice Donna Dasko, qui représente l'Ontario, se joint aussi à nous aujourd'hui. Ericka Dupont, greffière du comité, est à ma gauche, et Anne-Marie Therrien-Tremblay et Ariel Shapiro, les analystes de la Bibliothèque du Parlement affectées à ce comité et qui nous appuient si bien, se trouvent à ma droite.

Aujourd'hui, nous recevons trois groupes d'experts qui ont été invités à faire une présentation au comité sur la situation actuelle en matière de sécurité et de défense en Ukraine, le soutien militaire à l'Ukraine et les implications pour les opérations de défense du Canada.

We will begin by introducing our first panel of witnesses. In that respect, I would like to welcome Dominique Arel, Chair of Ukrainian Studies, University of Ottawa, and Yann Breault, Assistant Professor at the Royal Military College of Saint-Jean. Many thanks to you both for joining us today. We invite you to provide your opening remarks.

We begin with Mr. Dominique Arel. Please proceed whenever you're ready.

Dominique Arel, Chairholder, Chair of Ukrainian Studies, University of Ottawa, as an individual: Welcome. Thanks for the invitation.

In early 2024, three major events have altered the geopolitics of the war in Ukraine. First, Russia captured the city of Avdiivka with an artillery ratio advantage exceeding 10 to 1 — between 5 to 1 and 10 to 1 — raising the prospects of a significant setback for Ukraine in 2024.

Second, Donald Trump recaptured the Republican Party, effectively blocking U.S. military aid to Ukraine — at least for the time being — and essentially telling NATO front-line states that the U.S. may no longer defend them.

Third, French President Emmanuel Macron declared that a NATO military presence could no longer be excluded. His message was clear: Russia cannot win in Ukraine because a Russian win would be — in his own words — an existential threat to the security of Europe.

The wild card that could not be anticipated even a year ago is the Trump comeback. He is not saying that Vladimir Putin and Russia “can do whatever the hell they want,” if NATO states don't pay up — namely, meet the 2% of GDP threshold. He is, in fact, saying that American soldiers will not die for Tallinn, even though Estonia, like all front-line NATO state, have, in fact, met the requirement of 2% and, in some cases, largely exceeded it — such as Poland.

Trump has been anti-NATO all his life, but what is new is that he is uttering this stance after Putin launched the first full-scale war of aggression in Europe since World War II. Putin crossed a red line with the invasion. Trump is crossing one by announcing that he will not respect Article 5. The message, loud and clear, is that Europe is on its own. Even if Trump were to lose his re-election bid, the nearly decade-long instability in American politics, as well as an isolationist current reminiscent of the interwar period — the 1920s and 1930s — is not about to subside.

Nous allons commencer par présenter les témoins du premier groupe. J'aimerais donc accueillir Dominique Arel, titulaire de la Chaire d'études ukrainiennes de l'Université d'Ottawa, et Yann Breault, professeur adjoint au Collège militaire royal de Saint-Jean. Je vous remercie beaucoup tous les deux d'être avec nous aujourd'hui. Nous vous invitons maintenant à faire vos allocutions d'ouverture.

Nous allons commencer par M. Dominique Arel. Allez-y dès que vous êtes prêt.

Dominique Arel, titulaire de la Chaire d'études ukrainiennes, Université d'Ottawa, à titre individuel : Bienvenue. Je vous remercie de l'invitation.

Au début de 2024, trois événements majeurs ont modifié la géopolitique de la guerre en Ukraine. Premièrement, la Russie a frappé la ville d'Avdiivka, avec un avantage de plus de 10 pour 1 — entre 5 pour 1 et 10 pour 1 — au chapitre de l'artillerie, ce qui augmente la possibilité d'un recul important pour l'Ukraine en 2024.

Deuxièmement, Donald Trump a repris le contrôle du Parti républicain, bloquant l'aide militaire américaine en Ukraine — du moins pour le moment — tout en déclarant essentiellement aux États de première ligne de l'OTAN que les États-Unis risquaient de ne plus les défendre.

Troisièmement, le président français Emmanuel Macron a déclaré qu'on ne pouvait plus exclure une présence militaire de l'OTAN. Son message était clair : la Russie ne peut pas gagner en Ukraine, car une victoire russe représenterait — dans ses propres mots — une menace existentielle à la sécurité de l'Europe.

L'élément imprévisible qu'on ne pouvait prévoir, même il y a un an, est le retour de Trump. Il ne dit pas que Vladimir Poutine et la Russie « peuvent faire ce qu'ils veulent » si les États de l'OTAN ne contribuent pas — autrement dit, s'ils ne respectent pas le seuil de 2 % du PIB. En fait, il dit que des soldats américains n'iront pas mourir à Tallinn même si l'Estonie, à l'instar de tous les États de première ligne de l'OTAN, a, dans les faits, respecté, et parfois largement dépassé — comme la Pologne — le seuil de 2 %.

Trump a été contre l'OTAN toute sa vie, mais ce qui est nouveau, c'est qu'il adopte cette position depuis que Poutine a lancé la première guerre d'agression totale en Europe depuis la Seconde Guerre mondiale. Poutine a franchi une limite avec cette invasion. Trump en franchit une autre en annonçant qu'il ne respectera pas l'article 5. Le message, très clair, est que l'Europe est laissée à elle-même. Même si Trump devait perdre sa tentative de réélection, l'instabilité dans la politique américaine, qui dure depuis presque une décennie, et l'isolationnisme actuel, qui rappelle la période de l'entre-deux-guerres — les années 1920 et 1930 — ne sont pas prêts de disparaître.

This has become a moment of truth for Europe, who can no longer count on the United States in the short term, or perhaps, the long term. This means drastically increasing industrial military production and sending weapons and funds to Ukraine. But also for Macron, no longer self-declaring red lines of defence.

Here in Canada, there are signs that this new reality is beginning to forge public opinion with greater support for increased military spending in recent polls. However, the lack of political will to — at the very least — initiate a public debate persists in government and in the opposition. The modest progress regarding the 2% threshold appears to reflect a sense that no matter what, the Americans will always protect Canada. As Europeans realize that the U.S. could abandon them, we remain comforted by our geographical proximity to the military superpower. Should that really be the foundation of our national security? The fall of Ukraine would be an existential threat to Europe — but not to us? This is a hard question, but it must be asked, especially since, with climate change, Canada will wind up with a common border with Russia.

Thank you.

The Chair: Thank you very much, Mr. Arel.

Next, we will hear from Mr. Yann Breault. Please proceed when you're ready.

[Translation]

Yann Breault, Assistant Professor, Royal Military College of Saint-Jean, as an individual: Thank you for having me. I am very pleased to share some thoughts with you, even though they may be rather grim. We are talking about Canada's military support for Ukraine in light of what is happening on the ground.

I have three observations to share with you today. The first has to do with Russia's engagement in what it is referring to as a "special military operation". Two years ago, I appeared before a committee of the Canadian Parliament, where my esteemed colleague, Timothy Snyder, said that we should continue to help Ukraine, that Putin's regime was weakening and that we had to support Ukraine for another month because Russia was on the verge of collapsing on its own. He is one of the region's greatest experts and historians.

As we saw from the results of Russia's election yesterday, two years later, there is no sign of Vladimir Putin's regime collapsing and no loss of momentum in Russia's military efforts, but there has been a 70% increase in the country's defence budget, which now represents 6% of its GDP. The International Monetary Fund, or IMF, is forecasting economic growth of 2.6% for

C'est devenu un moment de vérité pour l'Europe, qui ne peut plus compter sur les États-Unis à court terme, peut-être même à long terme. Cela signifie qu'il faudra augmenter massivement la production militaire industrielle et l'envoi d'armes et de fonds en Ukraine. Mais pour Macron, cela signifie aussi qu'il ne doit plus tracer seul des limites à ne pas franchir.

Ici, au Canada, de récents sondages indiquent que cette nouvelle réalité commence à faire tourner l'opinion publique en faveur d'une hausse des dépenses militaires. Toutefois, le manque de volonté politique — à tout le moins — d'entamer un débat public persiste au sein du gouvernement et de l'opposition. Les modestes progrès concernant le seuil de 2 % semblent refléter l'idée que, peu importe ce qui arrivera, les Américains vont toujours protéger le Canada. Même si les Européens réalisent que les États-Unis pourraient les abandonner, nous demeurons rassurés par notre proximité géographique par rapport à la superpuissance militaire. Est-ce vraiment cela qui devrait être le fondement de notre sécurité nationale? La chute de l'Ukraine constituerait une menace existentielle pour l'Europe, mais pas pour nous? Il s'agit d'une question difficile, mais qui doit être posée, d'autant plus que, avec les changements climatiques, le Canada va finir par partager une frontière commune avec la Russie.

Merci.

Le président : Merci beaucoup, monsieur Arel.

Nous allons maintenant écouter M. Yann Breault. Vous pouvez y aller dès que vous serez prêt.

[Français]

Yann Breault, professeur adjoint, Collège militaire royal de Saint-Jean, à titre personnel : Merci beaucoup de l'invitation. Je suis très heureux de partager avec vous quelques réflexions, même si celles-ci ne sont guère réjouissantes. On réfléchit au soutien militaire canadien à la cause ukrainienne, mais on le fait à l'aune de l'évolution sur le terrain.

J'ai trois observations à partager avec vous aujourd'hui. La première concerne l'engagement russe dans cette opération militaire spéciale, comme on l'appelle. Il y a deux ans, je siégeais à un comité du Parlement canadien. Mon éminent collègue Timothy Snyder nous disait de continuer d'aider l'Ukraine, que des failles apparaissent dans le régime de Poutine et qu'il fallait soutenir l'Ukraine encore un mois, car la Russie est sur le point de s'effondrer d'elle-même. Il est l'un des plus grands spécialistes et historiens de la région.

Deux ans plus tard — on a vu le résultat des élections d'hier en Russie —, on ne voit aucun signe d'effondrement du régime de Vladimir Poutine, aucun essoufflement de l'effort militaire, mais il y a une hausse de 70 % du budget de la défense, qui représente aujourd'hui 6 % du PIB de la Russie. Le Fonds monétaire international (FMI) prévoit une croissance

Russia next year. Shell production is now up to 250,000 shells per month, which is nearly three times greater than what the Americans promised to help Ukraine.

Mr. Putin believes that time is on his side in this war, and he is showing no signs of slowing down. That is my first observation.

My second has to do with Ukraine's capacity. Ukraine is having difficulty recruiting. The average age of soldiers on the front is 43. Ukraine's GDP has dropped nearly 30% since the beginning of the war, and the budget deficit for this year alone represents 20% of Ukraine's GDP.

With all of this financial uncertainty, one has to wonder how the Ukrainian government will even be able to offer its people essential services in the coming years. The budget situation is that serious.

In order for there to be any hope of turning the situation around, Ukraine needs more international support. That is my third observation. As my colleague, Dominique Arel, mentioned earlier, what is happening with the political situation in the United States raises major concerns about the sustainability of the financial and military aid provided in the conflict to date. We also need to consider the way things are going not only in the Western world, but also within the entire international system.

What we are seeing is that the NATO countries have been unable to impose an economic sanctions regime that is effective enough to deprive Russia of the financial means it needs to continue this war. The UN is almost unanimous in condemning Russia's aggression. In March 2022, 141 countries voted to condemn this aggression, but there are still only 23 countries around the world, including Canada, that are imposing economic sanctions. What is more, of the members of our military alliance, Turkey in particular does not support the economic sanctions regime, which has made it much easier for Russia to reconfigure value chains and restart industrial production at almost pre-war levels.

There are economic costs associated with the fact that Russia has to go through certain intermediaries to sell its oil on international markets, but given the high cost of energy, Russia's current energy revenue is basically the same as it was before the war.

The major states that are helping Russia to circumvent the economic sanctions regime include China, India and the new BRICS countries — the United Arab Emirates, Saudi Arabia, Iran, Egypt and Ethiopia — which are now members of an

économique de 2,6 % pour la Russie l'année prochaine. La production d'obus s'élève maintenant à 250 000 obus par mois, soit une capacité presque trois fois plus grande que celle qui a été promise par les Américains pour aider l'Ukraine.

M. Poutine a l'impression que dans cette guerre, le temps joue en sa faveur et il ne montre aucun signe d'essoufflement. C'était là ma première remarque.

Ma deuxième remarque a trait aux capacités ukrainiennes : difficultés de recrutement, âge moyen de 43 ans des soldats sur le front, chute du PIB de l'Ukraine de près de 30 % depuis le début de la guerre et déficit budgétaire cette année seulement correspondant à 20 % du PIB ukrainien.

Avec toutes les incertitudes financières qui se posent, on se demande même comment l'État ukrainien pourra offrir les services vitaux à sa population dans les années qui viennent tant la situation budgétaire est inquiétante.

Pour rêver d'un renversement de situation, il faudrait imaginer un soutien international accru à la cause ukrainienne. C'est là mon troisième point. Mon collègue Dominique Arel l'a mentionné, l'évolution de la situation politique intérieure aux États-Unis soulève des inquiétudes très importantes quant à la durabilité de l'aide financière et militaire apportée jusqu'à maintenant dans le conflit. Il faut aussi considérer la façon dont les choses évoluent non seulement en Occident, mais dans l'ensemble du système international.

On voit une incapacité des pays de l'Alliance transatlantique d'imposer un régime de sanctions économiques suffisamment douloureux à la Russie pour la déposséder des moyens financiers de poursuivre cet effort de guerre. Il y a une quasi-unanimité à l'ONU pour dénoncer l'agression russe; 141 pays avaient voté en mars 2022 pour dénoncer cette agression, mais il n'y a quand même que 23 pays au monde — avec le Canada — qui imposent des sanctions économiques. De plus, parmi les membres de notre alliance militaire, la Turquie notamment n'est pas solidaire de ce régime de sanctions économiques, ce qui a considérablement facilité la tâche à la Russie pour reconfigurer les chaînes de valeurs et relancer la production industrielle à un niveau comparable à celui d'avant la guerre.

Il y a des coûts économiques qui sont liés au fait que la Russie doit passer par certains intermédiaires pour écouler sa production d'hydrocarbures sur les marchés internationaux, mais compte tenu du coût élevé de l'énergie, la Russie a actuellement une rente énergétique qui est à peu près comparable à celle qu'elle avait avant la guerre.

Parmi les États importants qui aident la Russie à contourner le régime de sanctions économiques, il y a des États comme la Chine, l'Inde, l'Iran, les nouveaux États membres du BRICS, les Émirats arabes unis, l'Arabie saoudite, l'Iran, l'Égypte et

alliance of states that is helping to improve the movement of capital and interbank communication systems outside networks that may be directly affected by U.S. sanctions.

This is accelerating the fracturing of the international financial system, making it easier for states like Iran and Russia to continue to obtain the revenue they need to maintain this effort. We need to sound the alarm not just with regard to the existential threat posed by the potential destruction of Ukraine but also with regard to the risk of the NATO countries becoming involved in a conflict that, as we know, is unfolding against a backdrop of nuclear weapons distribution and hypersonic delivery systems that have been being developed in Russia at great expense for over 20 years. There is still a risk of the conflict escalating into a nuclear war, and unfortunately, that is something that Canada has to consider when providing military support for Ukraine.

Thank you for listening.

[English]

The Chair: Thank you very much, Mr. Breault.

Those were two very sobering presentations that will evoke many questions, which we'll now go to.

Our witnesses are with us for one hour today. In order to ensure each member is able to participate, we will limit each question, including the answer, to four minutes. Please keep your questions succinct and identify the person to whom you're addressing the question.

Our first question today comes from our deputy chair.

[Translation]

Senator Dagenais: Thank you Mr. Breault and Mr. Arel.

My first questions are for Mr. Arel.

I agree that it is never easy to hold an election in wartime, but given that Russia just re-elected Vladimir Putin for six more years, do you think that the Ukrainian president will be able to hold on much longer without calling an election in his country? He was elected in 2019 in the second round of voting. If he were to call an election, do you think that he would get as much support as he did in 2019 after two years of war?

Mr. Arel: That is an excellent question.

l'Éthiopie, qui sont maintenant membres d'une alliance d'États qui améliorent les capacités de faire circuler des capitaux et les systèmes de communication interbancaire en dehors des réseaux qui peuvent être directement affectés par les sanctions américaines.

Il y a donc une accélération de la fracturation du système financier international qui facilite la tâche à des États comme l'Iran et la Russie et qui leur permet de continuer d'obtenir les revenus nécessaires pour maintenir cet effort. Donc, il faut tirer la sonnette d'alarme non pas sur la menace existentielle que fait peser la possibilité d'une destruction de l'État ukrainien, mais sur le risque, pour les États de l'Alliance transatlantique, de s'engager dans une conflictualité qui, on le sait, se déroule sur un fond de distribution d'armes nucléaires et de systèmes de livraisons hypersoniques qui ont été développés à grands frais depuis plus d'une vingtaine d'années en Russie. Donc, le risque d'une escalade conflictuelle avec une puissance nucléaire demeure, et c'est malheureusement dans ce cadre que le Canada doit réfléchir à son engagement et à son soutien militaire à l'Ukraine.

Merci de m'avoir écouté.

[Traduction]

Le président : Merci beaucoup, monsieur Breault.

Voilà deux exposés qui donnent beaucoup à réfléchir et qui susciteront beaucoup de questions, auxquelles nous passons maintenant.

Nos témoins sont avec nous pour une heure. Afin que chacun puisse participer, nous allons limiter chaque question, réponse comprise, à quatre minutes. Veuillez garder vos questions brèves et bien indiquer à qui votre question s'adresse.

Notre première question aujourd'hui vient de notre vice-président.

[Français]

Le sénateur Dagenais : Merci, messieurs Breault et Arel.

Mes premières questions s'adressent à M. Arel.

Je conviens que ce n'est jamais facile de tenir des élections en temps de guerre, mais avec la Russie qui vient de réélire Vladimir Poutine pour six ans, croyez-vous que le président ukrainien pourra tenir le coup encore longtemps sans faire une élection dans son pays? Il a été élu en 2019 au second tour de scrutin. S'il déclençait des élections, croyez-vous qu'il obtiendrait autant d'appui qu'en 2019, après une guerre de deux ans?

M. Arel : C'est une excellente question.

I think that we can all agree that what happened yesterday in Russia was not an election. Ninety-four per cent of the people in the occupied territory of Zaporizhzhia did not vote for Putin. This was a ceremonial exercise in an authoritarian country to give the impression of almost unanimous support for Putin and the regime.

What people need to understand when it comes to Ukraine is that Ukrainians are not in favour of holding an election right now given of the extreme conditions, not only in terms of safety because of the bombings, but also because of the mass displacement of the population. There are millions of refugees living outside Ukraine, but there are also millions of people who have been displaced within the country, particularly from the eastern part of the country toward the centre and the west. The feeling that seems to prevail is that holding an election in these conditions would unfairly favour Zelenskyy. There's no such pressure.

What is remarkable in a time of war is that the debate is very open in Ukraine, but after two years, how long can Ukraine actually go on like this without holding an election? During the Second World War, there were coalition governments that lasted for four or five years. I am not saying that this government will last for four or five years, but unfortunately, we are talking long term.

Senator Dagenais: In order for peace talks to begin between Russia and Ukraine, someone is going to have to make some compromises one day, and I am not seeing that from either side right now. Since Putin was re-elected for six more years, do you think that President Zelenskyy's refusal to make territorial concessions to Russia is a major obstacle to potential peace talks?

Mr. Arel: It is difficult to give credence to President Putin's statements on most subjects, starting with the war on Ukraine. Recently, the dominant narrative has suddenly become that the negotiations are pointless because Ukraine is losing ground, even though that narrative has been the opposite in previous months. That is the message that we are getting from Russia.

That being said, when it comes to territorial concessions, there is an assumption of sorts that such concessions could lead to the end of the war, to peace, to an end to the bombings, and that if Ukraine would give up some territory, then we could finally turn the page. However, there is no guarantee that the cessation of hostilities would actually lead to the end of the war because Ukrainians have been through this before with the war in Donbass in 2014. The negotiations lasted eight years and led to the first war of aggression on European soil since the Second World War. Russia is no longer credible when it comes to keeping its promises, starting with respect for borders. It violated

Ce qui s'est tenu en Russie hier, ce ne sont pas des élections — on s'entend tous sur cela. Les habitants du territoire occupé de Zaporijia n'ont pas voté à 94 % pour Poutine. C'était un cérémonial dans un pays autoritaire pour donner l'impression d'une unité presque totale derrière Poutine et le régime.

Dans le cas de l'Ukraine, ce qu'il faut comprendre, c'est que l'opinion publique n'est pas en faveur de tenir des élections maintenant en raison des conditions extrêmes, non seulement sur le plan de la sécurité, parce qu'il y a des bombardements, mais aussi en raison des déplacements massifs de population. Il y a des millions de réfugiés à l'extérieur, mais il y a des millions de personnes déplacées à l'intérieur du pays, surtout de l'est vers le centre et l'ouest. Le sentiment qui semble dominer, c'est que tenir des élections dans ces conditions favoriserait injustement Zelensky. Il n'y a pas cette pression.

Tout de même, ce qui est remarquable en situation de guerre, c'est que le débat est très ouvert en Ukraine, mais après deux ans, combien de temps, effectivement, l'Ukraine pourra-t-elle continuer comme cela sans tenir d'élections? Pendant la Deuxième Guerre mondiale, il y avait des gouvernements de coalition qui ont duré quatre ou cinq ans. Je ne suis pas en train de dire que celui-ci va durer quatre ou cinq ans, mais malheureusement, on est sur une longue durée.

Le sénateur Dagenais : Pour amorcer des discussions de paix entre la Russie et l'Ukraine, il faut sentir que quelqu'un fera des compromis un jour; je ne le vois pas actuellement, ni d'un côté ni de l'autre. Comme Poutine a été réélu pour six ans, estimez-vous que le refus du président Zelensky de faire des concessions territoriales à la Russie est un obstacle majeur à de possibles pourparlers pour la paix?

M. Arel : C'est difficile de donner de la crédibilité aux déclarations du président Poutine sur la plupart des sujets, à commencer par la guerre en Ukraine. Depuis quelque temps, même si le discours était à l'inverse dans les mois qui ont précédé, soudainement, le discours dominant est que les négociations ne servent à rien, parce que l'Ukraine est en train de perdre du terrain. C'est le message que l'on reçoit de la part de la Russie.

Cela dit, lorsqu'on parle de concessions territoriales, il y a une espèce de prémisse qui suppose que cela pourrait mener à la fin de la guerre, donc à la paix, à la fin des bombardements, pour qu'on puisse enfin passer à autre chose avec un sacrifice territorial. Il n'y a aucune garantie que la cessation des hostilités mènerait justement à la fin de la guerre, puisque les Ukrainiens sont déjà passés par là avec la guerre du Donbass en 2014. Les négociations ont duré huit ans et ont mené à la première guerre d'agression sur le sol européen depuis la Deuxième Guerre mondiale. La Russie n'a plus la crédibilité requise pour tenir ses engagements, à commencer par le respect des frontières. Elle a

two treaties with Ukraine, the 1994 and 1997 treaties, so any type of “negotiations” are unrealistic right now.

[English]

Senator Patterson: Thanks for your presentation. Mr. Breault, my question will be directed to you.

We have heard many people talk about the existential threats. Obviously, there are countries out there that do not see it that way, but Canada does — we look at the state of our current military and what we are actually able to raise as forces in Latvia, which is right on the front lines, whether we like it or not. If we say it’s an existential crisis, and if Russia is not going to change in its production of armaments or conscription of troops and throwing its people to their deaths, how is Ukraine going to continue without thinking about what President Macron has said or the fact that there could be bilateral agreements, even if it’s outside of NATO, for other nations to go in there?

From your perspective, Canada — boots on the ground — I do not mean they have to do that — I would like to know what the thinking is in academic circles in general and specifically for Canada with the current state of our military. Good luck.

Mr. Breault: This will come with a disclaimer: I’ve been examining and analyzing the situation in the post-Soviet world, but I do not claim to have any expertise in terms of Canadian defence policy. So, what I have been trying to do since I’ve been asked to comment on the situation — and I have done a great deal of interviews for the past 10 years — is to help us to understand how things are being seen from the other side of the wall.

In terms of how we should possibly react to the threat that Russia is right now, I never pretend I had any sound answer. Ten years ago, I was invited to the Defence Engagement Program, and I was asked that question. It’s very difficult and our predictions are absolutely worthless. I was among the numerous specialists who couldn’t really conceive the possibility of a full-scale invasion on February 24th. But there is one thing that I know. I did my PhD dissertation about national identity construction, how Russia, Ukraine and Belarus reimagine themselves as a nation in a post-Soviet world and how these identity construction processes are interrelated one to another, meaning that the way Ukraine defines themselves would affect the way Russia perceives itself and vice versa. In Russia, there is one, single thing that made real consensus among Russian society, which is this imaginary idea that Russian state history started in Kyiv more than 1,000 years ago.

violé deux traités avec l’Ukraine, ceux de 1994 et de 1997; toute « négociation » est donc irréaliste actuellement.

[Traduction]

La sénatrice Patterson : Merci pour votre présentation. Monsieur Breault, ma question s’adresse à vous.

Nous avons entendu beaucoup de personnes parler de menaces existentielles. De toute évidence, certains pays ne voient pas les choses du même œil, contrairement au Canada — on jette un coup d’œil à l’état actuel de nos forces armées et à ce que nous sommes capables d’envoyer en Lettonie, qui se trouve en plein sur la ligne de front, que cela nous plaise ou non. Si nous disons qu’il s’agit d’une crise existentielle, et si la Russie ne modifie pas sa production d’armes, sa conscription de troupes et sa façon d’envoyer ses soldats vers leur mort, comment l’Ukraine va-t-elle continuer sans songer à la déclaration du président Macron ou au fait qu’il pourrait y avoir des ententes bilatérales, même à l’extérieur de l’OTAN, prévoyant la participation d’autres pays?

À votre avis — l’envoi de soldats sur le terrain — je ne dis pas que c’est obligatoire — j’aimerais savoir ce que le milieu académique en général pense de l’état actuel de nos forces armées au Canada. Bonne chance.

M. Breault : Ma réponse est accompagnée d’une mise en garde : j’examine et j’analyse la situation dans le monde postsoviétique, mais je ne prétends pas avoir la moindre expertise en ce qui concerne la politique de défense du Canada. Par conséquent, ce que j’essaie de faire depuis qu’on m’a demandé de commenter la situation — et j’ai fait beaucoup d’entrevues ces 10 dernières années —, c’est d’aider à comprendre comment on voit les choses depuis l’autre côté du mur.

En ce qui concerne la façon dont nous devrions peut-être réagir à la menace que représente la Russie en ce moment, je n’ai jamais prétendu avoir de bonne réponse. Il y a 10 ans, on m’a invité à participer au Programme de coopération de la Défense, et on m’a posé cette question. Elle est très difficile, et nos prévisions sont totalement inutiles. Je faisais partie des nombreux spécialistes qui ne pouvaient pas vraiment imaginer la possibilité d’une invasion à grande échelle le 24 février. Il y a toutefois une chose que je sais. J’ai fait ma thèse de doctorat sur la construction de l’identité nationale, sur la manière dont la Russie, l’Ukraine et le Bélarus se réinventent en tant que nations dans un monde postsoviétique et à quel point ces processus de construction identitaire sont interdépendants. Cela veut dire que la façon dont l’Ukraine se définit aurait une incidence sur la façon dont la Russie se perçoit, et vice versa. En Russie, s’il y a une chose qui fait consensus au sein de la société russe, c’est cette idée imaginaire que l’histoire de l’État russe a commencé à Kiev plus de 1 000 ans.

Of course, Ukrainians are right. This is something that was stolen from there, from the Muscovy principality back in the sixteenth century. It is not true that the Moscow is the legitimate heir of the Kievan Rus civilization, but everyone in Russia believes it is so. There is no possibility that Russia will ever allow what they perceive as the heart of their civilization to fall into the orbit of a rival geopolitical enemy. For them — and they are wrong — it is an existential threat, and they will fight a bloody war before this will happen.

I was saying that 10 years ago, and it was the reason I was so uncomfortable with Prime Minister Harper shaking Putin's hand in Brisbane at the G20 summit and saying, "Hey Vlad, I guess I will shake your hand, but you have to get the hell out of Ukraine." I say, who do you think we are in order to use that sort of language toward what remains today a nuclear and very powerful state?

When I say that this is a nuclear power state, I mean that from the moment that President Bush tore apart the ABM Treaty in 2002, telling Putin that we are going to install these vertical launchers in Poland — an anti-missile defence system — right at your border, Russia has been investing. We were not thinking about nuclear weapons anymore back then. Remember, in 2002, we were with Russia in solidarity fighting international terrorism together, we had the NATO-Russia Council again, and we thought that Putin was helping us with our intervention in Afghanistan. Relations seemed pretty good between Putin and Bush back then.

This is the precise moment when Putin started increasing the military budget, and they were investing into developing means to deliver nuclear warheads into our territory by the development of hypersonic technology because they felt threatened by our attempt to deprive them of their retaliation capabilities. This is what they have been involved in for 20 years. We have seen the use of missiles. The Kinzhal was used a few times in theatre in Ukraine. Russia has these military capabilities.

This is where I disagree with my great friend Mr. Arel: We don't have the same methodological point upon which we are building our reasoning. For me, the distribution of military capabilities that does exist cannot be evacuated from the equation.

When we are thinking in terms of what place Ukraine will have in the future, I thought the proposal that Putin put on the table back on November 21 saying, "You guys keep these new member NATO states in the alliance, but you move back your military capabilities," was a way to reinvent a sort of delimitation between spheres of influences, which is what we used to deal with during the Cold War.

The Chair: I'm sorry, we'll have to move on. Thank you.

Bien sûr, les Ukrainiens ont raison. C'est quelque chose qui a été volé à partir de là, à partir de la principauté de Moscovie, au XVI^e siècle. Il est faux de prétendre que Moscou est l'héritière légitime de la Rus' de Kiev, mais tout le monde en Russie croit que c'est le cas. Il est impossible que la Russie permette un jour que ce qu'elle considère être le cœur de sa civilisation tombe dans l'orbite d'un rival géopolitique. Pour les Russes — et ils ont tort —, cela représente une menace existentielle, et ils mèneront une guerre sanglante avant que cela se produise.

Je disais cela il y a 10 ans, et c'est pour cela que j'ai été très mal à l'aise lorsque, au sommet du G20, le premier ministre Harper a serré la main de Poutine tout en lui disant : « Eh, Vlad, je vais te serrer la main, mais tu dois fiché le camp de l'Ukraine. » Qui croit-il que nous sommes pour adopter un tel langage à l'égard de ce qui demeure encore aujourd'hui un État nucléaire très puissant?

Lorsque je dis qu'il s'agit d'un État nucléaire, je veux dire que, à partir du moment où le président Bush a déchiré le Traité sur les missiles antibalistiques en 2002, en disant à Poutine que nous allions installer des lanceurs verticaux en Pologne — un système de défense antimissile —, juste à sa frontière, la Russie a fait des investissements. Nous ne songions plus aux armes nucléaires à ce moment-là. Rappelons qu'en 2002, de concert avec la Russie, nous luttons contre le terrorisme international. Le Conseil OTAN-Russie s'était de nouveau réuni, et nous pensions que Poutine nous aidait dans notre intervention en Afghanistan. Les relations semblaient très bonnes entre Poutine et Bush à ce moment-là.

C'est à ce moment précis que Poutine a commencé à augmenter le budget militaire, et il investissait dans l'élaboration de moyens qui permettraient à des ogives nucléaires d'atteindre notre territoire grâce à la technologie hypersonique, parce que la Russie se sentait menacée par notre tentative de la priver de sa capacité de riposter. C'est ce que fait la Russie depuis 20 ans. Nous avons vu l'utilisation des missiles. Le Kinjal a été utilisé quelques fois en Ukraine. La Russie a cette capacité militaire.

C'est là où je ne suis pas d'accord avec mon bon ami M. Arel : nous ne fondons pas notre raisonnement sur le même point méthodologique. En ce qui me concerne, on ne peut éliminer de l'équation la répartition des capacités militaires actuelles.

Quand on songe à la place qu'occupera l'Ukraine dans l'avenir, j'ai pensé à ce que Poutine avait proposé le 21 novembre : « Vous gardez ces nouveaux États membres de l'OTAN dans l'Alliance, mais vous faites reculer vos forces. » Ça a été une façon de réinventer une sorte de délimitation entre les sphères d'influence, et c'est ce qui était la norme pendant la guerre froide.

Le président : Je suis désolé, mais nous devons poursuivre. Merci.

Mr. Breault: We are back in this era. Thank you.

Senator Oh: Thank you, witnesses, for being here. My question is for both of you. What steps is Canada taking to protect against any dispute over effects of the conflicts, such as increased refugee entries, disruption to global supply chains or possible terrorist threats?

Mr. Arel: In terms of the refugees, Canada had already stepped up in a major way in 2022. My understanding is that almost a million — about 800,000 — visas were issued, even though most of them didn't come. At least they had the visa.

Terrorism could be an effect, but I think that terrorism is — sorry, do I need to speak louder?

Senator Oh: No.

Mr. Arel: Okay. I think the destabilization campaign led by Russia abroad takes place a lot in cyberspace. You can call it cyber terrorism. I don't think there have been major attacks on Canada yet, but since I've been talking a lot about France's President Macron in the last few weeks. France has actually been in theatre for a long time, but it has been particularly intense in the past few months with those kinds of attacks and interference.

The larger question that I tried to raise in my short presentation is less about the spillover than the foundational threat. Is it indeed an existential threat? Macron is now saying it outright. Actually, the Europeans have been saying it for two years, except that Macron, because again the geopolitics have changed in a major way, is bringing the point to its logical conclusion, that if indeed it's existential and things begin to go really south in Ukraine, in part of the asymmetry of capabilities, then what? Then what? We let Ukraine disappear from the map and create the precedent that Poland or Estonia is next, or what? That's the big question that he asks. Of course, there has been an outcry — we are not ready to put boots on the ground. That's not what he said. He is not saying that we are not about to put boots on the ground. Although he mostly chose to indirectly say, actually, we'll not really have boots but shoes on the ground, in terms of technicians and, obviously, intelligence people. That question has suddenly become very urgent. What does it mean for us? What it means for Europe and for us, I think, merits, at the very least, a public discussion.

Mr. Breault: The larger spillover is the energy crisis that Europe has to face now that it doesn't have any access to cheap natural gas as it used to. When I look at the figures, I think that is quite an opportunity for the U.S. and possibly for us. U.S.-held

M. Breault : Nous sommes revenus dans cette ère. Merci.

Le sénateur Oh : Je remercie les témoins de leur présence. Ma question s'adresse à vous deux. Quelles mesures le Canada prend-il pour nous protéger contre tout différend au sujet des effets des conflits, comme un plus grand afflux de réfugiés, la perturbation des chaînes d'approvisionnement mondiales ou de possibles menaces terroristes?

M. Arel : En ce qui concerne les réfugiés, le Canada a déjà considérablement augmenté les quotas en 2022. Si j'ai bien compris, près d'un million de visas — environ 800 000 — ont été délivrés, même si la plupart des demandeurs ne sont pas venus. Au moins ils avaient un visa.

Le terrorisme pourrait être un effet, mais je crois qu'il — je suis désolé, est-ce que je dois parler plus fort?

Le sénateur Oh : Non.

M. Arel : D'accord. Je crois que la campagne de déstabilisation menée par la Russie à l'étranger se passe beaucoup dans le cyberspace. On peut appeler cela du cyberterrorisme. Je ne pense pas que le Canada ait subi des attaques importantes jusqu'à présent, mais j'ai beaucoup parlé du président français Macron ces dernières semaines. La France est sur le théâtre depuis longtemps, mais elle est particulièrement présente des derniers mois avec ce genre d'attaques et d'interférence.

La plus vaste question que j'ai tenté de soulever pendant ma courte présentation concerne moins le débordement que la menace existentielle. S'agit-il vraiment d'une menace existentielle? C'est ce que déclare maintenant ouvertement Macron. En fait, les Européens en parlent depuis deux ans, mais comme la géopolitique a beaucoup changé, Macron amène le sujet à sa conclusion logique, c'est-à-dire que s'il s'agit vraiment d'une menace existentielle et que la situation s'aggrave vraiment en Ukraine à cause de l'asymétrie des capacités, que se passera-t-il alors? Que se passera-t-il? Nous laissons l'Ukraine disparaître de la carte et créons un précédent en fonction duquel la Pologne ou l'Estonie seront les prochains sur la liste, ou quoi? Voilà la grande question qu'il pose. Cela a bien entendu provoqué un tollé, mais nous ne sommes pas prêts à envoyer des soldats sur le terrain. Ce n'est pas ce qu'il a dit. Il ne dit pas que nous ne sommes pas sur le point d'envoyer des soldats. Même s'il a surtout choisi de parler de manière indirecte, nous n'allons pas envoyer des soldats, mais plutôt des techniciens et du personnel du renseignement. Cette question est soudainement devenue très urgente. Qu'est-ce que cela signifie pour nous? Pour l'Europe et pour nous, je crois que cela mérite à tout le moins une discussion publique.

M. Breault : Le principal débordement est la crise énergétique en Europe, qui n'a pas le même accès qu'avant à du gaz naturel à bas prix. Lorsque j'examine les chiffres, je crois que cela représente une occasion pour les États-Unis et peut-être

natural liquefied gas has increased tremendously since the beginning of the war. It's a great economic opportunity.

You see the German industry struggling very much right now with some companies considering moving to this side of the Atlantic where they have cheaper energy, which makes a lot of Russians think this war is very much an American way to make sure it keeps its upper hand on European politics, preventing Germany from ever again becoming another autonomous centre of geopolitical power in the world.

The spillover effect in Europe, our partners, are having a great deal of problems keeping their level of productivity and competitiveness. To what extent would Canada be ready to find a way to export energy to Europe? That might be a way to deal with it.

The Chair: I'm afraid we have to move on.

Senator Kutcher: Thank you very much to both. I have a question for Mr. Arel, but also for Mr. Breault. The post-World War II world order really was good guys versus bad guys to a degree — liberal democracies against totalitarian states. But we are now seeing liberal democracy sliding into autocratic rule. Turkey, India, Hungary and Poland went that way and then came back a bit, and we've seen the United States wavering on that precipice. The question is: What does this increase in the autocratic rule or autocratic rise within liberal democracies mean for Canada and its role, not only with regard to Ukraine, but with NATO? And what does this rise of autocratic realities in once-liberal democracies actually mean for the multilateral world order, which was supposedly going to buffer the impact of the great states?

Mr. Arel: Four minutes? I'll have a two-minute first crack. First of all, it is an international challenge — the rise of autocracy. We had these so-called elections yesterday in a state that hasn't been that repressive since the 1940s. It's even more repressive than in the late years of the Soviet Union right now in Russia. But it's also a domestic challenge with the rise of the far right in the United States, Europe and less so in Canada, but who knows what could happen in Canada. So it's both domestic and international. The way I see it after two years of war in Ukraine is that it's really — I would say — the sanctity of human life that distinguishes between an autocratic and open democratic system; let's leave liberal aside and just say, open system. Even the way the Ukrainian army is treating its own soldiers is light years away from the way the Russian army is treating its own soldiers. It's a relationship in which individuals mean nothing: It's all about the power of the state. If you're an open society, things are messy, but ultimately you hear the voice of individuals. That's what we call human rights and so forth.

aussi pour nous. La production américaine de gaz naturel liquéfié a considérablement augmenté depuis le début de la guerre. C'est une excellente possibilité économique.

L'industrie allemande en arrache en ce moment, car des entreprises envisagent de déménager de ce côté-ci de l'Atlantique, où l'énergie coûte moins cher. Cela incite bien des Russes à croire que cette guerre est un moyen pour les Américains de veiller à garder le contrôle sur l'économie européenne, empêchant ainsi l'Allemagne de redevenir un jour une puissance autonome de la géopolitique mondiale.

L'effet de débordement de cette guerre en Europe, c'est que nos alliés ont beaucoup de difficulté à maintenir leurs niveaux de productivité et de compétitivité. Dans quelle mesure le Canada sera-t-il en mesure de trouver un moyen d'exporter de l'énergie vers l'Europe? Cela pourrait être une façon de s'attaquer au problème.

Le président : Je crains que nous ne devions poursuivre.

Le sénateur Kutcher : Je vous remercie beaucoup tous les deux. J'ai une question à poser à M. Arel, mais aussi à M. Breault. Après la Seconde Guerre mondiale, l'ordre mondial, c'était les bons contre les méchants — les démocraties libérales contre les États totalitaires. Toutefois, en ce moment, les démocraties libérales glissent vers l'autocratie. La Turquie, l'Inde, la Hongrie et la Pologne ont adopté cette voie, puis on légèrement fait marche arrière, et les États-Unis sont au bord de ce précipice. La question est la suivante : qu'est-ce que cette hausse de l'autocratie au sein des démocraties libérales signifie pour le Canada et son rôle, non seulement relativement à l'Ukraine, mais aussi au sein de l'OTAN? Et qu'est-ce que cette hausse de l'autocratie dans des démocraties autrefois libérales signifie pour l'ordre mondial multilatéral, qui était censé servir de tampon à l'influence des grands États?

M. Arel : Quatre minutes? Je vais tenter une première réponse en deux minutes. Premièrement, la montée de l'autocratie représente un défi partout dans le monde. Hier, il y a eu de soi-disant élections dans un État qui n'a jamais été aussi répressif depuis les années 1940. La Russie actuelle est encore plus répressive que pendant les dernières années de l'Union soviétique. La montée de l'extrême droite pose aussi un défi aux États-Unis, en Europe et dans une moindre mesure au Canada, mais qui sait ce qui pourrait se produire au Canada. Le problème se pose donc au pays comme à l'étranger. À mon avis, après deux ans de guerre en Ukraine, je dirais que c'est vraiment le caractère sacré de la vie humaine qui distingue l'autocratie d'un système démocratique ouvert. Mettons de côté la notion de libérale un instant et parlons simplement d'un système ouvert. Même la manière dont l'armée ukrainienne traite ses soldats est à des années-lumière de la manière dont la Russie traite les siens. Tout est une question du pouvoir de l'État; l'individu ne signifie rien. Dans une société ouverte, les choses sont peut-être

I'll leave you with one example that really struck me. There was a great deal of tension between President Zelenskyy and chief of the military, Zaluzhny, who was eventually forced out and is now an ambassador. One of the reasons — because it's complicated to know what was really going on — was a dispute over tactics that involve the question of, to what extent the Ukrainian army or state would be ready to sacrifice its soldiers to achieve tactical objectives. The military and the politicians didn't see it the same way. What's remarkable is that you had that discussion — that tension — whereas there's nothing like that in Russia, currently one of the prime authoritarian states. On top of it, we had Zelenskyy telling us — he didn't grow up in the Soviet Union — but he misunderstood or underestimated the capacity of the Russian state basically to sacrifice its own soldiers. We're talking about the meat grinders, these waves of soldiers being sent to Bakhmut and so forth, without incurring any social or political cost. They just keep doing it. That's kind of an intangible advantage. Not only do they have all this military or technical advantage like artillery, but there's that. I think that, to me, symbolizes a great deal of the current world challenge that we're facing: the state and the individual.

Senator M. Deacon: Thank you both very much for being here today. This question is certainly for either one of you to comment on.

This war has definitely driven home the fact that those who can manufacture and deploy artillery fastest, have a distinct advantage in a conflict. I'd like to shift this to what it means for Canada. Our procurement is certainly a big challenge right now. It takes quite a long time from a proposal to completion. We don't necessarily get the best product, or the product we're looking for in the first place. I'm wondering if what we've seen in Ukraine should lead to Canada taking a sober and much closer look at what our defence industry is and how we can better produce not just the big-ticket items, but the smaller-ticket items like ammunition and artillery.

Mr. Breault: Again, I'm not a specialist in Canadian defence policy. You'll have a chance to talk with my colleague Justin Massie, who knows a great deal about this. I was in Latvia a few times and was asking our Canadian military there, "Are we training our guys in using drones?" And that was in the early stages of the war. That was before 2022. I was told, "Yeah, the Spanish had one and we tried it." I said, "You guys are supposed to be there protecting the NATO border, and you guys have no training or drones to use." I was struck by his answer. If I recall, that was 2021. All the echoes I got from people I talked to who were involved either in the UNIFIER mission in Ukraine, or

compliquées, mais on finit par entendre la voix des individus. C'est ce qu'on appelle les droits de la personne, entre autres choses.

Je vais vous donner un exemple qui m'a vraiment frappé. Il y a eu beaucoup de tension entre le président Zelensky et Zaloujny, le chef des forces armées, qui a fini par être évincé et qui est maintenant ambassadeur. Un des motifs — car c'est compliqué de savoir ce qui s'est vraiment passé — a été un différend sur le plan tactique : jusqu'à quel point l'armée ou l'État ukrainien était-il prêt à sacrifier ses soldats dans le but d'atteindre des objectifs tactiques? Les militaires et les politiciens ne voyaient pas les choses du même œil. Ce qui est remarquable, c'est qu'il y avait cette discussion — cette tension —, alors qu'il n'y a rien de semblable en Russie, qui est en ce moment un des principaux États autoritaires. De plus, Zelensky nous disait — il n'a pas grandi en Union soviétique — mais il a mal compris ou sous-estimé la capacité de l'État russe à sacrifier ses propres soldats. On parle ici de véritables hachoirs à viande, alors que des vagues de soldats étaient envoyées à Bakhmout et ailleurs sans que cela ait la moindre incidence sociale ou politique. On continue simplement d'envoyer des soldats. C'est une sorte d'avantage intangible, en plus de l'avantage sur le plan militaire ou technique, comme pour l'artillerie. À mes yeux, je crois que cela symbolise une bonne partie du changement mondial actuel : l'État contre l'individu.

La sénatrice M. Deacon : Merci beaucoup à vous deux d'être ici aujourd'hui. Vous pouvez tous les deux répondre à cette question.

Cette guerre a certainement démontré que ceux qui peuvent fabriquer et déployer des pièces d'artillerie le plus rapidement ont un avantage marqué dans un conflit. J'aimerais examiner ce que cela signifie pour le Canada. L'approvisionnement est certainement un grand défi en ce moment. Il s'écoule vraiment beaucoup de temps entre la proposition initiale et l'achèvement. On n'obtient pas nécessairement le meilleur produit, ou encore le produit que nous recherchions au départ. Je me demande si ce qu'on a constaté en Ukraine devrait inciter le Canada à examiner de manière beaucoup plus attentive en quoi consiste notre industrie de la défense et comment nous pourrions mieux produire non seulement du matériel coûteux, mais aussi du matériel moins coûteux comme des munitions et de l'artillerie.

M. Breault : Je le répète, je ne suis pas un spécialiste en matière de politique de défense canadienne. Vous aurez l'occasion de discuter avec mon collègue Justin Massie, qui en connaît beaucoup sur ce sujet. Je suis allé en Lettonie à quelques reprises et j'ai demandé à nos militaires qui sont là-bas si nous formons nos soldats à utiliser des drones. C'était avant la guerre, avant 2022. On m'a répondu « Oui, les Espagnols en avaient un et on l'a essayé. » J'ai dit « Vous êtes censés protéger les frontières de l'OTAN, et vous n'avez ni formation ni drones. » J'ai été frappé par la réponse. Si je me souviens bien, c'était en 2021. Chaque fois que je parlais à une personne participant à

Operation REASSURANCE in Latvia, told me that we're helping Ukrainians. We play a significant role by providing them with the capacity not to wait for the chain-of-command orders from the higher rank of the military, but making autonomous decisions so that a lower rank officer on the ground could evaluate the situation. We're helping them to get rid of their old Soviet military culture. I think that was a useful role. In terms of military equipment, "deplorable" would be a euphemism, I think. We don't have the proper equipment to fight.

Mr. Arel: I think at the current rate of production in Canada, if we were to send everything to Ukraine, it would last about three days. But then if the French would do the same thing, it would last four days. The French are also not producing artillery. They're producing high-end Caesar cannons, Mirage Fighters, and so forth. The Germans are picking up the Norwegians. But basically even the Americans would not be able to supply Ukraine for a month. They did with stockpiles, but not in terms of new production.

No one in NATO expected that kind of war. We expected it throughout the Cold War. It never happened. But that kind of high-intensity warfare was supposed to be off the books forever. The question now is whether what's happening in Ukraine is a one-off, or if it's going to be a very long war, and if it's pivotal — the epicentre of the NATO international order. It would seem now that the thinking is that it's not a one-off. We need to prepare, to basically face the current war, but also plan accordingly. Here Canada has to make very hard decisions. It's not something that you can turn around and start the production line next week. It takes years, actually. But I'm not sure we're moving very fast. There seems to be a lack of political will again. It's not that urgent. Whereas in Europe, it's really picking up, but there's going to be a time delay, of course.

Senator Boehm: I thank our two witnesses. You are both professors who are frequently quoted in the media, including today. Professor Breault in *The Hill Times*, and Professor Arel more recently in *Le Devoir*. I wanted to follow up where my colleague Senator Deacon left off. In terms of defence production and procurement, everything Canada can and does provide Ukraine does not count at all against our commitment to attaining 2% of GDP in terms of our own national defence.

That might explain a bit of the political reticence that exists in a minority government situation. But if you look at total output, it is actually relatively good compared to some countries.

l'opération Unifier en Ukraine ou à l'opération Reassurance en Lettonie, on me disait que nous aidions les Ukrainiens. Nous jouons un rôle important en leur fournissant les moyens de ne pas devoir suivre la hiérarchie et attendre les ordres provenant des échelons supérieurs, mais de prendre des décisions de manière autonome afin qu'un officier de grade inférieur sur le terrain puisse évaluer la situation. Nous les aidons à se débarrasser de leur ancienne culture militaire soviétique. Je crois que c'était un rôle utile. En ce qui concerne le matériel militaire, je crois que « déplorable » serait un euphémisme. Nous n'avons pas le matériel approprié pour combattre.

M. Arel : Je crois que compte tenu du rythme de production actuel au Canada, si nous devions envoyer tout ce que nous avons en Ukraine, il y en aurait pour environ trois jours. Mais il faut dire aussi que si les Français en faisaient autant, il y en aurait pour quatre jours. La France ne produit pas d'artillerie. Elle produit des canons Caesar haut de gamme, des chasseurs Mirage et ainsi de suite. Les Allemands rattrapent les Norvégiens. En fait, même les États-Unis seraient incapables d'approvisionner l'Ukraine pendant un mois. Ils l'ont fait avec leurs réserves, mais pas avec de la nouvelle production.

Aucun pays de l'OTAN ne s'attendait à ce genre de guerre. Nous l'avons attendue pendant toute la guerre froide, mais elle ne s'est jamais matérialisée. Il faut dire que ce genre de guerre intensive ne devait plus jamais se produire. La question, maintenant, consiste à déterminer si ce qui se passe en Ukraine n'est qu'un cas isolé, ou si cela va être une très longue guerre, une guerre primordiale, l'épicentre de l'ordre international de l'OTAN. Nous devons nous préparer en fonction de la guerre actuelle, mais aussi planifier en conséquence. Le Canada doit prendre des décisions très difficiles. Ce n'est pas une décision qu'on prend en un claquement de doigts, avec une production qui commence la semaine suivante. Cela prend des années, en réalité. Je ne suis toutefois pas certain que nous progressions très rapidement. Il semble encore une fois y avoir un manque de volonté politique. Rien ne presse. En Europe, toutefois, les choses bougent vraiment, mais il va bien entendu y avoir un délai.

Le sénateur Boehm : Je remercie nos deux témoins. Vous êtes tous les deux des professeurs fréquemment cités dans les médias, y compris aujourd'hui. Professeur Breault, vous avez été cité dans le *Hill Times*, et professeur Arel, plus récemment dans *Le Devoir*. J'aimerais poursuivre dans la même veine que le sénateur Deacon. En matière de défense et d'approvisionnement, tout ce que le Canada fait pour l'Ukraine et lui fournit ne compte pas du tout dans le cadre de notre engagement à atteindre 2 % de notre PIB au chapitre de notre propre défense nationale.

Cela pourrait expliquer un peu la réticence politique qui existe lorsqu'il y a un gouvernement minoritaire. Mais si on examine la production totale, elle est en fait relativement bonne par rapport à d'autres pays.

I wanted to ask you more specifically — both of you — whether you think the current arrangements through the Ramstein Group in terms of focusing and coordinating. That is, assuming that the Americans will be back on board. I think we need a bit of faith that it is sufficient. I was at the Munich Security Conference a month ago. The talk there, in Germany, was about whether the Germans will provide Taurus missile systems, the designated type of missile that could take out the Kerch Strait Bridge, for example, and could disrupt supply lines, but that's a tough point in the German three-party governing coalition.

Do you see any developments there? We haven't talked about Ukrainian military intelligence, the machinations and whether the work of General Budanov to get massive yields with relatively small investments in drones behind the lines is a factor. It's really the strategic elements looking ahead that I would like you to comment on.

Mr. Arel: You touched upon domestic politics. I'm sure not around this table —

Senator Boehm: We don't do politics here.

Mr. Arel: In public opinion, or in Russian, or in Ukrainian, or in international studies, we sometimes forget that foreign policy is also domestic politics. One is not disconnected from the other.

You have this peculiar situation in Germany, as you put it, where it's not exactly clear why there's such resistance by the chancellor except in his complicated domestic politics. All the arguments are, "We don't want to send soldiers," but it turns out you don't need to send soldiers to man the Taurus. Another argument is, "We need to send technicians." However, you don't really have to send technicians. There are other ways. It all goes back to the politics and the peculiar coalition. Macron is kind of free hands right now. He has three years left in his final mandate. Although all the opposition parties were not crying, and so on, he has the political upper hand in the United States. We know the dynamics, but I would respectfully disagree with you. Maybe they'll come back next month; maybe they'll vote, but it's unstable. This issue of Trump with Ukraine has to do with loyalty to the leader. It's not even an ideological commitment, although it breeds this isolationism. I don't see that going away. That's the main message. Europeans are beginning to confront the reality that in the long term, they cannot rely on the Americans to bail them out as they have for 70 years.

Mr. Breault: The issue is all about escalation and to what extent we are keen to increase the lethality of the weapons we're sending to Ukraine; that is unless we become an existential threat

Plus précisément, j'aimerais vous demander — je m'adresse à vous deux — ce que vous pensez des arrangements actuels du groupe de Ramstein sur le plan de la concentration et de la coordination, à supposer que les Américains soient de retour. Je pense qu'un peu d'espoir est de mise à ce chapitre. J'étais à la Conférence de Munich sur la sécurité il y a un mois. En Allemagne, on se demandait si le pays allait fournir des systèmes de missiles Taurus, le genre de missiles qui pourraient démolir le pont du détroit de Kertch, par exemple, et perturber les lignes d'approvisionnement, mais il s'agit d'une pierre d'achoppement au sein de la coalition à trois partis qui gouverne en Allemagne.

Constatez-vous des développements à ce chapitre? Il n'a pas été question du renseignement militaire ukrainien, des machinations et de déterminer si le travail du général Boudanov visant à obtenir d'importants résultats derrière les lignes avec des drones grâce à des investissements relativement faibles est un facteur. J'aimerais vraiment connaître votre opinion au sujet des éléments stratégiques à venir.

M. Arel : Vous avez parlé de la politique intérieure. Je ne suis pas ici pour...

Le sénateur Boehm : Nous ne parlons pas politique ici.

M. Arel : Dans l'opinion publique, en Russie, en Ukraine ou en études internationales, on oublie parfois que la politique étrangère, c'est aussi de la politique intérieure. L'une n'est pas indépendante de l'autre.

Il y a cette situation particulière en Allemagne, comme vous dites, où on ne peut expliquer clairement une telle résistance de la part du chancelier, mis à part la politique intérieure complexe. Tous les arguments reviennent à « Nous ne voulons pas envoyer de soldats », mais il se trouve qu'il n'est pas nécessaire d'envoyer des soldats pour utiliser les Taurus. Un autre argument est « Nous devons envoyer des techniciens. » Toutefois, ce n'est pas vraiment nécessaire. Il y a d'autres moyens. Tout revient à la politique et à cette coalition particulière. Macron a pour ainsi dire les mains libres en ce moment. Il reste trois ans à son mandat actuel, le dernier. Même si tous les partis d'opposition ne se lamentaient pas, et ainsi de suite, il a l'avantage politique aux États-Unis. Nous connaissons la dynamique, mais en tout respect, je ne suis pas d'accord avec vous. Peut-être qu'ils reviendront le mois prochain, peut-être qu'ils voteront, mais c'est instable. La question de Trump par rapport à l'Ukraine est une question de loyauté envers le chef. Ce n'est même pas un engagement idéologique, même si cela attise cet isolationnisme. Je ne crois pas que cela va disparaître. C'est le message principal. Les Européens commencent à voir la réalité, c'est-à-dire qu'à long terme, ils ne pourront pas compter sur les Américains pour les sortir du pétrin, comme c'est le cas depuis 70 ans.

M. Breault : Tout est une question d'escalade et de la mesure dans laquelle nous sommes prêts à augmenter la létalité des armes que nous envoyons à l'Ukraine, à moins bien entendu que

to Russia itself, which, according to its nuclear doctrine, will allow them the first use of probably a small nuclear warhead to make us realize what we are really engaging in with this.

This debate about whether or not to send a Taurus is the same debate: “We’re helping Ukraine, but not sending lethal weapons.” Then Mr. Trump says, “Yes, we will send lethal weapons but they will be lethal defence weapons.” So we go with the MANPADS and the Stinger missiles. We’re moving a step closer and using some small missiles with limited range because we don’t want to allow the Ukrainians to hit deep into Russian territory. We’re training pilots for fighter jets and having discussions about long-term missiles. We’re testing that bullet. To what extent can we possibly invest in weakening Russia militarily? Some politicians in Europe say, “That’s a good deal. Look at how little we’ve spent and how much damage we did. Let’s keep fighting this war through our Ukrainian allies because this is a cheap way to weaken Russia.” But how far can we go before we trigger something that will spin out of control? It’s the same thing that I’ve been repeating for the past two years, but it hasn’t changed.

The situation on the ground has changed. At some point, we thought the Russians would win in three days. No. They didn’t. The Ukrainians defended. Then we thought the Ukrainians were in their counter-offensive phase. It worked for a while, but now Russia seems to have the upper hand because it has become a long-term, industrial fight. I doubt that sending long-range missiles to Ukraine to possibly hit the Russian territory will help the Ukrainians regain territorial integrity.

[Translation]

Senator Gignac: Welcome to the witnesses.

Professor Arel, you mentioned that Mr. Trump had crossed a red line with his statements because he said that he will not respect article 5. I was in Brussels with some of my colleagues in early February, a few days after Mr. Trump made that statement. His shocking statement did not necessarily cause a panic, but it was seen as an attempt to put pressure on his colleagues by making himself out to be a great negotiator.

Do you think that we have been naive and that the United States may not get involved if a Baltic country were invaded? What would be the implications of that? That would be a losing

nous devenions une menace existentielle pour la Russie elle-même, ce qui, selon sa doctrine nucléaire, l’autoriserait à utiliser la première ce qui serait probablement une petite ogive nucléaire pour nous faire réaliser dans quoi nous mettons vraiment les pieds.

Ce débat concernant l’envoi — ou non — de missiles Taurus est le même débat : « Nous aidons l’Ukraine, mais nous n’envoyons pas d’armes létales. » Puis, M. Trump dit « Oui, nous allons envoyer des armes létales, mais il s’agira d’armes létales défensives. » On envoie donc des systèmes antiaériens portables et des missiles Stinger. Nous faisons un pas de plus et nous envoyons des petits missiles à courte portée parce que nous ne voulons pas permettre aux Ukrainiens de frapper profondément en territoire russe. Nous formons des pilotes pour des avions de chasse et entamons des discussions au sujet de missiles à long terme. Nous testons cette possibilité. Jusqu’à quel point pouvons-nous investir dans l’affaiblissement de la Russie sur le plan militaire? En Europe, certains politiciens disent « C’est une bonne affaire. Nous n’avons presque rien dépensé, et voyez tous les dommages que nous avons causés. Poursuivons cette guerre par l’entremise de nos alliés ukrainiens, car c’est une façon peu coûteuse d’affaiblir la Russie. » Mais jusqu’où pouvons-nous aller avant de déclencher quelque chose qu’on ne pourra plus contrôler? C’est ce que je répète depuis deux ans, mais rien n’a changé.

La situation sur le terrain a changé. À un certain moment, nous pensions que les Russes allaient gagner en trois jours. Non. Ce n’est pas ce qui s’est passé. Les Ukrainiens se sont défendus. Puis, nous avons cru que les Ukrainiens passaient à la contre-offensive. Cela a fonctionné pendant un certain temps, mais maintenant la Russie semble avoir l’avantage, car la guerre est devenue un combat industriel à long terme. Je doute que l’envoi de missiles de longue portée en Ukraine afin de peut-être procéder à des frappes en territoire russe aidera les Ukrainiens à récupérer leur intégrité territoriale.

[Français]

Le sénateur Gignac : Bienvenue aux témoins.

Professeur Arel, vous avez mentionné que M. Trump avait sans doute franchi la ligne rouge avec ses déclarations, parce que cela remettait en question l’article 5. J’étais à Bruxelles avec certains de mes collègues au début de février, dans les jours suivant la déclaration de M. Trump. Ce n’était pas nécessairement la panique après la déclaration choc, mais ces déclarations ont été perçues comme une tentative de mettre de la pression sur ses collègues, en se présentant lui-même comme un grand négociateur.

Pensez-vous qu’on fait preuve de naïveté et que les États-Unis pourraient ne pas appuyer et ne pas s’impliquer dans le cas d’une invasion d’un pays balte? Quelles seraient les implications? Pour

situation, not just for Europe but also for the United States. I am trying to understand how serious this threat is.

Mr. Arel: President Biden gave a speech in mid-October when he returned from Israel. I remember because it was broadcast live. I was asked to join some colleagues who are experts on Israel and the United States on the show *24/60* because they were talking about Ukraine. That is when Biden said that they were going to put everything together and have \$61 billion for Ukraine, Taiwan and Israel. It was the much-talked-about border issue. We know what happened. It has been six months.

Trump has been making sweeping statements for the past 10 years and now it is worse than ever, but factually speaking, American military aid has been blocked for six months. There is only one reason for that: Donald Trump. He has reasserted his control and it is stronger than ever. It even extends to U.S. senators. Even though they voted in favour in the end, for the first time half of them broke ranks. That is the reality. This is not conjecture about what might happen if Donald Trump takes office. The United States actually blocked military aid and Ukraine is literally losing ground as a result of insufficient military aid because, obviously, Europe and Canada are unable to address the shortfall in the very short term. We do not have the military production required.

That is why there is a sudden sense of urgency in Europe. Take, for example, Macron's statement, but also the much-talked-about artillery coalition. That comes from the Czech Prime Minister. Macron made his statement during a conference on the subject.

This American instability seems very serious. It is all about Donald Trump's return. Whether he wins or loses, there are no more guarantees that the bipartisan consensus that has been around in the United States since 1945 will return, no guarantees at all. I think that this is the new geopolitical reality and that, as neighbours of the U.S., we need to take that into account.

[English]

Senator Dasko: Thank you to both of you for being here today. I have a lot of questions, but I want to start with Professor Breault.

I want to go back to your comments about the construction of identity that you spoke about for the Eastern Europe countries. Ukraine has constructed itself as a democratic, independent and Western-leaning country. That identity evolved with Maidan. That was part of what Maidan was about. Are you suggesting that Ukraine has to go back to some sort of a neutralized

les États-Unis, ce serait une situation perdante, pas juste pour l'Europe. J'essaie de comprendre à quel point cette menace est sérieuse.

M. Arel : Le président Biden a fait un discours à la mi-octobre à son retour d'Israël. Je m'en souviens, le discours était en direct. On m'avait demandé, avec des collègues spécialistes d'Israël et des États-Unis, de participer à l'émission *24•60*, parce qu'ils parlaient de l'Ukraine. C'est à ce moment qu'il a dit : « Très bien. On va tout mettre ensemble : l'Ukraine, Taïwan, Israël, 61 milliards de dollars. » Il y avait la fameuse frontière. On sait ce qui est arrivé. Cela fait six mois.

Donc, Trump peut faire des déclarations à l'emporte-pièce depuis 10 ans — maintenant, c'est pire que jamais —, mais factuellement, cela fait six mois que l'aide américaine militaire est bloquée. Il n'y a qu'une seule raison à cela : Donald Trump. Encore une fois, il a repris encore plus fortement son emprise. Même pour les sénateurs américains, pour la première fois, même s'ils ont fini par passer, c'est la moitié qui ont fait défection. C'est la réalité. Ce n'est pas une conjecture de ce qui pourrait arriver si Donald Trump arrive au pouvoir. *De facto*, les États-Unis ont bloqué l'aide militaire et *de facto*, l'Ukraine perd littéralement du terrain en raison de carences sur le plan de l'aide militaire parce que, évidemment, l'Europe et le Canada ne sont pas capables, à très court terme, de pallier le déficit. On n'a pas la production militaire requise.

Cela amène soudainement une certaine urgence en Europe : il y a la déclaration de Macron, mais il y a aussi cette fameuse coalition pour chercher de l'artillerie. Cela vient du premier ministre tchèque. D'ailleurs, quand Macron a fait sa déclaration, c'était dans le cadre d'une conférence où on parlait de ce sujet.

Cette instabilité américaine semble très sérieuse. C'est le retour de Donald Trump : qu'il gagne ou qu'il perde, il n'y a maintenant plus de garantie que cette espèce de consensus bipartisan qui existe depuis 1945 aux États-Unis va revenir; absolument pas. Je pense que c'est la nouvelle réalité géopolitique et qu'on doit en tenir compte en tant que voisins des États-Unis.

[Traduction]

La sénatrice Dasko : Merci à vous deux d'être ici aujourd'hui. J'ai beaucoup de questions, mais j'aimerais commencer avec le professeur Breault.

J'aimerais revenir sur vos commentaires sur la construction de l'identité des pays d'Europe de l'Est. L'Ukraine est devenue une nation démocratique, indépendante et à tendance occidentale. Ça s'est produit avec Maïdan. Cela faisait partie de Maïdan. Êtes-vous en train de dire que l'Ukraine doit revenir à une sorte de kleptocratie neutralisée, comme c'était le cas lors de son

kleptocracy which we saw in its uneven development toward its current identity? Are you suggesting that is what would bring peace, namely, if Ukraine looked like that as opposed to the way it looks now?

Mr. Breault: The reason I have been so reluctant to share my view in the public space is because when I hear myself starting from that methodological standpoint of power distribution among the unit and the international system, and I'm thinking about the conclusion, it leads me to say a thing that makes me feel like omitting myself. I have been a keen supporter of Ukrainian identity and independence since the beginning. I was myself a Quebec independence supporter, and when I saw these people standing against Soviet imperialism and hoping to build their own independent nation, I was very supportive of that idea.

The problem started with Ukraine, not with Maidan in 2014. It started with the Orange Revolution in 2004. When you had American interference in an independent state's internal affairs, supporting a candidate called Viktor Yushchenko, that rehabilitated some of the extremely controversial figures of Ukrainian independence who sought the war against the Soviet Union while collaborating with Hitler for a short time during the Second World War.

You see a state rehabilitation of Stepan Bandera, who became a portrait in some school, giving medals to those great Ukrainian cultural figures, associating them with someone who was perceived — rightfully, to my humble understanding — in most of the former Soviet Union as a bad person for what he did during the Second World War. I started to worry about the incompatibility of the new national identity discourse that was put forward in Ukraine after the Orange Revolution that we very much supported back then, saying, “This will trigger a reaction in Russia.”

Russia can tolerate an independent Ukraine. Mr. Putin was there in 2001. He celebrated the tenth anniversary of the Ukrainian independence next to President Kuchma. Ukraine was meant to be an economical and geostrategic partner with Russia, or at least a kind of bridge between Russia and Europe. This is what Ukraine was meant to be. Ukraine is torn between its affiliation and historical memories with Russia, and its aspirations with Europe. The only bright future Ukraine could have hoped for is to be a bridge between these two worlds.

The moment we start to think that Russia is this barbaric, Asian, totalitarian, autocratic, dirty regime that we don't want to have anything to do with and we don't bring in our alliance in the form of a periphery and allow Ukrainian to have a bright Western liberal democratic future with us, and we will build a border with Russia, I was among those who said, “Wait a

développement inégal vers son identité actuelle? Êtes-vous en train de dire que si l'Ukraine ressemblait plutôt à cela, cela ramènerait la paix?

M. Breault : Si j'ai été aussi réticent à partager mon opinion en public, c'est parce que lorsque je m'entends parler de ce point de vue méthodologique de la distribution du pouvoir au sein de l'unité et du système international et que je songe à la conclusion, cela m'amène à dire une chose qui me fait sentir comme si je m'oubliais. Je suis un farouche partisan de l'identité et de l'indépendance de l'Ukraine depuis le début. J'étais moi-même en faveur de l'indépendance du Québec, et lorsque j'ai vu ces gens s'élever contre l'impérialisme soviétique en espérant bâtir leur propre nation indépendante, j'étais fermement en faveur de cette idée.

Le problème a commencé avec l'Ukraine et non avec Maïdan en 2014. Il a commencé avec la révolution orange, en 2004, lorsque les Américains ont interféré dans les affaires intérieures d'un État indépendant en appuyant un candidat nommé Viktor Iouchtchenko, qui a réhabilité certaines figures extrêmement controversées de l'indépendance ukrainienne qui cherchaient à entrer en guerre contre l'Union soviétique tout en collaborant avec Hitler pendant une courte période pendant la Seconde Guerre mondiale.

On a réhabilité Stepan Bandera, accrochant même son portrait dans certaines écoles, remettant des médailles à de grandes figures culturelles ukrainiennes, les associant à un individu qui était perçu — à juste titre à mon humble avis — comme une mauvaise personne dans la majeure partie de l'ancienne Union soviétique en raison de ce qu'il avait fait pendant la Seconde Guerre mondiale. J'ai commencé à m'inquiéter de l'incompatibilité du nouveau discours sur l'identité nationale tenu en Ukraine après la révolution orange et que nous encourageons fortement à l'époque en disant « Cela va susciter une réaction en Russie. »

La Russie peut tolérer une Ukraine indépendante. M. Poutine était là en 2001. Il a célébré le dixième anniversaire de l'indépendance de l'Ukraine aux côtés du président Koutchma. L'Ukraine devait être un partenaire économique et géostratégique de la Russie, ou du moins constituer une sorte de pont entre la Russie et l'Europe. Voilà ce que devait être l'Ukraine. L'Ukraine est déchirée entre son affiliation et ses souvenirs historiques avec la Russie et ses aspirations à l'égard de l'Europe. Le seul avenir brillant auquel l'Ukraine aurait pu aspirer est d'être un pont entre ces deux mondes.

Dès qu'on a commencé à considérer la Russie comme un régime barbare, asiatique, totalitaire et sale avec lequel on ne veut absolument pas s'associer, qu'on n'a pas voulu inclure dans la périphérie de notre alliance et qu'on a voulu permettre à l'Ukraine d'avoir un brillant avenir de démocratie libérale occidentale et dire qu'on va ériger une frontière avec la Russie,

second. It's not going to be. Russia will never stand being excluded from its European cradle." All the cultural references — even the young people in Russia know nothing about China. They don't go to watch Chinese films and they don't know Chinese literature, but they can talk a great deal about Balzac, Proust and Zola. They know all the French films. They can sing. They know a lot about British rock and their cultural references in Europe.

If you're trying to put Russia on the other side of the border and say, "you big bear, stand out of our way," you're not thinking as a way to build a secure European security architecture. That was my point.

When I look at the consequences of what we have right now, the best I hope for Ukraine is for Ukraine to remain an independent state. For that to happen, I think Ukraine will have to quit the idea of being a member of a U.S.-led military alliance, especially an alliance is not a security collective alliance anymore. We broke that in 1999 when we circumvented the UN Security Council and decided to bomb an independent country called Yugoslavia, because we had the responsibility to prevent genocide in Kosovo. We tore apart a country that had legitimate and recognized territorial borders. We created something that Russia became extremely fearful of, and we started a process of the degradation of the relations that we've been witnessing for two decades. I'm just afraid this will lead us into a full-fledged military confrontation with a nuclear power. That is not something I cannot condone.

Senator Dasko: So Ukraine cannot be an independent, Western-facing democracy?

Mr. Breault: It can to the extent that we in Canada can remain an independent and sovereign country next to the U.S. border. We are sovereign. We have our own institutions. But the day we have a government here that would invite the Chinese to rent a naval base in Halifax or Vancouver, let's see how long our U.S. neighbour will support our independence and our right to be a sovereign country.

When Russia invited the U.S. into Ukraine —

The Chair: Thank you. We have to move on.

Senator Cardozo: Thank you, professors. This is awfully interesting. It has been an interesting afternoon.

My question is quite simple, and, Professor Breault, you partly answered it: How do you see this ending? You laid out one possibility.

j'ai été parmi ceux qui ont dit « Un instant, cela ne va pas se passer ainsi. La Russie ne voudra jamais être exclue de son berceau européen. » En Russie, toutes les références culturelles — même les jeunes ne savent rien de la Chine. Ils ne regardent pas de films chinois et ne connaissent pas la littérature chinoise, mais ils en connaissent un rayon au sujet de Balzac, Proust et Zola. Ils connaissent tous les films français. Ils peuvent chanter. Ils connaissent très bien le rock britannique et leurs références culturelles avec l'Europe.

Si vous tentez de mettre la Russie de l'autre côté de la frontière en disant « Toi, le gros ours, ne viens pas nous déranger », ce n'est pas ainsi que vous allez ériger une architecture européenne de sécurité sûre. C'était ce que je voulais dire.

Pour ce qui est des conséquences que nous observons en ce moment, le meilleur que je puisse souhaiter à l'Ukraine est de rester un État indépendant. Pour que ce soit possible, je pense que l'Ukraine devrait abandonner l'idée d'être membre d'une alliance militaire dirigée par les États-Unis, d'autant plus qu'on ne parle plus d'une alliance de sécurité collective. Nous avons mis fin à cette approche en 1999 lorsque nous avons contourné le Conseil de sécurité de l'ONU et décidé de bombarder un pays indépendant, la Yougoslavie, parce que nous avions la responsabilité de prévenir un génocide au Kosovo. Nous avons démoli un pays qui avait des frontières territoriales reconnues et légitimes. Nous avons créé quelque chose qui a soulevé d'énormes craintes en Russie et nous sommes entrés dans une période de dégradation des relations qui dure depuis 20 ans. Je crains tout simplement que cela nous mène à une véritable guerre avec une puissance nucléaire. Ce n'est pas quelque chose que je peux cautionner.

La sénatrice Dasko : L'Ukraine ne peut-elle donc pas être une démocratie indépendante tournée vers l'Occident?

M. Breault : Elle le peut tout comme le Canada peut demeurer un pays indépendant et souverain aux côtés des États-Unis. Nous sommes souverains. Nous avons nos propres institutions. Or, si un gouvernement d'ici devait un jour inviter la Chine à louer une base navale à Halifax ou à Vancouver, on peut se demander combien de temps notre voisin américain soutiendrait notre indépendance et notre droit de former un pays souverain.

Lorsque la Russie a invité les États-Unis en Ukraine...

Le président : Merci. Nous devons poursuivre.

Le sénateur Cardozo : Merci, messieurs. C'est extrêmement intéressant. Nous avons un après-midi intéressant.

Ma question est toute simple, et vous y avez répondu en partie, monsieur Breault : quel dénouement prévoyez-vous? Vous avez parlé d'une possibilité.

My other question is this: How do you see the politics going in other European countries? One looks at Hungary and Belarus playing closer to Russia. What are your concerns about the other countries? Are others going to break away and figure that it's going to be worth their while to play closer to Russia?

Mr. Breault: The debate and views I presented here, which I know are controversial — and I dropped them here to allow for an enriched dialogue and reflection — are all about the unity of our transatlantic alliance, which is extremely important. The editorial line I take on this is something you hear a lot in many places in Europe. In France, you have this very strong commitment of Macron not to close the door to sending troops on the ground in Ukraine, but when you look at the recent poll, you saw Marine Le Pen from the far right who is poised to get — the latest poll was about her gaining a legislative majority.

This is the challenge. My advice for a small and weak country like Canada is to keep our allies, work to get harmony within our alliance and tamper those extreme views that would allow us to move too far in one or the other direction is very important.

Mr. Arel: I disagree that this is an existential threat to Russia. Since I have two minutes, I'll explain why, very quickly. An authoritarian regime is unaccountable to its own people. The regime declared that it's existential. It's not existential. It might be existential to the regime but not to the state.

Russia doesn't need to destroy Ukraine or to buy half of its country to survive. Hungary, which is currently the black sheep in the European Union, 1 of 27 — although little Slovakia is on its coattails — is also an unaccountable state. Sure, they have elections, but they have devised the system so they can never lose an election again.

When we talk about the geopolitics and the security threats, those are the threats: having those kinds of regimes that are launching wars of aggression and destabilizing the international order. Now, we see that threat — and it's pretty frightening — in the United States. There are constant claims that the elections are stolen, et cetera. It's not clear if Donald Trump will return and it's going to be the last election. It might sound like science fiction, but it's not.

What has impressed me in these two years — since your question is about the alliance — is how strongly the alliance has held together. The 27 in Europe and 32 in NATO now, with Finland actually declaring what Macron said as not being a bad idea. They've been neutral for 75 years. They should know what they're talking about. It's remarkable.

Ma deuxième question est la suivante : qu'en est-il de la situation politique dans d'autres pays européens? On peut voir la Hongrie et le Bélarus se rapprocher de la Russie. Quelles sont les inquiétudes au sujet d'autres pays? D'autres États vont-ils se dissocier en évaluant qu'un rapprochement avec la Russie est dans leur intérêt?

M. Breault : Les opinions que j'ai présentées ici, lesquelles sont controversées — je vous en ai fait part pour enrichir le dialogue et la réflexion —, portent toutes sur l'unité de l'Alliance transatlantique, qui est extrêmement importante. La ligne éditoriale que je fais valoir est très présente un peu partout en Europe. En France, M. Macron s'est engagé très clairement à ne pas fermer la porte à l'envoi de troupes sur le terrain en Ukraine. Toutefois, selon un sondage récent, Marine Le Pen, de l'extrême droite, est en bonne position... le dernier sondage lui conférait une majorité législative.

C'est là le défi. Ce que je conseille à un petit pays avec peu de pouvoir comme le Canada, c'est de conserver ses alliés et de favoriser l'harmonie au sein de l'alliance. Il est très important de tempérer ces points de vue extrêmes qui nous mèneraient à aller trop loin, que ce soit d'un côté ou de l'autre.

M. Arel : Je ne pense pas que la Russie fait face à une menace existentielle. Comme j'ai quelques instants, je vais expliquer pourquoi très rapidement. Un régime autoritaire n'a pas de comptes à rendre à sa population. Le régime a déclaré que c'est une menace existentielle, mais ce ne l'est pas. C'est peut-être une question existentielle pour le régime, mais pas pour l'État.

La Russie n'a pas besoin de détruire l'Ukraine ou d'acheter la moitié de son pays pour survivre. La Hongrie, qui est actuellement le mouton noir de l'Union européenne — c'est un État sur 27, même si la petite Slovaquie est à sa remorque —, est également un État qui n'a pas de comptes à rendre. Des élections y sont effectivement tenues, mais le pouvoir a mis au point un système afin de ne jamais perdre.

Au sujet de la géopolitique et des menaces à la sécurité, c'est ce qui est inquiétant : de tels régimes qui déclenchent des guerres d'agression et qui déstabilisent l'ordre international. Nous voyons maintenant cette menace — ce qui est assez effrayant — aux États-Unis. Des gens prétendent constamment que les élections ont été volées. On ne sait pas si Donald Trump fera un retour et s'il s'agira des dernières élections. On pourrait penser que c'est de la science-fiction, mais ce ne l'est pas.

Ce qui m'a impressionné ces deux dernières années — je reviens à votre question sur l'alliance —, c'est à quel point l'alliance est restée unie. Je pense aux 27 États en Europe et aux 32 pays membres de l'OTAN. La Finlande a même déclaré que ce que M. Macron a dit n'est pas une mauvaise idée. Ce pays est neutre depuis 75 ans : il doit savoir de quoi il parle. C'est remarquable.

The weakness, of course, is the lack of industrial production and so forth; we understand the politics. But the front has held politically, except that we didn't see what's happening now, which are the internal dynamics in the United States. We didn't see that coming, and that's most distressing.

Senator Cardozo: How do you see this ending?

Mr. Arel: Ukraine cannot lose. Russia cannot win the war. Russia has lost wars before. It's not predestined to win the war. Sure, it won World War II, but so did Great Britain and the United States.

It cannot lose the war, because then, essentially, the credibility of NATO is finished. That is the end of the international order as we have known it. Of course, it could happen.

The Chair: Thank you. I'm afraid that at this point, we have to finish, which is important.

Thank you, Mr. Arel and Mr. Breault. This is very much appreciated. Your presentations first and certainly the responses to our questions have been rich. They have been sobering, and they have been worrisome.

Colleagues, I note that we commenced our study of security and defence in the Arctic two months before the invasion of Ukraine, and we were reminded today that events south of the border might have deep implications for Ukraine but might also have deep implications for Canada as well. I think that's hugely important.

We will now move to our second panel for this afternoon. For those of you joining us live, we're meeting today to receive a briefing on the current security and defence situation in Ukraine, Canada's military support to Ukraine, and the implications for Canada's defence operations.

We welcome next Andrew Rasiulis, Fellow, Canadian Global Affairs Institute; and by video conference, Magdalena Dembinska, Full Professor, Department of Political Science, Université de Montréal. Thank you both for being with us today. I invite you to provide your opening remarks, which will be followed by questions from our members.

[Translation]

Magdalena Dembinska, Full Professor, Université de Montréal, as an individual: Hello. Thank you very much for inviting me to appear before this committee.

The war in Ukraine is dragging on. Two years after the Russian invasion, there is no sign of the war ending any time soon and no sign of a ceasefire or even negotiations. After two years, two things are certain.

Bien sûr, la faiblesse est le manque de production industrielle et ainsi de suite; nous comprenons les enjeux politiques. Cela dit, le front politique tient, sauf la situation que nous n'avons pas vue venir actuellement, qui relève de la dynamique interne des États-Unis. Le fait que nous ayons été surpris est très troublant.

Le sénateur Cardozo : Quel sera le dénouement selon vous?

M. Arel : L'Ukraine ne peut pas perdre. La Russie ne peut pas gagner la guerre. Elle a déjà perdu des guerres. Sa victoire n'est pas une fatalité. Elle a bien sûr gagné la Deuxième Guerre mondiale, mais c'est aussi le cas de la Grande-Bretagne et des États-Unis.

L'Ukraine ne peut pas perdre la guerre parce que la crédibilité de l'OTAN serait essentiellement détruite. Ce serait la fin de l'ordre international tel que nous l'avons connu. Bien sûr, cela pourrait arriver.

Le président : Merci. Je suis désolé, mais nous devons maintenant conclure, ce qui est important.

Merci, monsieur Arel et monsieur Breault. Nous vous sommes très reconnaissants de votre présence ici. Vos exposés ont été riches, et vos réponses l'ont été tout autant. Vos observations portent à réfléchir et sont inquiétantes.

Chers collègues, je note que nous avons commencé notre étude sur la sécurité et la défense dans l'Arctique deux mois avant l'invasion de l'Ukraine, et on nous a rappelé aujourd'hui que des événements au sud de la frontière pourraient avoir de graves conséquences sur l'Ukraine, mais également sur le Canada. Je pense que c'est extrêmement important.

Nous passons maintenant au deuxième groupe de témoins cet après-midi. Je dirai à ceux qui se joignent à nous en direct que la réunion porte sur la situation en matière de sécurité et de défense en Ukraine, l'aide militaire du Canada et les implications pour les opérations de défense du Canada.

Nous accueillons maintenant M. Andrew Rasiulis, membre de l'Institut canadien des affaires mondiales et, par vidéoconférence, Mme Magdalena Dembinska, professeure titulaire du Département de science politique de l'Université de Montréal. Je vous remercie tous les deux d'être ici aujourd'hui. Je vous invite à présenter vos déclarations liminaires, et nous passerons ensuite aux questions des membres du comité.

[Français]

Magdalena Dembinska, professeure titulaire, Université de Montréal, à titre personnel : Bonjour. Merci beaucoup de m'avoir invitée à témoigner devant ce comité.

La guerre en Ukraine s'enlise. Deux ans après l'invasion russe, il n'y a aucun signe de la fin prochaine de la guerre, d'un cessez-le-feu ou même de négociations. Au bout de deux ans, deux choses sont certaines.

First, international alliances are being redefined. Again today, we have seen indications of this with China, Iran and India congratulating Putin on his landslide electoral victory, while Europe is expressing outrage over the illegitimate and even illegal process.

Second, we can no longer ignore the risk that the war could spread beyond Ukraine's borders. There is a very real possibility that Russia could attack Moldova, Georgia or even NATO countries, such as the Baltic states or Poland. This is no longer just about helping Ukrainians. It is about Canada's allies' ability to defend themselves.

Why should Canada be concerned when, geographically speaking, it is so far removed from the turmoil?

Obviously, if there is an attack on a NATO country, then Canada would be directly involved under article 5 of the North Atlantic Treaty. While we cannot rule out an attack on Latvia, for example, where Canadian NATO troops happen to be stationed, that is less likely in the short and medium term than the war spreading to Moldova or Georgia, two countries that Russia considers its "near abroad" countries and that have pro-Western geopolitical leanings but are not part of NATO.

Canada should be concerned about the war spreading and escalating in this way, since an attack on these countries would signal a clear desire to weaken European security and the international order, and thus Canada's national interest. Such a development would be a victory for Russia, which would have no reason to stop there. This would not be a regional issue, but a global one, as an informal alliance is taking shape between China and Russia. Incidentally, allowing an attack on sovereignty without any resistance or consequences sends a signal to and may serve as a motivator for every country in the world that wants to invade its weaker neighbour.

As a member of NATO that has been involved in providing military, humanitarian and economic aid to Ukraine from the start and that also shares a border with Russia in the Arctic, Canada should be concerned.

Canada should be concerned about the Kremlin's determination and resilience, the support it has in the global south and its economy, which continues to survive despite Western sanctions, mainly because of the natural resources it is exporting to China. Russia's economy has been rebuilt around war, military spending, which accounted for 6% of the Russian GDP this year, and spending on information and disinformation efforts, propaganda, which totalled 1 billion euros in 2023.

Premièrement, les alliances sur la scène internationale se redessinent. Encore aujourd'hui, nous en avons eu des indices avec la Chine, l'Iran et l'Inde qui félicitent M. Poutine de son « écrasante victoire électorale », pendant que l'Europe s'insurge de son illégitimité, voire de l'illégalité du processus.

Deuxièmement, le risque de débordement de la guerre hors des frontières de l'Ukraine n'est plus à négliger. On ne peut pas écarter des scénarios comme la Russie attaquant la Moldavie, la Géorgie, voire des pays de l'OTAN, soit les pays baltes ou la Pologne. Ainsi, il n'est plus uniquement question d'aider les Ukrainiens, mais de la capacité des alliés du Canada à se défendre.

Loin géographiquement de la tourmente, pourquoi le Canada devrait-il s'en inquiéter?

Il est évident que l'attaque d'un pays membre de l'OTAN impliquerait directement le Canada, étant donné l'article 5 du Traité de l'Atlantique Nord. Si ce scénario d'une attaque de la Lettonie, par exemple — où stationnent d'ailleurs les troupes canadiennes de l'OTAN — n'est pas exclu, il demeure moins plausible à court et moyen terme qu'une guerre qui déborderait en Moldavie ou en Géorgie, deux pays que la Russie considère comme son étranger proche, qui sont des pays aux orientations géopolitiques pro-occidentales, mais qui ne font pas partie de l'OTAN.

Un tel débordement et une escalade de la guerre devraient préoccuper le Canada dans la mesure où attaquer ces pays signalerait une volonté claire de remettre en question la sécurité européenne et l'ordre international, donc l'intérêt national du Canada. Un tel développement serait une victoire pour la Russie, qui n'aurait pas de raison de s'y arrêter. Il ne s'agirait pas d'un enjeu régional, mais mondial, alors que se dessine une alliance informelle entre la Chine et la Russie. Accessoirement, accepter l'atteinte à la souveraineté sans qu'il y ait de résistance ou de conséquences envoie un signal et une motivation à tous les pays du monde qui veulent envahir leur voisin plus faible.

Membre de l'Alliance transatlantique et engagé depuis le début dans l'aide militaire, humanitaire et économique à l'Ukraine, le Canada — qui, de plus, partage une frontière avec la Russie dans l'Arctique — devrait donc s'inquiéter.

D'une part, on devrait s'inquiéter de la détermination et de la résilience du Kremlin, de ses appuis dans le sud global et de son économie, qui survit encore malgré les sanctions occidentales, grâce aux exportations des ressources naturelles vers la Chine notamment. C'est une économie réorientée désormais vers une économie de guerre, vers des dépenses militaires qui grimpent à 6 % du PIB russe cette année et avec des dépenses d'un milliard d'euros en 2023 pour les efforts en matière d'information et de désinformation — de propagande.

Canada should also be concerned about the fact that the U.S. is blocking aid for Ukraine, when, until now, the U.S. has been the largest source of Western support. We should also be concerned about Donald Trump's looming potential victory.

Ukraine cannot wait. It is sorely lacking in weapons and munitions when, according to many experts, a major Russian offensive is imminent this summer, with the Kremlin taking advantage of hesitations and delays in military supplies being sent to Ukraine. The risk of Russia advancing on the Ukrainian front automatically increases the risk of the war spreading beyond Ukraine.

In this context, if Canada wants to contain the war in Ukraine and thwart Russia's plans, then we need to be guided by three objectives. First, we must strengthen military aid to Ukraine and continue to weaken the Russian economy. Second, we must provide more aid to eastern European countries, particularly when it comes to cybersecurity, in their war against disinformation and destabilization. Third, we must deter Russia by presenting a united front and showing that the allies are able to defend themselves.

European countries are working hard to achieve this, as evidenced by the recent joint statements from France, Germany and Poland and the security co-operation agreements that France signed with Ukraine and Moldova on March 13. In light of the perhaps temporary disengagement of the U.S., Canada must consider strengthening its co-operation with Europe, sharing the burden of providing aid to Ukraine and strengthening the capacity to deter and defend in central and eastern Europe.

NATO's eastern flank is taking action. Their military spending is skyrocketing, especially Poland's. It has become a leader among the NATO countries by allocating 3.5% of its GDP to defence in 2023 and committing to increase that to up to 4% in 2024. In comparison, Canada allocates 1.4% of its GDP to defence. It is about deterrence. Whether Russia wins or loses, the international order as we know it will be altered and fragmented, so Canada has an interest in looking ahead at what its place and its capabilities will be.

Thank you very much.

[English]

The Chair: Thank you very much, Ms. Dembinska.

Andrew Rasiulis, Fellow, Canadian Global Affairs Institute, as an individual: The war between Ukraine and Russia has now passed the two-year mark in terms of Russia's attack on February 24, 2022, but the actual date of the conflict

D'autre part, le Canada devrait s'inquiéter de l'aide à l'Ukraine bloquée aux États-Unis, qui étaient jusqu'ici l'appui militaire occidental le plus important, et devant le spectre d'une éventuelle victoire de Donald Trump.

Or, l'Ukraine ne peut pas attendre: elle manque cruellement d'armes et de munitions alors qu'une offensive russe majeure serait imminente cet été, selon plusieurs experts, le Kremlin profitant des hésitations, et donc des retards en ce qui a trait à l'approvisionnement militaire envoyé à l'Ukraine. Le risque que la Russie avance sur le front en Ukraine augmente automatiquement le risque de débordement hors de l'Ukraine.

Dans ce contexte, si le but du Canada est de contenir la guerre en Ukraine et de stopper les aspirations de la Russie, trois objectifs devraient nous guider : d'abord, le renforcement de l'aide militaire à l'Ukraine jumelé à l'affaiblissement continu de l'économie de la Russie; ensuite, le renforcement de l'aide aux pays de l'Europe de l'Est, notamment en matière de cybersécurité dans leur guerre contre la désinformation et contre la déstabilisation; finalement, la dissuasion au moyen d'une démonstration de l'unité et de la capacité des alliés à se défendre.

Les pays européens s'y mettent. Les toutes récentes déclarations communes de la France, de l'Allemagne et de la Pologne en témoignent, ou encore les accords de coopération en matière de sécurité que la France a signés avec l'Ukraine, mais également avec la Moldavie le 13 mars dernier. Face au désengagement — peut-être temporaire — des États-Unis, le Canada devrait considérer de renforcer sa collaboration avec l'Europe et partager le fardeau de l'aide à l'Ukraine et du renforcement de la capacité de dissuasion et de défense en Europe centrale et de l'Est.

Les pays du flanc oriental de l'OTAN prennent des mesures : leurs dépenses militaires montent en flèche, notamment dans le cas de la Pologne, qui devient un leader à l'échelle de l'OTAN en y consacrant 3,5 % de son PIB en 2023 et en prenant un engagement d'y consacrer jusqu'à 4 % de son PIB en 2024. Comparativement, le Canada consacre 1,4 % de son PIB à la défense. Il en va de la dissuasion. Dans tous les scénarios, que la Russie gagne ou perde, l'ordre international tel qu'on le connaît sera modifié et fragmenté. Le Canada a donc intérêt à anticiper sa place et ses capacités.

Merci beaucoup.

[Traduction]

Le président : Merci beaucoup, madame Dembinska.

Andrew Rasiulis, membre, Institut canadien des affaires mondiales, à titre personnel : La guerre entre l'Ukraine et la Russie a franchi le cap des deux ans : la Russie a attaqué le 24 février 2022. Or, le conflit remonte en fait aux événements

has its origins in the events of 2014 with the Maidan revolt, Russia's consequent annexation of Crimea, and the partial control over the oblasts of Luhansk and Donetsk.

Fast forward to the current security situation and its implications for the Canadian Armed Forces, or CAF. In light of the continuing dynamic nature of the war, I will present a very short update on the politico-military situation and then be pleased to elaborate further in response to questions from the committee.

At present, the Russian forces have the offensive momentum in the war. The Russians are making tactical-level gains in several sectors along the 1,000-kilometre front line and are advancing westward. The most visible Russian victory of late was the capture of the long-contested town of Avdiivka in the Donbas oblast. The Russians are reinforcing their success with attacks on Ukrainian positions further west. The Ukrainians are establishing new defence lines to hold back further Russian advances.

Both sides are using missile and drone strikes to hit targets behind the front line in eastern Ukraine. Russian strikes have occurred throughout Ukraine, including areas in western Ukraine, such as the city of Lviv, close to the Polish border, which is a NATO country. While the Russians have greater numbers of missiles and drones and have therefore inflicted relatively more damage on targets in Ukraine, the Ukrainian forces have managed some spectacular long-range missile and drone attacks on targets in Russia proper, as well as in Crimea. The Ukrainian strikes in Crimea have sunk or damaged several Russian ships of the Black Sea Fleet based in Sevastopol. In response, the Russians have been forced to pull back some of their ships to coastal locations further east along the shores of Russia proper. The net gain of Ukraine from these actions has been to secure a limited naval corridor for their grain shipments using the Danube basin. However, the critical mass of this war is the land battle in eastern Ukraine. Ukraine's objectives remain to strategically defeat Russia by forcing all Russian forces out of occupied Ukraine, including Crimea. Militarily this is not impossible, but not very likely given the current balance of forces and the strength of Russia's defensive fortifications. Ukraine's offensive of last summer failed to meaningfully penetrate the Russian defences in Eastern Ukraine. Ukraine is now on the strategic defence and for the foreseeable future, although Zelenskyy has stated that Ukraine has a plan of attack for later in 2024.

It is expected that the Russians will continue to press their attacks on multiple axes westward along the front line. The immediate objective of the Russians is to militarily secure the four oblasts that they are fighting over and have incorporated

de 2014, soit à la révolte de Maïdan, à l'annexion subséquente de la Crimée par la Russie et au contrôle partiel sur les oblasts de Louhansk et Donetsk.

Transportons-nous à la situation actuelle et à ses implications pour les Forces armées canadiennes. Étant donné l'évolution dynamique de la guerre, je ferai rapidement le point sur la situation politico-militaire, puis je donnerai plus de détails avec plaisir en répondant aux questions du comité.

En ce moment, les forces russes mènent une offensive massive. Les Russes font des gains tactiques dans plusieurs secteurs le long de la ligne de front de 1 000 kilomètres et progressent vers l'ouest. Dernièrement, la victoire russe la plus visible a été la prise d'Avdiivka, dans l'oblast du Donbass, une ville contestée depuis longtemps. Les Russes renforcent leur avancée en attaquant des positions ukrainiennes plus à l'ouest. Les Ukrainiens établissent de nouvelles lignes de défense pour repousser d'autres percées russes.

Les deux camps mènent des frappes de missiles et de drones pour atteindre des cibles derrière la ligne de front, dans l'Est de l'Ukraine. Des frappes russes ont été effectuées partout en Ukraine, y compris dans l'Ouest du pays, notamment sur la ville de Lviv, près de la frontière de la Pologne, qui est un pays de l'OTAN. Même si les Russes ont plus de missiles et de drones, et, par le fait même, ont infligé relativement plus de dommages aux cibles en Ukraine, les forces ukrainiennes sont parvenues à lancer des attaques spectaculaires de drones et de missiles à longue portée sur des cibles en Russie proprement dite et en Crimée. Les attaques ukrainiennes en Crimée ont coulé ou endommagé plusieurs navires de la flotte russe en mer Noire se trouvant à Sébastopol. En réponse, les Russes ont été obligés de déplacer certains de leurs navires à des emplacements côtiers plus à l'est, le long des côtes de la Russie proprement dite. Le gain net de ces actions pour l'Ukraine a été de sécuriser un corridor maritime restreint pour l'expédition de ses céréales au moyen du bassin du Danube. Cependant, l'enjeu critique de cette guerre est la bataille terrestre dans l'Est de l'Ukraine. Les objectifs de l'Ukraine demeurent de battre stratégiquement la Russie en expulsant toutes les forces russes en dehors de l'Ukraine occupée, y compris la Crimée. D'un point de vue militaire, ce n'est pas impossible, mais peu probable étant donné les rapports de force actuels et la solidité des fortifications défensives de la Russie. L'offensive de l'Ukraine l'été dernier n'a pas permis de pénétrer de façon significative les défenses russes dans l'Est du pays. L'Ukraine opte maintenant pour une défense stratégique, une position qu'elle maintiendra dans un avenir prévisible. M. Zelensky a toutefois déclaré que le pays prépare une attaque plus tard, en 2024.

On s'attend à ce que les Russes maintiennent leurs attaques sur plusieurs axes vers l'ouest le long de la ligne de front. L'objectif immédiat des Russes est de s'emparer militairement des quatre oblasts pour lesquels ils se battent et qui ont été incorporés à la

into the Russian Federation according to legislation passed by the Russian Duma. Beyond that, the Russians might aim to push their attacks in the northern part of the front and try to capture Kharkiv, which they managed to do in their initial attack of 2022. Attacks along the Black Sea coast to seize Odesa may be a long-term objective, but militarily very difficult.

Essentially, Russia will try to exhaust Ukraine's ability to conduct the war. Currently, Ukraine is struggling with shortages of equipment, ammunition and combat soldiers. The soldier part of the equation is most acute for Ukraine. Assuming that the West will, over time, continue to provide equipment and ammunition, the Ukrainians must find their soldiers among their population. Mobilization of sufficient soldiers in Ukraine continues to be a major political problem for the Zelenskyy government. The Russians, on the other hand, are managing to balance their requirements for equipment, ammunition and soldiers and appear strong enough to continue the war.

Ukraine is relying on technology of Western arms and innovative tactics to offset the Russian advantages over the longer term. They may also be hoping for a repeat of 1917 which saw the Russian army collapse and a regime change in Russia leading to the humiliating peace with Germany at Brest-Litovsk. The probability of such a scenario today is not high as far as it may be ascertained.

Canada's military support for Ukraine in this war is conducted under Operation UNIFIER. The mission consists of CAF providing training support for various military skills to Ukrainian forces at training facilities in the UK and Poland. By so doing, the CAF act as a combat multiplier effect, freeing up Ukrainian instructors for combat duty while the CAF provide some of the trainers.

Equally important is Operation REASSURANCE, Canada's Military contribution to strengthening NATO's Eastern Flank. The focus of this mission is Canada's lead role in the brigade group in Latvia. This mission will very likely continue after the war in Ukraine as there is likely to be a protracted stand off between NATO and Russia in which might be termed a "Cold War Redux" or "Cold War II."

Thank you very much. I'm open to your questions.

The Chair: Thank you, Mr. Rasiulis. We will now proceed to questions. I remind you that these witnesses are with us for about 40 minutes. In order to ensure that each member is able to participate, I will again try to limit each question, including

Fédération de Russie au moyen de lois adoptées par la Douma russe. Par ailleurs, les Russes pourraient vouloir intensifier leurs attaques dans la partie nord de la ligne de front et tenter de s'emparer de Kharkiv, ce qu'ils avaient réussi à faire lors de leur assaut initial en 2022. Des attaques le long de la mer Noire pour s'emparer d'Odesa pourraient être un objectif à long terme, mais une telle opération serait très difficile d'un point de vue militaire.

Essentiellement, la Russie tentera d'épuiser les capacités de l'Ukraine à mener une guerre. En ce moment, l'Ukraine manque d'équipement, de munitions et de fantassins. La question des soldats est pressante pour l'Ukraine. Si l'Occident continue, au fil du temps, à fournir de l'équipement et des munitions, les Ukrainiens devront recruter des soldats au sein de leur population. La mobilisation d'un nombre suffisant de soldats en Ukraine demeure un problème politique majeur pour le gouvernement Zelensky. Les Russes, quant à eux, parviennent à répondre à leurs besoins en équipement, en munitions et en soldats, et semblent suffisamment forts pour continuer la guerre.

L'Ukraine se fie à la technologie des armes et des tactiques novatrices occidentales pour contrebalancer les avantages russes à long terme. Elle espère peut-être que la situation de 1917 se répète, c'est-à-dire l'effondrement de l'armée russe et un changement de régime en Russie qui ont mené à la paix humiliante avec l'Allemagne conclue à Brest-Litovsk. La probabilité d'un tel scénario aujourd'hui n'est pas aussi élevée qu'on pourrait le croire.

Le soutien militaire du Canada à l'Ukraine dans cette guerre est mené sous l'opération Unifier. Dans le cadre de cette opération, les Forces armées canadiennes offrent aux forces ukrainiennes un soutien à l'entraînement de diverses compétences militaires dans des établissements au Royaume-Uni et en Pologne. De cette façon, les Forces armées canadiennes permettent de multiplier la force combattante : elles libèrent des instructeurs ukrainiens pour le combat en fournissant une partie des instructeurs.

L'opération Reassurance, qui est la contribution militaire du Canada au renforcement du flanc est de l'OTAN, est tout aussi importante. La mission porte principalement sur le rôle prépondérant du Canada dans la brigade en Lettonie. Elle continuera fort probablement après la guerre en Ukraine puisqu'il risque d'y avoir une impasse prolongée entre l'OTAN et la Russie, ce qu'on pourrait appeler la « deuxième guerre froide ».

Merci beaucoup. Je répondrai avec plaisir à vos questions.

Le président : Merci, monsieur Rasiulis. Nous passons aux questions. Je rappelle que les témoins seront avec nous environ 40 minutes. Afin que tous les membres du comité puissent participer, je tenterai encore une fois de limiter chaque échange

the answer, to four minutes. Please keep your questions succinct and identify the person to whom you are addressing your question. The first question goes to Senator Dagenais.

[Translation]

Senator Dagenais: My first question is for Ms. Dembinska. The Trudeau government announced that it is preparing for the potential return of Donald Trump as the leader of the United States. Since Canada's foreign policy is not very clear or easy to follow, will Canada not be trapped by its promises to Ukraine and NATO with Trump as the American president?

Ms. Dembinska: Thank you for the question. That has to do with bilateral relations between Canada and the U.S., but I think that Canada, which is an independent country with its own policies, can still look more toward working with Europe. Whether or not Mr. Trump becomes president of the United States, perhaps Canada should play a bigger role in Europe by working with partners, such as France, Germany and Poland. In recent days, we have seen talks between these three countries, which have made joint statements that prove that, despite everything that is being said about the Western countries hesitating in providing aid to Ukraine, where there is a will — and when one feels threatened — there is a way. I think that Canada has a role to play independent of what is happening in the U.S.

Senator Dagenais: My next question is for Mr. Rasiulis. Let's come back to the words of the French President, who said that a Russian victory would be a threat to Europe. With or without Putin, Russia will remain a superpower and a country that is unlikely to embrace our style of democracy.

That being said, is there any possibility, in the near future, of a political trend in Europe that would create a new dynamic that includes the Russians, or are we doomed to engaging in never-ending confrontation with them and never trusting Russia?

[English]

Mr. Rasiulis: Thank you. You can sort of see where I'm going with my answers in my preface. There will be a Cold War, I think, at the end of this. I don't think the Russians will be defeated. I think there will be a long stand-off. I went through the Cold War I. I was 10 years in the defence department when we still had the Cold War. I was doing conventional arms control stuff.

There comes a point where you can eventually have détente and what we were calling back then a peaceful coexistence. You can come around from the point where, yes, there is a great

à quatre minutes. Veuillez être le plus bref possible dans vos questions et nommer la personne à qui vous vous adressez. Le sénateur Dagenais posera la première question.

[Français]

Le sénateur Dagenais : Ma première question s'adresse à Mme Dembinska. Le gouvernement Trudeau a annoncé être en mode préparation face au retour possible de Donald Trump à la tête des États-Unis. Comme la politique étrangère du Canada n'est pas très claire ni facile à suivre, le Canada ne sera-t-il pas littéralement piégé par ses promesses envers les Ukrainiens et l'OTAN avec Trump comme président américain?

Mme Dembinska : Merci pour la question. Cela a trait aux relations bilatérales entre le Canada et les États-Unis, mais je crois justement que le Canada, qui est un pays indépendant avec des politiques qui sont les siennes, peut tout de même se tourner davantage vers l'Europe pour collaborer. Avec M. Trump comme président ou non de notre voisin du Sud, le Canada devrait peut-être jouer un rôle plus important en Europe en collaborant avec des partenaires comme la France, l'Allemagne et la Pologne. Dans les derniers jours, on a vu des pourparlers entre ces trois pays qui ont fait des déclarations communes qui prouvent, malgré tout ce que l'on peut dire des hésitations des pays occidentaux pour ce qui est de l'aide à l'Ukraine, que quand on veut — et qu'on se sent menacé —, on peut. Je crois que le Canada a un rôle à jouer indépendamment de ce qui se passe aux États-Unis.

Le sénateur Dagenais : Ma prochaine question s'adresse à M. Rasiulis. Si l'on revient sur les propos du président français, qui a dit qu'une victoire de la Russie constituerait une menace pour l'Europe... Avec ou sans Poutine, la Russie va demeurer une superpuissance et un pays qui ne versera probablement pas dans la démocratie comme on la pratique chez nous.

Cela étant dit, est-ce qu'on peut imaginer, dans un futur proche, un courant politique européen capable de créer une nouvelle dynamique incluant les Russes, ou sommes-nous condamnés à des affrontements perpétuels et, par conséquent, à la méfiance envers la Russie?

[Traduction]

M. Rasiulis : Merci. Vous pouvez deviner en partie ce que seront mes réponses selon ma déclaration liminaire. À mon avis, il y aura une guerre froide à la fin de ce conflit. Je ne pense pas que les Russes seront battus. Je pense qu'il y aura une longue impasse. J'ai connu la première guerre froide. J'ai travaillé 10 ans au ministère de la Défense pendant cette période. Je m'occupais de processus de contrôle des armes conventionnelles.

Il y a un moment où une certaine détente s'installe, ce que nous appelions à l'époque une coexistence pacifique. Les parties peuvent en venir à reconnaître qu'il y a un profond antagonisme,

antagonism, but then it becomes in the mutual interests of both sides to ratchet down the level of confrontation for mutual benefit. It's a mutual benefit thing.

In the long, long term, I think Russia and the West will have a rapprochement but it will take a long time.

Senator Patterson: I'm going to take the focus a bit more on the home front. We know that Canada's will to fight comes from the people as a democracy, especially when we're looking at what Ukraine needs to continue in the fight right now, whether it's artillery shells or conventional weapons, et cetera. It's up to the Canadian taxpayer to decide whether or not they wish to pay for that.

Unfortunately, we know the history of the former Soviet Union and Russia. Whether I talk about Georgia, or Chechnya, or Moldova, or Ukraine I, or Ukraine II — you pick it — we know that this relentless pursuit of territory will remain. However, the will of the Canadian people is very much about our understanding of our history and why this is a threat to Canada.

My question probably goes to both of you: How we can better educate Canadians to understand that it is part of the history of our democracy to confront aggressors such as this; that this is truly an existential threat that can, in the long term, threaten their desire for affordable housing, et cetera; and that we need to invest in a military industrial complex that will make shells and the arms that are needed.

I have just returned from a tour in the U.S. to large defence suppliers. They are not charities. They need money for starting up. They need government will, but that means Canadians are willing to pay. Are you seeing apathy in Canadians toward our history? If so, is there anything that we can do, or what key messages should we be trying to put forward? Thank you.

Mr. Rasiulis: I would make a real distinction, as I do whenever I speak or write, between Canada's existential interests, which are NATO and therefore our commitment in Latvia; as opposed to our commitment to Ukraine, which is a training thing. I do not regard the outcome of the situation in Ukraine to be existential to Canada's security, but I do regard the defence, security and deterrence of the NATO borders to be existential.

That's the way it was back in the Cold War days. If we make that clear distinction, because I think you can go down a rabbit hole saying that we have to supply Ukraine almost indefinitely,

mais qu'il est dans leur intérêt commun de réduire le niveau d'affrontement. L'approche est avantageuse pour les deux parties.

À très long terme, je pense que la Russie et l'Occident se rapprocheront, mais il faudra beaucoup de temps.

La sénatrice Patterson : Je vais me concentrer un peu plus sur la situation au pays. Nous savons que la volonté du Canada de lutter vient de la population dans un système démocratique. C'est particulièrement vrai en ce qui concerne ce dont l'Ukraine a besoin pour continuer la lutte en ce moment, que ce soient des obus d'artillerie, des armes conventionnelles ou autres. Il revient aux contribuables canadiens de décider s'ils veulent payer cette aide.

Malheureusement, nous connaissons l'histoire de l'ancienne Union soviétique et de la Russie. Qu'il s'agisse de la Géorgie, de la Tchétchénie, de la Moldova ou de l'Ukraine — la première ou la deuxième fois, à vous de choisir —, nous savons que ce désir incessant de conquête demeurera. Cependant, la volonté de la population canadienne dépend grandement de sa compréhension de son histoire et de la menace que cette situation représente pour le Canada.

Ma question s'adresse probablement à vous deux. Comment pouvons-nous aider les Canadiens à mieux comprendre que la confrontation des agresseurs comme ceux-ci fait partie de l'histoire de notre démocratie, qu'il s'agit d'une véritable menace existentielle qui peut, à long terme, nuire à leur désir de logements abordables et à bien d'autres aspects, et que nous devons investir dans un complexe industriel militaire qui fabriquera les obus et les armes nécessaires?

Je reviens tout juste d'une tournée des principaux fournisseurs de matériel de défense aux États-Unis. Ce ne sont pas des organismes de charité. Ils ont besoin d'argent pour lancer la production. Ils ont besoin d'un engagement de la part du gouvernement, mais, pour ce faire, les Canadiens doivent être prêts à payer. Observez-vous une apathie chez les Canadiens au sujet de notre histoire? Dans l'affirmative, y a-t-il quelque chose que nous puissions faire, ou quels messages principaux devrions-nous envoyer? Merci.

M. Rasiulis : Comme je le fais chaque fois que je prends la parole ou la plume, je fais une distinction bien réelle entre les intérêts existentiels du Canada, qui sont en lien avec l'OTAN et son engagement envers la Lettonie, et son engagement envers l'Ukraine, qui relève de l'entraînement. Je ne pense pas que la situation en Ukraine est une question existentielle pour la sécurité du Canada. Je crois toutefois que la défense, la sécurité et les mesures de dissuasion aux frontières de l'OTAN sont existentielles.

C'était le cas à l'époque de la guerre froide. Il faut faire cette distinction claire parce qu'il est possible de s'enliser dans des discours selon lesquels nous devons approvisionner l'Ukraine

to a situation where victory is not at all assured, and you're getting this blowback in the U.S. Congress right now, where people are saying that we're pouring billions into Ukraine but we don't see a pathway to victory because there is none, in my opinion. If we went that way, the Canadian taxpayer would be asking the question, "Why are we blowing our money?" And I would say, I can't explain why because the more you pump into Ukraine it's not going to result in a strategic outcome that we think we would like. But if we support our brigade in Latvia, which is desperate for funding, and it's also meaningful because it's a very distinct and visible Canadian commitment, to be the lead nation in the brigade group in Latvia: People can see it and identify it; it's 2,000-plus people; you can actually do something with it and come out and say, "We have a brigade, and Canada is doing its bit in the NATO deterrence."

Ms. Dembinska: Thank you very much. I very much agree with my predecessor about the deterrence and the role of Canada in NATO and deterrence, and this is something that the public should certainly be aware of and be informed about. Yes, education and defeating disinformation, which is something I mentioned in my opening statement — that disinformation is something we should certainly work on — cybersecurity and so on, but maybe also such things as international news in our media, which are topics not so much exposed and read about, et cetera. I also think there is something to be done, which is probably not the role of your committee, but it is still very connected to how to get public opinion to stick — if I may say — with the policies and politics.

There's one thing that I would try to nuance from what was said: What does victory mean? This is something that obviously depends, for the moment, on Russia saying that it is occupying this and that and annexing and overthrowing the Ukrainian government, and NATO being the existential threat to Russia, as it is framed in Russia. On the other side, we have Ukraine, for whom, obviously, victory means total recuperation of all occupied territories by Russia. In the end, what victory is and will be, is another thing we can also frame and have a discussion about, probably not in Russia, but in Ukraine, yes, and here in Canada too. I think the danger of saying that we don't need to have weapons in Ukraine is the danger of giving up on an independent country. If we give up on an independent country, that means other countries may say, "What the hell? The Western world is only interested in their Western democracies and NATO members, and if we want to transgress borders of other countries, why not? Who will defend them?" I think this is very important.

The Chair: Thank you. So do we.

pratiquement indéfiniment, dans un contexte où la victoire est loin d'être assurée. On voit les réactions au Congrès américain en ce moment, où les gens disent qu'on verse des milliards de dollars à l'Ukraine sans avoir une voie vers la victoire parce que, à mon avis, il n'y en a pas. Si nous prenions ce chemin, les contribuables canadiens se demanderaient : « Pourquoi gaspillons-nous notre argent? » Je ne saurais quoi leur répondre parce qu'injecter plus d'argent en Ukraine ne mènera pas aux résultats stratégiques que nous souhaiterions. Toutefois, si nous soutenons la brigade en Lettonie, qui a désespérément besoin de fonds — sans parler du fait que le Canada a pris cet engagement très visible et distinct d'être à la tête de cette brigade —, les gens pourront voir quelque chose de concret. Il s'agit de plus de 2 000 personnes. On peut obtenir des résultats et affirmer que nous avons une brigade, que le Canada contribue aux efforts de dissuasion de l'OTAN.

Mme Dembinska : Merci beaucoup. Je suis tout à fait d'accord avec mon prédécesseur sur le rôle du Canada dans les efforts de dissuasion de l'OTAN, et la population devrait certainement en être informée. Il faut certes miser sur l'éducation, la lutte contre la désinformation, ce dont j'ai parlé dans ma déclaration liminaire — j'ai mentionné que nous devrions certainement nous attaquer à la désinformation —, la cybersécurité et ainsi de suite. Il ne faudrait cependant pas oublier d'autres choses comme les nouvelles internationales dans les médias d'information, qui profitent d'une couverture limitée et dont on entend peu parler. Je pense aussi qu'il serait possible d'agir sur le plan politique, même si cet aspect ne relève probablement pas du rôle de votre comité. Je parle des façons de favoriser l'adhésion — si je peux m'exprimer ainsi — de l'opinion publique aux politiques.

Je voudrais apporter quelques nuances sur une chose qui a été dite : que signifie la victoire? Bien sûr, pour la Russie en ce moment, il est question d'occuper tel ou tel territoire, d'annexer et de renverser le gouvernement ukrainien, sans oublier la menace existentielle que représente l'OTAN aux dires de la Russie. De l'autre côté, pour l'Ukraine, la victoire signifie évidemment la récupération totale de tous les territoires occupés par la Russie. Au bout du compte, la définition de victoire est un autre aspect dont il est possible de discuter, probablement pas en Russie, mais en Ukraine et ici, au Canada. À mon avis, en disant que nous n'avons pas besoin d'envoyer d'armes en Ukraine, nous risquons de laisser tomber un pays indépendant. Si nous le faisons, d'autres pays pourraient se dire : « Que diable se passe-t-il? L'Occident ne s'intéresse qu'aux démocraties occidentales et aux membres de l'OTAN. Pourquoi ne pas transgresser les frontières d'autres pays? Qui les défendra? » Je pense que c'est très important.

Le président : Merci. Nous sommes du même avis.

Senator Boehm: I'd like to thank Professor Dembinska and Dr. Rasiulis for being with us. I'll try to keep it short because I really want to hear both your comments on this. I want to ask about Russian capability. Taking Avdiivka and the siege of Bakhmut, previously panels referred to this as a "meat grinder operation." Russian soldiers are not necessarily coming from Moscow, St. Petersburg and that area, but from other parts of the country; in addition, there might be other parts of that vast country where there could be some issues, whether it's in the Caucasus or wherever. Sweden and Finland have joined NATO, which leaves only Kaliningrad in the Baltic Sea as the sole Russian outpost. There are, of course, reports, which you mentioned, Dr. Rasiulis, about how the naval capacity of the Black Sea fleet has been severely decimated. Also some cheap drones have destroyed multimillion dollar aircraft that were there for reconnaissance purposes as well.

I'd be curious to know what you think the capability is over the long term in the war.

Mr. Rasiulis: Right now, the estimates are that the Russians can sustain an offensive momentum in 2024. Questions begin in 2025, as Western armament production starts to ramp up, and potentially Ukraine gets more and more supplies. Then there's the tipping balance in terms of personnel, soldiers. And for the Ukrainians, in my opinion, that is the weakest spot because you can assume all that stuff will come in, but if you don't have a soldier behind a weapon, it's useless. At the end of the day, if you're looking at Ukrainian objectives, that is to defeat the entire Russian army in Ukraine, push them out of Crimea and so on. That takes a lot of soldiers. My estimate is that they don't have it. General Zaluzhny was saying that. He says they need half a million soldiers at a minimum to do what they want to do, and they can't do that. So I think the Russians can, therefore, balance that out. The question is how many soldiers can the Russians keep meat grinding away and so forth? Surprisingly enough, the Russians are getting a lot of their troops from volunteers; they're being paid and they're being paid well. People are coming from poverty-stricken parts of Russia, who are joining the fight. How long can that be sustained? Again, beyond 2024 into 2025, we're getting really nebulous out there, so I don't know. I think that if I saw the Russian war plans, I would think they will do their strongest to defeat the Ukrainians in 2024 and force them into a level of exhaustion where they might accept the ceasefire. The way I see it, essentially Ukraine will be partitioned. The question is where the partition would be, and that's where I think the Russians are driving the Ukrainians.

Ms. Dembinska: I'm not an expert on military strategies and defence. I'm working in the region doing ethnographic work. So I will not speak about arms and military capabilities. However, I think it is important to mention and to bear in mind that Russia

Le sénateur Boehm : Je remercie Mme Dembinska et M. Rasiulis d'être avec nous. Je vais tenter d'être bref parce que je souhaite vraiment vous entendre tous les deux sur cette question. Je veux parler des capacités russes. Au sujet de la prise d'Avdiivka et du siège de Bakhmout, des témoins précédents ont parlé d'une opération « hachoir à viande ». Les soldats ne viennent pas nécessairement de Moscou, de Saint-Petersbourg et de cette région, mais d'ailleurs au pays. De plus, il pourrait y avoir des problèmes dans certaines régions de ce vaste pays, que ce soit dans le Caucase ou ailleurs. Comme la Suède et la Finlande ont joint l'OTAN, Kaliningrad est devenue le seul avant-poste russe dans la mer Baltique. Comme vous l'avez mentionné, monsieur Rasiulis, des rapports ont bien sûr indiqué que la capacité navale de la flotte russe en mer Noire a été décimée. Par ailleurs, des drones bon marché ont détruit des avions de plusieurs millions de dollars qui étaient utilisés à des fins de reconnaissance.

J'aimerais savoir ce que vous pensez des capacités à long terme dans cette guerre.

M. Rasiulis : En ce moment, on estime que les Russes peuvent soutenir l'offensive en 2024. La situation commence à soulever des interrogations en 2025, lorsque la production d'armes en Occident s'accélénera, ce qui pourrait permettre à l'Ukraine d'obtenir de plus en plus de matériel. Il y a ensuite le point de bascule en ce qui concerne le personnel, les soldats. À mon avis, c'est la plus grande faiblesse des Ukrainiens parce qu'on peut penser qu'ils recevront tout ce matériel, mais, sans les soldats nécessaires, les armes seront inutiles. Au bout du compte, l'Ukraine a pour objectif de vaincre toute l'armée russe en Ukraine, de repousser ses soldats à l'extérieur de la Crimée et ainsi de suite. Il faut beaucoup de soldats pour y arriver. J'estime que les Ukrainiens n'ont pas le nombre suffisant. C'est ce qu'a dit le général Zaloujny. Il a dit qu'ils ont besoin d'au moins un demi-million de soldats pour atteindre leur objectif, mais ce n'est pas le cas. Je pense que les Russes, eux, pourront concilier le tout. La question est de savoir combien de soldats ils peuvent continuer à envoyer au hachoir à viande. Ce qui est assez surprenant, c'est que les troupes russes sont en grande partie composées de volontaires; ils sont rémunérés et ils le sont bien. Des gens des régions affligées par la pauvreté en Russie viennent se joindre à la lutte. Combien de temps cela peut-il continuer? Encore une fois, au-delà de 2024, à partir de 2025, la situation devient extrêmement nébuleuse. Je ne peux donc pas le dire. Je pense que les plans de guerre russes prévoient de tout faire pour vaincre les Ukrainiens en 2024 et les pousser à un niveau d'épuisement où ils pourraient accepter un cessez-le-feu. À mon avis, le territoire de l'Ukraine sera essentiellement partagé. La question est de savoir où elle serait divisée. Je pense que c'est vers cela que les Russes poussent les Ukrainiens.

Mme Dembinska : Je ne suis pas une experte de la défense et des stratégies militaires. Je fais un travail ethnographique sur la région. Je ne me prononcerai donc pas sur les capacités militaires et les armes. Cependant, je pense qu'il est important de ne pas

has soldiers and Russia does not need to be accountable to public opinion, meaning that the use of Russian citizens is a different mobilization, et cetera. It's a different issue in Russia than in Ukraine or here. I think this is important to bear in mind. So Russia's better capability in military terms is its authoritarian regime and repression for mobilization, et cetera.

Yes, soldiers are paid and the public opinion is — as we could see during the so-called elections — a [Technical difficulties] one, one might say; oppression is doing its work. I think this is something that is in Russia's benefit in terms of military capacity — the regime.

You mentioned that Kaliningrad is the sole outpost in Russia now in Europe. Yes, but at the same time, I think we need to pay more attention to those territories that are continually destabilized by Russia within larger Europe, like Transnistria in Moldova, or Abkhazia and South Ossetia, and mentioning the Black Sea fleet. This year, there will be the opening of a naval base in Ochamchire in Abkhazia, which is legally in Georgian territory but in a separatist region controlled by Russia.

That all makes possible hybrid wars and cybersecurity issues. Those are things we should not dismiss in terms of Russia's capabilities in using those territories.

Senator M. Deacon: Thank you to both of you for being here virtually and in person.

I will ask this question of Ms. Dembinska first. It is a bit of a carry-on from some of the conversation. This is actually coming back to NATO and membership in NATO.

As we've talked about at different tables, you've heard that influential experts, such as the former NATO chief and the U.S. ambassador to NATO, have called for Ukrainian membership into the alliance and for it to be sped up.

I'd like your thoughts on a few items. Do you think that, given slipping public support among NATO allies, it is even a realistic possibility? Accession would have to be ratified in each member state, for instance, and even in the U.S., it's not clear that would happen.

Second, would it mean NATO troops on the ground in Ukraine if it happens? What would happen with that, or would it lead to some sort of NATO "light" arrangement that might even undermine the alliance? So those are some strategy and tactics I'm wondering about today.

Ms. Dembinska: Thank you for the question, which is quite difficult to answer.

oublier que la Russie a des soldats et qu'elle n'a pas de comptes à rendre à la population. Par conséquent, la mobilisation des citoyens russes prend une forme différente. L'enjeu diffère en Russie par rapport à l'Ukraine ou ici. Je pense que c'est important de ne pas l'oublier. Les capacités militaires supérieures de la Russie s'appuient notamment sur son régime autoritaire et la répression comme outil de mobilisation.

Certes, les soldats sont payés et l'opinion publique est — comme nous avons pu le voir pendant les présumées élections — [difficultés techniques], pourrait-on dire. L'oppression fait son œuvre. Je pense que c'est quelque chose — son régime — qui est à l'avantage de la Russie en ce qui concerne les capacités militaires.

Vous avez mentionné que Kaliningrad est maintenant le seul avant-poste de la Russie en Europe. Toutefois, en même temps, je crois qu'il faut accorder plus d'attention aux territoires qui sont continuellement déstabilisés par la Russie dans l'ensemble de l'Europe, comme la Transnistrie en Moldova, l'Abkhazie ou l'Ossétie du Sud, et à la flotte en mer Noire. Cette année, une base navale sera installée à Otchamchiré, en Abkhazie, qui se trouve légalement en territoire géorgien, mais dans une région séparatiste contrôlée par la Russie.

Toutes ces actions ouvrent la porte à des guerres hybrides et à des problèmes de cybersécurité. Pour ce qui est des capacités de la Russie, nous ne devrions pas faire abstraction de son utilisation de ces territoires.

La sénatrice M. Deacon : Je vous remercie d'être là tous les deux, à distance ou en personne.

Je m'adresse d'abord à Mme Dembinska. Je donne en quelque sorte suite à une partie de la conversation. Je reviens en fait à la question de l'OTAN et de l'adhésion à cette organisation.

Comme nous en avons parlé à différentes occasions, des experts influents, comme l'ancien chef de l'OTAN et l'ambassadrice américaine auprès de l'OTAN, ont demandé l'adhésion accélérée de l'Ukraine à cette alliance.

J'aimerais vous entendre sur plusieurs points. Étant donné l'affaiblissement du soutien du public au sein des alliés de l'OTAN, pensez-vous que cette demande est même réaliste? L'adhésion devrait notamment être ratifiée par tous les États membres. Il n'est pas clair que ce serait le cas même aux États-Unis.

Ensuite, si une telle adhésion se produisait, est-ce à dire que des troupes de l'OTAN devraient être envoyées en Ukraine? Qu'arriverait-il? L'OTAN conclurait-elle un arrangement « léger » qui pourrait même miner l'alliance? Ce sont certaines des stratégies et tactiques auxquelles je réfléchis aujourd'hui.

Mme Dembinska : Je vous remercie de la question, à laquelle il est plutôt difficile de répondre.

I'm not sure I would say there is decreasing public support in European public opinion, for example, for helping Ukraine. Yes, there are political adjustments, et cetera, but even here in Canada, I'm not sure that we can talk about decreasing support. There is the way and form of support, and pessimism linked to that, but I'm not sure it's decreasing. It's certainly not decreasing in the countries that are bordering the war. In Central and Eastern Europe, they still have a need for NATO and NATO troops on the ground.

There's the question of Ukraine speeding up joining. What is important for Ukraine right now is to hear that it is a real possibility to join NATO. But they are not naive; they don't really count on being members of NATO as long as the war and the conflict are there. We are realists. It is not something we can really hope for.

But the symbolic saying that it is considered and real, and that it should speed up, et cetera, is important for the morale of the troops, for Zelenskyy and for maintaining this possibility that the Western world, NATO included, is not giving up on Ukraine. That is the important message that should be said, whatever the reality of it in a short and medium term is.

Mr. Rasiulis: I think the whole thing about Ukraine and NATO — there's a point of diminishing return, politically speaking. Ukrainians are realizing it's not going to happen. Because the outcome of the war is not going to be a 100% Ukrainian victory, I think the prospects of Ukraine in NATO are minimal. Rather, what you could tell the Ukrainians is that there's a chance of a neutral Ukraine that might actually do well — as the other professor, who was sitting here before me, said — as a bridge between East and West.

I've also argued that Ukraine, before this war, stood the chance of being a bridge between East and West. I was working in this area in the 1990s. I was deeply disappointed by the way things went in the ultra pro-NATO side of the equation, which I think threw Ukraine off. Getting it back to the neutral side of the equation could bring benefits to the people of Ukraine.

Senator Kutcher: Thank you very much to both the panellists.

I'd like your thoughts on the sword of Damocles that hangs over this war, and that is Russia's use of nuclear weapons will be triggered by some unspecified Western involvement in the war. That was supposed to happen with tanks; it didn't happen with tanks. It was supposed to happen with fighter jets; it didn't happen with fighter jets. Now, it's deemed the Taurus missiles.

What is the reality of Russia's use of nuclear weapons in this conflict?

Je ne suis pas certaine qu'on puisse dire que le soutien populaire en Europe envers l'aide à l'Ukraine, par exemple, s'essouffle. Il y a certes des rajustements politiques et ainsi de suite, mais, même au Canada, je ne suis pas certaine qu'on puisse parler d'un affaiblissement du soutien. Il est question de la forme que l'aide doit prendre et d'un pessimisme à cet égard, mais je ne parlerais pas d'un affaiblissement. Ce n'est assurément pas le cas dans les pays à proximité de la guerre. En Europe centrale et orientale, les habitants ont toujours besoin de l'OTAN et de l'envoi de ses troupes sur le terrain.

Vous avez aussi mentionné l'adhésion accélérée de l'Ukraine. Ce qui est important pour l'Ukraine en ce moment, c'est qu'on lui assure que l'adhésion à l'OTAN est une possibilité réelle. Cela dit, les Ukrainiens ne sont pas naïfs; ils ne s'attendent pas vraiment à devenir membres de l'OTAN tant que la guerre et le conflit ne sont pas terminés. Nous sommes réalistes. Ce n'est pas un espoir que nous pouvons vraiment entretenir.

Toutefois, le fait de dire que cette possibilité est envisagée et réelle, et que le processus devrait être accéléré à une valeur symbolique importante pour le moral des troupes, pour M. Zelensky et pour signifier que l'Occident, y compris l'OTAN, ne laisse pas tomber l'Ukraine. C'est le message important qui devrait être envoyé, peu importe s'il est réaliste de passer à l'action à court ou à moyen terme.

M. Rasiulis : Au sujet de toute la question de l'Ukraine et de l'OTAN, je pense qu'il y a un rendement décroissant du point de vue politique. Les Ukrainiens prennent conscience que cela n'arrivera pas. Parce que la guerre n'aboutira pas à une victoire complète de l'Ukraine, je crois que les possibilités pour ce pays de se joindre à l'OTAN sont minimes. On pourrait plutôt dire aux Ukrainiens qu'il y a une possibilité d'une Ukraine neutre qui pourrait bien s'en tirer — comme un autre professeur l'a dit plus tôt — en tant que pont entre l'Est et l'Ouest.

Avant cette guerre, j'ai aussi fait valoir que l'Ukraine pouvait servir de pont entre l'Est et l'Ouest. Je travaillais dans ce domaine dans les années 1990. J'ai été très déçu par l'orientation résolument en faveur de l'OTAN, ce qui a nui, selon moi, à l'Ukraine. Un retour à la neutralité pourrait être bénéfique pour la population ukrainienne.

Le sénateur Kutcher : Merci beaucoup aux deux témoins.

J'aimerais savoir ce que vous pensez de l'épée de Damoclès qui pend au-dessus de cette guerre : le recours par la Russie à des armes nucléaires à la suite d'une implication occidentale non spécifiée dans le conflit. C'est ce qui devait se passer avec les chars d'assaut, mais ce n'est pas arrivé. C'est ce qui devait se passer avec les avions de chasse, mais ce n'est pas arrivé. On parle maintenant des missiles Taurus.

Qu'en est-il vraiment de la possibilité que la Russie utilise des armes nucléaires dans ce conflit?

Mr. Rasiulis: I'll be precise on this.

The Russians didn't address the weapons that they would go nuclear with — tanks and so on. Russian comments have always been very straightforward, saying that Russia is a nuclear superpower, and Russia would use all of its nuclear capabilities if it felt existentially threatened. It didn't specify what that meant. That's as far as it goes.

We can start to interpret. The interpretation — and this really got strong in the fall of 2022 when it looked like it was a possibility that Ukrainian forces might actually reach Crimea. Most analysts, including me, thought that if the Ukrainians ever got to threaten Crimea, that's when the Russians would pick up the phone to Biden and say, "This is 1962 in reverse. If Ukrainians get to Crimea, we consider it the same way Kennedy thought of Russian missiles in Cuba to be an existential threat. So please call off the Ukrainians, or we'll go nuclear." It won't be "onesies" and "twosies" — there are a lot of theories on that. I think they will go all out and go DEFCON 2 and basically threaten Armageddon. When you do that, no one can go higher than that. You've reached the maximum of the escalation ladder. Anything below that is one bomb here and one bomb there. Americans can counter, and you go up like that. So you go to the top and stop.

That's where I think the threat is.

Right now, that's really off the table. Putin has mentioned it again when Macron started talking about putting boots on the ground, saying that if we escalate to war with NATO, we're back to the nuclear scenario again. That's what he was saying.

But we're nowhere near that, and Putin himself has said that we're not.

Ms. Dembinska: I essentially agree. This is part of a deterrence war. If you do this, I will do that. The same thing goes for President Macron's saying that they might go to Ukraine with their NATO boots, et cetera.

I want to return to this question of Ukraine as being a bridge between Russia and the Western world — yes, if this is the decision made by the population that they want to be a bridge. The problem is when it is imposed from above. History tells us that when imposed from above, problems begin.

M. Rasiulis : Je serai précis.

Les Russes n'ont pas spécifié quelles armes nucléaires ils utiliseraient, que l'on pense aux chars d'assaut ou à autre chose. Ils ont toujours été très clairs en disant que la Russie est une superpuissance nucléaire et qu'elle utiliserait tout son arsenal nucléaire si elle avait l'impression que son existence était menacée. Ils n'ont pas donné de détail sur ce que cela impliquait. C'est tout ce que nous savons.

Nous pouvons ensuite interpréter. L'interprétation... Ce point de vue s'est vraiment répandu à l'automne 2022, lorsqu'il semblait possible que les forces ukrainiennes se rendent en Crimée. La plupart des analystes, dont moi, ont pensé que si les Ukrainiens devaient un jour menacer la Crimée, les Russes appelleraient le président Biden pour lui dire : « C'est la situation inverse de 1962. Si les Ukrainiens atteignent la Crimée, ce sera pour nous une menace existentielle, comme l'étaient les missiles russes à Cuba pour le président Kennedy. Rappelez les Ukrainiens ou nous aurons recours aux armes nucléaires. » Ils n'opéreraient pas pour une seule attaque ou un petit nombre d'attaques — il y a de nombreuses théories à ce sujet. Je pense qu'ils y iraient à fond avec des attaques de niveau DEFCON 2. Ils menaceraient essentiellement de déclencher l'armagedon. À ce point, il est impossible de surenchérir. On atteint le sommet de l'échelle d'escalade. Toute attaque inférieure est une bombe par ici et par là; les Américains peuvent alors répliquer, et les attaques s'intensifient. Dans ce cas, on commence donc au sommet et on arrête.

C'est selon moi la menace.

Pour le moment, cette approche est vraiment écartée. Vladimir Poutine l'a encore une fois mentionné lorsque le président Macron a commencé à parler d'envoyer des soldats sur le terrain : il a dit que si le conflit s'étend pour devenir une guerre avec l'OTAN, le scénario des armes nucléaires sera de retour. C'est ce qu'il a dit.

Cependant, nous en sommes très loin, et Vladimir Poutine l'a dit lui-même.

Mme Dembinska : Je partage pour l'essentiel cet avis. Cela fait partie du discours de dissuasion en temps de guerre. Si vous faites ceci, je ferai cela. C'est la même chose lorsque le président Macron dit qu'il pourrait envoyer en Ukraine des troupes de l'OTAN, par exemple.

Je reviens à la possibilité que l'Ukraine soit un pont entre la Russie et l'Occident — c'est bien le cas, à la condition que la population décide qu'elle veut jouer un tel rôle. Le problème, c'est lorsque le rôle est imposé à partir du sommet. L'histoire nous apprend que ce type d'approche entraîne des problèmes.

Senator Cardozo: Professor Dembinska, could I ask you how you see all this ending? I'm not asking how you'd like to see it ending but, realistically, what do you think will happen?

Mr. Rasiulis, I wonder if you could share your thoughts on what the Trump playbook is in all this.

Ms. Dembinska: In terms of how it is ending, I'm a political scientist, so I'm not good at predictions; in social science, we are not. I think the victory of Ukraine is still possible given our commitment to Ukraine; however, the form of the victory may not be the maximalist claims that Ukraine would like to see. Yes, Crimea, Donbas. Now the question is that [Technical difficulty] had sung, I would say, depending on the power relations at the negotiation table if and when it will be there.

I think it is still possible with a victory that is acceptable to both sides, given the framing that they will do about the victory on one side and on the other. But, as said by others here, I don't think that after this war we will have a happy peace forever. I think we will be in a conflict and, as mentioned here, a sort of second Cold War with a fragmented system of alliances that is already reshaping the world.

Mr. Rasiulis: Trump. On the one hand, you have unpredictability. There are pros and cons about that. But two, there is a bit of a continual strain in Trump. He's an isolationist. Basically, he appeals to certain strains of the Republican Party that is now coming back and which was prevalent before World War II, which is isolationism. That is to say, do not get involved in foreign wars. I think he's averse to that. He's very proud of the fact that during his presidency he did not start a war, as you said, even though he had people like Bolton, who never met a war he didn't like. Trump has been war avoidant.

Within the Republican Party, in which Trump has some partiality with, is the China lobby, people who are very afraid of China. Therefore, if anything, Trump will be putting his emphasis on trying to strengthen the American position vis-à-vis China and to protect Taiwan. I think that's where the Trump administration might be going. It's highly unpredictable, and I'm stepping out on a limb by saying this knowing it's going into Hansard. I think the China thing is where Trump is going.

Senator Cardozo: He is capitulating on TikTok, surprisingly, but that goes to your point about unpredictability.

Senator Dasko: Thank you to both witnesses for being here. Mr. Rasiulis, I'd like to explore something you said earlier about your vision for what you think might be an end scenario — another Cold War followed by détente. That's what you said.

Le sénateur Cardozo : Madame Dembinska, puis-je vous demander comment le conflit se terminera selon vous? Je ne vous demande pas le dénouement que vous souhaitez, mais ce qui, de façon réaliste, arrivera.

Monsieur Rasiulis, pourriez-vous nous dire ce que vous pensez de la stratégie de Donald Trump sur toute cette question?

Mme Dembinska : Pour ce qui est du dénouement du conflit, je suis une politologue. Les prédictions ne sont pas ma force; ce n'est pas ce que nous faisons en sciences sociales. Je pense que la victoire de l'Ukraine est encore possible étant donné notre engagement envers ce pays. Cependant, la victoire obtenue pourrait ne pas correspondre aux objectifs maximalistes souhaités par l'Ukraine. Il y a bien sûr la Crimée et le Donbas. Pour ce qui est de [difficultés techniques], je dirais que cela dépendra des relations de pouvoir à la table de négociations, si un tel processus est enclenché.

Je pense qu'il est toujours possible d'arriver à une victoire qui est acceptable pour les deux camps, en tenant compte de l'interprétation que chacun en fera. Cependant, comme d'autres l'ont dit ici, je ne crois pas qu'une paix sereine et durable suivra cette guerre. Je pense qu'un conflit perdurera, comme il a été mentionné plus tôt, une sorte de deuxième guerre froide avec un système d'alliances fragmenté qui refaçonne déjà le monde.

M. Rasiulis : Donald Trump. D'abord, il y a une part d'imprévisibilité, ce qui a des avantages et des inconvénients. Ensuite, il y a une sorte de tension continue. C'est un isolationniste. Essentiellement, il courtise certains groupes du Parti républicain dont l'approche répandue avant la Deuxième Guerre mondiale revient maintenant en force, soit l'isolationnisme. Il s'agit de ne pas prendre part à des guerres étrangères. Je pense qu'il s'y oppose. Il est très fier qu'aucune guerre n'ait été lancée pendant sa présidence, comme on l'a dit, même s'il était entouré de gens comme M. Bolton, qui n'est rebuté par aucune guerre. Donald Trump évite les guerres.

Au sein du Parti républicain, avec lequel Donald Trump entretient des liens, il y a un lobby contre la Chine, des gens qui ont très peur de la Chine. Par conséquent, M. Trump va sûrement concentrer ses efforts à renforcer la position américaine par rapport à la Chine et à protéger Taïwan. Je pense que ce sera peut-être l'orientation de l'administration Trump. C'est extrêmement imprévisible, et je me risque à me prononcer en sachant que le tout sera consigné dans le Hansard. Je pense que Donald Trump se concentrera sur la Chine.

Le sénateur Cardozo : Fait surprenant, il recule sur la question de TikTok, ce qui revient à votre observation sur l'imprévisibilité.

La sénatrice Dasko : Je remercie les deux témoins d'être ici. Monsieur Rasiulis, j'aimerais approfondir ce que vous avez dit plus tôt sur la forme que pourrait prendre un scénario final, c'est-à-dire une autre guerre froide suivie d'une période de détente.

What does Ukraine look like in this scenario? Is Ukraine still an independent Western-facing democracy or not?

Mr. Rasiulis: We're talking about a partition of Ukraine, in my opinion. There's a part of eastern Ukraine that will be formally incorporated, as it is already by their law, into the Russian federation. The 1991 borders of Ukraine — I think that's over. What we're seeing is a Ukraine that is less than that.

There will be a Western-oriented Ukraine. You have areas like Galicia in the west, which the Russians have zero interest in. They regard those lands as essentially Polish and the antecedence of the grand duchy of Lithuania, and Austria. It's up to Kyiv as to where the Russian interests go and what they see as traditional Russian lands. In that part on the other side of Kyiv, I think you have a potential Western-oriented but not Western-integrated area. That's the difference. I keep saying it's up for neutrality. You can think of Austria, for example. Neutrality is imposed on Austria in some ways, but you can see what happened in 1955. Basically, Austria did well under neutrality and managed. I think there's hope for neutrality.

Senator Dasko: So that is a Ukraine that is divided?

Mr. Rasiulis: I think Ukraine is divided. Right now it is, and it's not going to be reunified.

Senator Dasko: It looks nothing like what it did.

Mr. Rasiulis: Not to the 1991 borders, no.

Senator Dasko: I want to ask both of you how far you think Europe will go to support Ukraine. I'll leave that as a general question: How far will Europe go? Will European countries, NATO countries — not necessarily as NATO but as individual European countries — what do you think they will do? How far do you think they will go to support Ukraine? Will they go into Ukraine, send troops into Ukraine?

Mr. Rasiulis: I'll be brief. I don't want to take up all the time.

As individual countries, you have Latvia, Lithuania, Estonia and France being at the forefront — the Polish are being more hesitant — saying that they reserve the right as bilateral sovereign states to go and put boots on the ground in Ukraine to prevent what I've talked about. That is their right. France does have nuclear weapons. That kind of raises an interesting situation here.

C'est ce que vous avez dit. Quelle serait la situation de l'Ukraine dans un tel scénario? Serait-elle toujours une démocratie indépendante tournée vers l'Occident?

M. Rasiulis : À mon avis, nous parlons d'une partition de l'Ukraine. Une partie de l'Est de l'Ukraine sera incorporée officiellement dans la Fédération de Russie, comme la loi russe le prévoit déjà. Je pense que les frontières de l'Ukraine de 1991 ne tiennent plus. Le territoire de l'Ukraine est maintenant plus petit.

Il y aura une Ukraine tournée vers l'Occident. Les Russes n'ont aucun intérêt pour des régions à l'ouest comme la Galicie. Ils considèrent ces terres comme essentiellement polonaises et tiennent compte des limites antérieures du grand-duché de la Lituanie et de l'Autriche. Les régions d'intérêt pour les Russes vont jusqu'à Kiev pour ce qui est des terres qu'ils considèrent comme russes. De l'autre côté de Kiev, je pense qu'il est possible d'établir une région tournée vers l'Occident, mais qui n'y est pas intégrée. C'est là la différence. Je répète que l'Ukraine est appelée à adopter une position neutre. On peut penser à l'Autriche, par exemple. D'une certaine manière, on impose à l'Autriche une neutralité, mais on peut voir ce qui s'est passé en 1955. Essentiellement, l'Autriche s'en est bien sortie sous une position neutre. Je pense que la neutralité est un espoir.

La sénatrice Dasko : On parle donc d'une Ukraine divisée, n'est-ce pas?

M. Rasiulis : Je pense que l'Ukraine est divisée. Elle l'est déjà, et il n'y aura pas de réunification.

La sénatrice Dasko : Elle ne ressemble plus du tout à ce qu'elle a été.

M. Rasiulis : Par rapport aux frontières de 1991, c'est effectivement le cas.

La sénatrice Dasko : Je tiens à vous demander à tous les deux jusqu'où, selon vous, l'Europe ira pour soutenir l'Ukraine. Il s'agit d'une question générale : jusqu'où l'Europe ira-t-elle? Selon vous, que feront les pays européens, les pays de l'OTAN — pas nécessairement en tant que membres de l'OTAN, mais à titre individuel? Jusqu'où pensez-vous qu'ils iront pour appuyer l'Ukraine? Enverront-ils des troupes en Ukraine?

M. Rasiulis : Je serai bref, car je ne veux pas monopoliser tout le temps de parole.

À titre individuel, la Lettonie, la Lituanie, l'Estonie et la France — les Polonais, eux, se montrent plus hésitants — sont au premier plan des pays qui affirment se réserver le droit, en tant qu'États souverains ayant des relations bilatérales avec l'Ukraine, de déployer des troupes sur le terrain dans ce pays pour empêcher ce dont j'ai parlé. C'est leur droit. La France possède des armes nucléaires, ce qui crée une situation intéressante.

Will they actually do it? I can't predict what they'll do, but I think the Russians will do everything to discourage that. If they do send troops — and it's not impossible, but I think the Americans will be signalling. The moment Macron said what he said, the same day, the United States issued a statement saying there would be no U.S. troops in Ukraine. That was a clear signal coming out of the White House. Behind the scenes, I suspect the Americans will put pressure on those countries saying you can talk like this, but don't get serious about it because there will be no U.S. backup.

Ms. Dembinska: Lithuania, the Baltic states, France, and I'm certain Poland, are not hesitating in their support for Ukraine independently of which political party is in power. This is public opinion; it is clear. However, they will probably not send troops individually. They will pressure NATO so that it is a collective decision and not individual states, because Lithuania or Poland going alone is like a suicide mission.

Another thing France is doing, and now maybe with Germany and Poland heading it, is the European Defence Agency. We might do without the United States. We should build up our security politics, et cetera, something that the European Union has always had problems doing. Maybe they will strengthen these institutions. Support clearly, but not alone.

Senator Yussuff: This war has been going on for two years at incredible cost to Western democracies in terms of supporting the war with military equipment, and it will be greater as we continue on to the next part of the battle. Public opinion is not inevitable in support of the war. It will shift over time.

Recognizing that reality, how do we maintain support for Ukraine to regain sovereignty over lands that it has already lost and maintain some degree of support for Ukraine? So they could say, maybe we don't regain our territory, but at least we have the support of the West to maintain defence against the Russians army. In time, whether it's in Europe or here in North America, as we're seeing in the United States and Canada, public opinion eventually will shift in a different direction because the public will say we can't keep supporting the war. Our politicians will be the ones who will have to convince the nation that the greater sacrifices need to be made. As you know, public opinion is not inevitable with our politicians with regard to supporting any war.

Mr. Rasiulis: Thank you for that. I would agree with you; therefore, my response is that the pathway for success has to be realistic. Right now, the 1991 border pathway, which is the

Ces pays passeront-ils vraiment à l'acte? Je ne peux pas prédire ce qu'ils feront, mais je pense que les Russes feront tout pour les en dissuader. S'ils envoient des troupes, ce qui n'est pas impossible, je pense que les Américains enverront un signal. Le même jour où M. Macron a fait sa déclaration, les États-Unis ont publié une déclaration affirmant qu'ils n'enverraient pas de troupes en Ukraine. C'était un signal clair provenant de la Maison-Blanche. En coulisses, je soupçonne que les Américains feront pression sur ces pays en leur disant qu'ils peuvent tenir de tels propos, mais qu'ils ne doivent pas le faire sérieusement parce qu'ils n'obtiendront aucun renfort de leur part.

Mme Dembinska : La Lituanie, les pays baltes, la France ainsi que la Pologne, j'en suis sûre, n'hésitent pas à soutenir l'Ukraine, quel que soit le parti politique au pouvoir. Ces pays l'ont déclaré clairement et publiquement. Cependant, ils n'enverront probablement pas de troupes à titre individuel. Ils feront pression sur l'OTAN pour qu'il s'agisse d'une décision collective, et non d'une décision individuelle, étant donné que, si la Lituanie ou la Pologne s'engage seule dans le conflit, c'est l'équivalent d'une mission suicide.

La France a adopté une autre mesure, de concert avec l'Allemagne et la Pologne, qui est à la tête de cette dernière, qui porte sur la défense européenne. Ces pays se disent qu'ils peuvent se passer des États-Unis et qu'ils doivent élaborer une politique de sécurité, et cetera, ce que l'Union européenne a toujours eu du mal à faire. Peut-être qu'ils renforceront ces institutions. Ces pays soutiennent clairement l'Ukraine, mais pas seul.

Le sénateur Yussuff : La guerre dure depuis deux ans et elle coûte extrêmement cher aux démocraties occidentales qui fournissent du matériel militaire pour soutenir l'effort de guerre, et ce coût augmentera alors que nous passons à la prochaine partie de la bataille. Le public n'appuie pas forcément la guerre. Son opinion changera avec le temps.

Compte tenu de cette réalité, comment pouvons-nous maintenir l'appui à l'Ukraine pour qu'elle recouvre la souveraineté sur les territoires qu'elle a déjà perdus ou pour qu'elle puisse se dire que, même si elle ne reprendra pas son territoire, elle jouit au moins du soutien de l'Occident pour continuer à se défendre contre l'armée russe? Avec le temps, que ce soit en Europe ou ici, en Amérique du Nord, comme on le constate aux États-Unis et au Canada, le public finira par changer d'opinion : il dira que nous ne pouvons pas continuer à soutenir la guerre. Ce sont les politiciens qui devront convaincre les Canadiens que des sacrifices plus grands doivent être consentis. Comme vous le savez, le public n'est pas forcément du même avis que les politiciens en ce qui concerne le soutien aux guerres.

M. Rasiulis : Je vous remercie. Je suis d'accord avec vous. Par conséquent, ma réponse est la suivante : la voie du succès doit être réaliste. À mon avis, la voie actuelle menant à la

official Western view, because it supports the Ukrainian view — that's all unrealistic, as far as I'm concerned.

The public is starting to see that. The Republicans are focusing on that.

If we developed a more realistic negotiating-based one — I know you don't trust the Russians, but you have to still negotiate with them — at the end of the day, it's the common interest. In order to sustain any amount of support for Ukraine over any period beyond 2024 to 2025, there will have to be a realistic pathway, and that's going to be coming backward from where they are today. That's for the negotiators and the people in the various countries to figure that one out, not for me, but I think it will be a compromise of some sort that will see a partitioned Ukraine, and we will have to live with that.

Ms. Dembinska: I will say this: At the negotiation table, you will see a compromise. So yes, I would say I agree that it's unrealistic to see the borders of 1991 not being affected. However, we have to understand that compromises on territory means that there is no guarantee that Russia or another country would not, at some point, want more if we agree that the principle of territorial integrity does not stand anymore.

Second, there is public opinion in the Western world, and you're absolutely right: With time, it probably will be lessening. So what do we do? For the moment, I would argue that it is still sufficiently high for us to act on that. Surprisingly, maybe, in Ukraine it is still high, although the last public opinion on the potential war resolution, et cetera, shows a slight decrease of this option of total recovery of all territories in Ukraine, but it is very slight. There is still a huge majority of people who stand by the eventual maximalist victory.

As long as there is a perception that we can do that, it's very difficult to go to the negotiation table with a minimalist proposal. For the moment, maximalist claims or the ones at the negotiation table, yes, realistically, it is a compromise between not symmetrical power relations between Russia and Ukraine, accompanied by the West or not.

[Translation]

Senator Gignac: Welcome to the witnesses.

In the previous group, we talked a lot about NATO and what Mr. Trump said. I would like to talk about another member of NATO, and that is Turkey.

Two hours ago, the Turkish President congratulated Mr. Putin on his re-election, as did China, Iran and India. We also know that there has been tension between the Turkish and American

frontière de 1991, qui est la vision officielle de l'Occident parce qu'elle soutient la vision de l'Ukraine, est irréaliste.

Le public commence à s'en rendre compte. Les républicains se concentrent sur ce point.

Au bout du compte, il serait dans l'intérêt commun d'adopter une approche réaliste fondée sur la négociation. Je sais que vous ne faites pas confiance aux Russes, mais il faut quand même négocier avec eux. Afin de soutenir l'Ukraine au-delà de 2024-2025, il faudra trouver une voie réaliste, ce qui passera par un recul par rapport à la situation actuelle. C'est aux négociateurs et aux habitants des différents pays de trouver la voie à suivre, pas à moi, mais je pense qu'il s'agira d'une sorte de compromis qui entraînera le morcellement de l'Ukraine, et nous devons nous en accommoder.

Mme Dembinska : Je dirai ceci : à la table de négociation, il y aura un compromis. Alors, oui, je dirais que je suis d'accord pour dire qu'il est irréaliste de penser que les frontières de 1991 ne seront pas touchées. Cependant, il faut comprendre que les compromis en matière de territoire signifient qu'il n'y a aucune garantie que la Russie ou un autre pays ne voudra pas davantage, à un moment donné, s'il est convenu que le principe de l'intégrité territoriale n'existe plus.

Ensuite, il y a l'opinion publique dans le monde occidental, et vous avez tout à fait raison : avec le temps, elle s'atténuera probablement. Que faire alors? Pour l'instant, je dirais qu'elle est encore suffisamment élevée pour que nous agissions en conséquence. De manière peut-être étonnante, en Ukraine, elle est encore bien présente, bien que la dernière opinion publique sur la résolution potentielle de la guerre, entre autres, montre une légère diminution de l'option de récupération totale de tous les territoires de l'Ukraine, mais elle est très modeste. Il y a toujours une grande majorité de personnes qui soutiennent la victoire maximaliste.

Tant qu'il y a une perception qu'il est possible d'y parvenir, il est très difficile d'aller à la table de négociation avec une proposition minimaliste. Pour l'instant, les revendications maximalistes ou celles qu'on retrouve à la table de négociation constituent réalistement un compromis entre des rapports de force non symétriques entre la Russie et l'Ukraine, avec ou sans l'accompagnement de l'Occident.

[Français]

Le sénateur Gignac : Bienvenue aux témoins.

Dans le groupe précédent, on a beaucoup parlé de la relation de l'OTAN avec les déclarations de M. Trump. Je voudrais vous parler d'un autre pays, la Turquie, qui est membre de l'OTAN.

Il y a deux heures, le président turc a félicité M. Poutine pour sa réélection, comme l'ont fait la Chine, l'Iran et l'Inde. On sait aussi qu'il y a une tension — on l'a sentie à Bruxelles quand

delegations because of what is happening in Israel with Hamas and the Muslim population in Turkey. My colleague, Senator Patterson, and I felt it when we were in Brussels in early February.

What is the likelihood of Turkey imposing a veto, as it has done for other reasons, or delaying the process? Finally, how strong is Turkey's membership in NATO, given the changing geopolitical situation? We could start with Ms. Dembinska so that she can talk about Turkey's membership in NATO.

Ms. Dembinska: You are quite right. Turkey has a rather ambivalent position when it comes to NATO, as does Hungary. Turkey is looking out for its own interests, which tie in with European security and regional security, especially in the Black Sea and South Caucasus. In that region, Turkey is in direct competition with Russia. Turkey is playing both sides and positioning itself as a possible mediator in the war in Ukraine because it has an ambiguous relationship with Russia. Turkey is in competition with Russia but also co-operates with it to a certain extent. When it comes time to make urgent and important decisions, I have no idea what Turkey's position will be.

One thing is certain. Turkey could create obstacles, as it did with regard to the NATO membership of some Scandinavian countries, and as Hungary did. Does that call into question Turkey's membership in NATO? I'm not sure, because I think it is more about blackmail, like Hungary did with the European Union. Turkey's veto gives it a lever for its internal policies and national interests, as opposed to its position in the emerging reconfigured world order.

[English]

Mr. Rasiulis: I agree with everything Ms. Dembinska said, so I will simply say that the NATO alliance is composed of sovereign nation states. Even regarding Article 5, every state has the right to decide on its own, how it will implement Article 5. So Turkey is doing its thing. It's a bit more of an outlier, but it adapts to its interests. It does not contravene NATO interests. Therefore, it is maneuvering in that large space.

The Turks might serve a great interest by brokering a peace settlement eventually.

The Chair: Thank you. We have a couple of minutes left.

Senator Patterson: Thank you. This is actually a Black Sea question in Turkey. I had the privilege of being briefed by the Turkish ambassador to the permanent mission at the United Nations. It was very interesting to hear their perspective, how

nous y étions au début du mois de février avec ma collègue la sénatrice Patterson — entre les délégations turque et américaine en raison de ce qui se passe en Israël avec le Hamas et la population musulmane en Turquie.

Quelle est la probabilité que la Turquie puisse imposer un veto, comme elle l'a fait pour d'autres raisons, ou qu'elle retarde le processus? Finalement, à quel point l'adhésion de la Turquie à l'OTAN est-elle solide, étant donné que la situation géopolitique est en train de changer? On pourrait commencer par Mme Dembinska pour qu'elle nous parle de la Turquie au sein de l'OTAN et de la solidité de son adhésion.

Mme Dembinska : Vous avez tout à fait raison : la Turquie a une position plutôt ambivalente face à l'OTAN. Elle est bien accompagnée par la Hongrie, par ailleurs. Cependant, la Turquie joue sur ses propres intérêts qui rejoignent non seulement la sécurité européenne, mais aussi sa sécurité régionale, notamment la sécurité en mer Noire et dans le Caucase du Sud. Dans cette région, elle est directement en compétition avec la Russie. Elle joue sur les deux fronts et se positionne comme un éventuel médiateur dans la guerre en Ukraine, car elle entretient une relation ambiguë avec la Russie, avec laquelle elle est en compétition, mais en même temps une certaine coopération. Je ne sais pas du tout, lorsque sera venu le temps des décisions urgentes et importantes, quelle sera sa position.

Une chose est sûre : la Turquie peut mettre des bâtons dans les roues comme elle l'a fait en ce qui concerne l'adhésion des pays scandinaves à l'OTAN, comme la Hongrie l'a fait. Est-ce que cela remet en question son adhésion à l'OTAN? Je n'en suis pas sûre, car je pense que c'est plutôt une question de chantage, comme la Hongrie l'a fait avec l'Union européenne. Son veto est un levier entre ses politiques internes et ses intérêts nationaux par opposition à sa position dans le monde reconfiguré qui se dessine.

[Traduction]

M. Rasiulis : Je suis d'accord avec tout ce qu'a dit Mme Dembinska. Je dirai donc simplement que l'OTAN est composée d'États-nations souverains. Même en ce qui concerne l'article 5, chaque État a le droit de décider seul de la manière dont il appliquera cet article. La Turquie fait donc ce qu'elle veut. Elle fait plutôt figure d'exception, mais elle s'adapte à ses intérêts, qui ne contreviennent pas à ceux de l'OTAN. Elle manœuvre donc dans cette vaste sphère.

Les Turcs pourraient avoir tout intérêt à négocier un accord de paix à terme.

Le président : Merci. Il reste encore deux minutes.

La sénatrice Patterson : Merci. En Turquie, il s'agit d'une question relative à la mer Noire. J'ai eu le privilège d'être informée par l'ambassadeur turc de la mission permanente auprès des Nations unies. Il était très intéressant d'entendre leur

they position themselves and the challenges they have, not just on the European front but also as they look to the Middle East. Your comments about their role as the peace negotiators were quite striking.

Very specifically, about the Black Sea, we know that the Montreux Convention — was it 1936? — about controlling what goes into the Black Sea. He actually made a point of talking about how they have articulated Article 19 about not allowing warships to pass into the area. As recently as this January, they have created an alliance with Romania and Bulgaria concerning littoral waters.

We know that if Russia does end up going into Odessa and starts to choke Ukraine off from the Black Sea, it is very hard for any nation to survive without access to littoral waters. What are your thoughts on the future of Russia's desire to move forward and cut Ukraine off from the Black Sea? How do you see this arrangement of the anti-mining side of the agreement with Turkey playing out?

Mr. Rasiulis: I think the Russian priorities are keeping the North. The Odessa option is extremely difficult. Given the fact that the Ukrainians have pushed the Russians back toward the east side of the Black Sea, for the Russians to conduct an amphibious operation in Odessa without those ships is extremely difficult. They would have to do a land attack without covering the Black Sea. I think that is really remote — not impossible, but very remote.

I think it's a long-term Russian objective, but I think they will be grinding away on the central front and threatening that in the longer term.

The Chair: Colleagues, this brings us to the end of our second panel and the end of some rich discussions on the critical issues in front of us. For that, we have to thank Ms. Dembinska and Mr. Rasiulis for your thoughtful and inciteful presentations which have provoked lots of questions around the room from my colleagues. Thank you both on behalf of my colleagues and the Senate of Canada. This is greatly appreciated.

For those joining us across Canada, our meeting is examining the current security and defence situation in Ukraine, Canada's military support to Ukraine and the implications for Canada's defence operations. We have had a compelling discussion over the last couple of hours, and I know that will continue over the next hour.

We now welcome by video conference today Justin Massie, Full Professor, Department of Political Science, Université du Québec à Montréal. We were to hear from Professor Anessa Kimball, Co-director, Canadian Defence and Security Network and Full Professor, Department of Political Science, Laval

point de vue, la façon dont ils se positionnent et les défis qu'ils doivent relever, non seulement sur le front européen, mais aussi en ce qui concerne le Moyen-Orient. Vos observations sur leur rôle en tant que négociateurs de paix étaient assez frappantes.

En ce qui concerne plus particulièrement la mer Noire, nous savons que la convention de Montreux — date-t-elle de 1936? — prévoit le contrôle de ce qui entre dans la mer Noire. L'ambassadeur a d'ailleurs insisté sur la façon dont ils ont articulé l'article 19 qui interdit aux navires de guerre de pénétrer dans la région. Pas plus tard qu'en janvier dernier, ils ont formé une alliance avec la Roumanie et la Bulgarie concernant les zones littorales.

Nous savons que si la Russie finit par entrer dans Odessa et qu'elle commence à couper l'Ukraine de la mer Noire, il est très difficile pour une nation de survivre sans accès aux zones littorales. Que pensez-vous de la volonté de la Russie d'aller de l'avant et de couper l'Ukraine de la mer Noire? Comment voyez-vous l'évolution du volet antimines de l'accord avec la Turquie?

M. Rasiulis : Je pense que les priorités russes consistent à conserver le Nord. L'option d'Odessa est extrêmement difficile. Étant donné que les Ukrainiens ont repoussé les Russes vers l'est de la mer Noire, il serait extrêmement difficile pour les Russes de mener une opération amphibie à Odessa sans leurs navires. Ils devraient lancer une attaque terrestre sans couvrir la mer Noire. Je pense que c'est très peu probable — pas impossible, mais très peu probable.

Je pense qu'il s'agit d'un objectif russe à long terme. Les Russes vont travailler le front central et s'attaquer à cet autre objectif à plus long terme.

Le président : Chers collègues, voilà qui nous amène à la fin de notre deuxième panel de même que de discussions riches sur les enjeux critiques dont nous sommes saisis. Nous devons remercier Mme Dembinska et M. Rasiulis de leurs présentations réfléchies et perspicaces qui ont suscité de nombreuses questions de la part de mes collègues ici présents. Je vous remercie tous les deux au nom de mes collègues et du Sénat du Canada. Nous vous en sommes très reconnaissants.

Pour ceux qui se joignent à nous aux quatre coins du Canada, notre réunion examine la situation actuelle en matière de sécurité et de défense en Ukraine, le soutien militaire du Canada en Ukraine et les implications pour les opérations de défense du Canada. Nous avons eu une discussion passionnante au cours des deux dernières heures, et je sais qu'elle se poursuivra au cours de l'heure qui vient.

Nous accueillons maintenant par vidéoconférence Justin Massie, professeur titulaire, Département de science politique, Université du Québec à Montréal. Nous devons entendre le témoignage de la professeure Anessa Kimball, co-directrice, Réseau canadien sur la défense et la sécurité et professeure

University, but unfortunately she is experiencing some technical difficulties. We apologize for that. We hope that at some future date, Professor Kimball will be able to join us. For the time being, she is monitoring today's hearing and we welcome her to do that.

I invite you then, Professor Massie, to provide us with your opening remarks today, which will be followed by questions from our members. Please begin when you're ready.

[Translation]

Justin Massie, Full Professor, Department of Political Science, Université du Québec à Montréal, as an individual: Thank you very much, senators. I am pleased to be here with you today.

Unfortunately, this is rather grim topic. Ukrainians are in a terrible situation. The lack of munitions and missiles is limiting their ability to withstand Russian attacks. The most recent example is the loss of Avdiivka, which Russia managed to seize, despite the loss of tens of thousands of Russian soldiers and hundreds of heavy weapons.

Ukraine also needs more soldiers. The mobilization of 500,000 additional Ukrainians to support those who have been deployed, for two years now in some cases, has stalled because of domestic policy concerns in Kiev.

Ukraine is accelerating the fortification of its defensive lines and using drones to compensate for the lack of shells and missiles. The 800 drones provided by Canada pale in comparison to the million that Ukraine intends to produce this year at a much lower cost.

Western military aid is vital to Ukraine's survival. It has helped to prevent Russia from capturing a lot of territory. Russia controlled 7% of Ukrainian territory before February 22, 2022, and had taken over a maximum of 26% by March 2022. Ukraine's counter-offensive in the spring of 2022 liberated 5.5% of the territory, and, after receiving Western donations of heavy weapons, its counter-offensive in the summer of 2023 liberated approximately 2% more. Today, Russia controls about 17.5% of Ukraine.

However, Western aid is in decline. The bilateral military aid planned for 2024 is less than what has already been granted to date, even though that aid has only made it possible to resist the Russian offensive rather than liberate much of Ukraine. I have a few figures for you. In 2022-23, the United States gave \$46 billion U.S. and it has \$61 billion on the table that is currently blocked. In 2022-23, Germany gave \$19.4 billion and this year it is offering \$7 billion. In 2022-23, the United Kingdom gave \$10 billion and this year is it offering \$3 billion. In 2022-23, France gave \$4 billion and this year it is offering

titulaire, Département de science politique, Université Laval, mais elle rencontre malheureusement des difficultés techniques. Nous vous prions de nous en excuser. Nous espérons que la professeure Kimball pourra se joindre à nous à une date ultérieure. Pour l'instant, elle suit la séance d'aujourd'hui, et nous sommes heureux qu'elle le fasse.

Je vous invite donc, professeur Massie, à faire votre allocution d'ouverture, qui sera suivie de questions de la part des membres du comité. Veuillez commencer dès vous serez prêt.

[Français]

Justin Massie, professeur titulaire, Département de science politique, Université du Québec à Montréal, à titre personnel : Merci beaucoup, mesdames et messieurs les sénateurs. Je suis heureux d'être avec vous aujourd'hui.

Malheureusement, le sujet n'est pas très réjouissant. La situation est dramatique pour les Ukrainiens : le manque de munitions et de missiles limite leur capacité de résister aux assauts russes. Le plus récent exemple est la perte d'Avdiivka : malgré la mort de dizaines de milliers de soldats russes et la perte de centaines d'armes lourdes, la Russie a réussi à s'emparer de cette ville.

L'Ukraine manque également de soldats. La mobilisation de 500 000 Ukrainiens supplémentaires pour prêter main-forte à ceux qui sont déployés parfois depuis déjà deux ans piétine, en raison de préoccupations de politique intérieure à Kiev.

L'Ukraine accélère la fortification de ses lignes défensives et utilise des drones pour compenser le manque d'obus et de missiles. Les 800 drones offerts par le Canada sont bien peu par rapport au million qu'entend produire l'Ukraine cette année, et ce, à beaucoup plus faible coût.

L'aide militaire occidentale est cruciale pour assurer la survie de l'Ukraine. Elle a permis d'empêcher la prise significative de territoire par la Russie. La Russie contrôlait 7 % du territoire ukrainien avant le 22 février 2022 et a conquis un maximum de 26 % du territoire ukrainien en mars 2022. La contre-offensive ukrainienne du printemps de 2022 a libéré 5,5 % du territoire, puis celle de l'été 2023, à la suite des dons occidentaux d'armes lourdes, en a libéré environ 2 % de plus. Aujourd'hui, la Russie contrôle environ 17,5 % de l'Ukraine.

Mais l'aide occidentale est en déclin. L'aide militaire bilatérale prévue pour 2024 est en deçà de ce qui a déjà été accordé jusqu'à présent, alors que cette aide n'a permis que de résister à l'offensive russe plutôt qu'à libérer une grande partie du territoire ukrainien. J'ai quelques chiffres à vous donner : en 2022-2023, les États-Unis ont donné 46 milliards de dollars américains et ont sur la table 61 milliards de dollars bloqués; en 2022-2023, l'Allemagne a donné 19,4 milliards de dollars et offre cette année 7 milliards de dollars; le Royaume-Uni a donné en 2022-2023 10 milliards de dollars et offre cette

\$3 billion. Over the past two years, Canada gave \$2.28 billion in military aid and this year it is offering \$238 million.

Russia has put its economy on a war footing. It is mobilizing more than 300,000 new recruits per year to the Ukrainian front. It is producing approximately three million artillery shells per year, not counting the aid it is receiving from North Korea and Iran. Together, Europe and the United States are currently only able to produce half that number. Investments are planned in Europe to produce two million shells a year, but that won't happen until 2025. The increase in U.S. production is currently being blocked in Congress by MAGA politicians.

Ukraine can therefore not compete with Russia on the battlefield or when it comes to industrial production. Europe is becoming increasingly concerned about a military defeat in Ukraine, hence the surprising statement from President Macron, who said that he would not rule out sending troops to Ukraine. The idea is now also being supported by Poland, the Baltic states, Czechia and Finland.

This proposal is not enough to deter Russia, but it could muddy its strategic calculations. In my opinion, the best way to ensure Europe's security is to increase the quantity and quality of weapons supplied to Ukraine. All conventional weapons should be on the table. Neither Russia nor Ukraine wants neutrality, so that is not a possible solution to the war. Canada's military support is seriously out of step with its ambitions. Although we are saying that we are going to support Ukraine at any cost for as long as it takes, Canada is ranked only the 19th largest arms donor by percentage of GDP. It has not invested in its defence industry or made emergency acquisitions to support Ukraine in the long term.

The Canadian Armed Forces are therefore not ready to fight the protracted high-intensity war of attrition that we are seeing in Ukraine, despite the fact that the CAF is mandated to defend Latvia in the event of a Russian attack. That is clear from the operational unavailability of most of the troops earmarked for NATO in case of emergency. Canada's commitment to NATO is rather limited. It consists of one mechanized brigade, three frigates and 12 fighter jets. The emergency procurement of air defence systems, drones and anti-armour weapons for the troops in Latvia illustrates the problems that Canada has in planning for military needs. Regardless of how the war in Ukraine ends, an increased military presence will be required in eastern Europe or Ukraine specifically. In the event of a Russian victory, we will have to strengthen protection for the neighbouring countries and support the Ukrainian resistance, or in the event of an armistice

année 3 milliards de dollars; la France, en 2022-2023, a donné 4 milliards de dollars et offre cette année 3 milliards de dollars; le Canada, au cours des deux dernières années, a offert 2,28 milliards de dollars d'aide militaire et offre cette année 238 millions de dollars.

La Russie a mis son économie sur un pied de guerre. Elle mobilise sur le front ukrainien plus de 300 000 nouveaux engagés par année. Elle produit environ 3 millions d'obus d'artillerie par année, sans compter l'aide apportée par la Corée du Nord et l'Iran. L'Europe et les États-Unis ensemble ne sont actuellement capables d'en produire que la moitié. Des investissements sont prévus en Europe afin qu'elle produise 2 millions d'obus par année, mais en 2025 seulement. L'augmentation de la production américaine est actuellement bloquée par les trumpistes au Congrès.

L'Ukraine ne peut donc pas rivaliser avec la Russie sur le champ de bataille ou dans la production industrielle. La crainte d'une défaite militaire ukrainienne inquiète de plus en plus l'Europe, d'où la sortie fracassante du président Macron qui a affirmé ne pas exclure l'envoi de troupes en Ukraine. L'idée est désormais soutenue par la Pologne, les pays baltes, la Tchéquie et la Finlande.

Cette proposition n'a pas l'ampleur suffisante pour dissuader la Russie, mais elle pourrait brouiller les calculs stratégiques. À mon avis, l'augmentation quantitative et qualitative des armes fournies à l'Ukraine demeure la meilleure option pour assurer la sécurité en Europe. Toutes les armes conventionnelles devraient être sur la table. La neutralité n'est souhaitée ni par la Russie ni par l'Ukraine : elle ne représente donc pas une solution possible à la guerre. Le soutien militaire du Canada est en décalage profond vis-à-vis des ambitions du Canada. Alors que nous affirmons que nous allons soutenir l'Ukraine coûte que coûte et aussi longtemps qu'il le faudra, le Canada n'est que le 19^e principal donateur d'armes en pourcentage du PIB et il n'a pas investi dans son industrie de la défense ou procédé à des acquisitions d'urgence pour lui permettre de soutenir l'Ukraine dans la durée.

Les Forces armées canadiennes ne sont donc pas prêtes à mener la guerre de haute intensité, d'attrition et de longue durée que l'on voit en Ukraine. Pourtant, elles ont pour mandat de défendre la Lettonie en cas d'agression russe. L'indisponibilité opérationnelle d'une majorité de ses troupes réservées à l'OTAN en cas d'urgence le montre de manière manifeste. Pourtant, l'engagement du Canada envers l'OTAN est relativement limité : une brigade mécanisée, trois frégates et douze avions de chasse. Les acquisitions d'urgence de systèmes de défense antiaérienne, les drones et les armes antichars pour les troupes en Lettonie illustrent les problèmes de planification des besoins militaires canadiens. Peu importe comment la guerre en Ukraine prendra fin, elle nécessitera une présence militaire accrue en Europe de l'Est ou en Ukraine spécifiquement. Il faudra renforcer la protection des États limitrophes en cas de victoire russe et

establishing the partition of Ukraine, we will have to deploy troops to the liberated part of Ukraine to protect it from future Russian aggression.

Unfortunately, I don't believe that the Canadian government has fully grasped the geopolitical situation that we are in right now. Even the threat made by an aspiring potential U.S. president not to protect the allies, including Canada, that do not spend 2% of their GDP on defence in the event of a Russian attack does not seem to have struck a chord in Ottawa. I'm concerned that we will have to wait for the Canadian Armed Forces to be deployed to the battlefield, once again under-equipped, before Canada has a military awakening.

Thank you for your attention.

[English]

Anessa Kimball, Co-director, Canadian Defence and Security Network and Full Professor, Department of Political Science, Laval University, as an individual: Thank you for the opportunity to share these remarks with the standing committee members. First, I will offer a brief context of the current defence and security situation in Ukraine and summarize the 2024 intel forecast. Then I turn to Canada's defence contributions there collectively and to international efforts and how it's affected its capacity to self-defend and maintain existing defence operations.

In Ukraine, I would characterize the situation as what bargaining scholars call a mutually hurting stalemate where both sides are suffering. If it were a wounded patient, we might consider them bleeding at different rates over different things. Those are the things we can talk about in the questions and answers.

Despite substantial support to Ukraine, what we can say is that states dithered in donating expensive assets or investing in the advanced type of training that was required to professionalize the Ukrainian armed forces.

The Chair: Excuse me. I'm very sorry to interrupt, but our technical advisers are telling us that this is not working sufficiently well. I apologize on behalf of the committee and the Senate of Canada for this issue. We will look forward to hopefully talking to you again at some point in the future. Thank you for the investment of your time and your patience, Professor Kimball.

That being said, colleagues, we'll go to questions. The first question will go to the deputy chair, Senator Dagenais.

soutenir la résistance ukrainienne ou encore déployer des troupes dans la partie libérée de l'Ukraine en cas d'armistice établissant la partition de l'Ukraine, afin de la protéger contre une future agression russe.

Malheureusement, je ne crois pas que le gouvernement canadien prenne la pleine mesure de la situation géopolitique dans laquelle nous nous retrouvons. Même la menace faite par un aspirant et potentiel président des États-Unis de ne pas protéger les alliés, dont le Canada, qui ne dépensent pas 2 % de leur PIB en défense en cas d'agression russe ne semble pas avoir percuté les esprits à Ottawa. Je crains que l'on ne doive attendre que les Forces armées canadiennes soient déployées, sous-équipées encore une fois sur le champ de bataille, avant que l'on assiste au réveil militaire du Canada.

Merci de votre attention.

[Traduction]

Anessa Kimball, co-directrice, Réseau canadien sur la défense et la sécurité et professeure titulaire, Département de science politique, Université Laval, à titre personnel : Je vous remercie de me donner l'occasion de partager mes observations avec les membres du comité permanent. Tout d'abord, je présenterai brièvement le contexte de la situation actuelle en matière de défense et de sécurité en Ukraine et je résumerai les prévisions relatives au renseignement pour 2024. Je parlerai ensuite des contributions du Canada à la défense de ce pays, collectivement et dans le cadre des efforts internationaux, et de la façon dont cela a affecté sa capacité à se défendre et à maintenir les opérations de défense existantes.

En Ukraine, je qualifierais la situation de ce que les spécialistes de la négociation appellent une impasse nuisible mutuelle où les deux parties souffrent. S'il s'agissait d'un blessé, on pourrait dire que ses diverses plaies provoquent des saignements plus ou moins abondants. C'est de ces plaies dont nous pourrions discuter durant la période des questions.

Malgré un soutien substantiel offert à l'Ukraine, on peut dire que les États ont hésité à donner du matériel coûteux ou à investir dans le type de formation avancée nécessaire à la professionnalisation des forces armées ukrainiennes.

Le président : Excusez-moi. Je suis désolé de vous interrompre, mais nos conseillers techniques nous disent que le système ne fonctionne pas suffisamment bien. Au nom du comité et du Sénat du Canada, veuillez nous excuser pour ce problème. Nous espérons que nous aurons bientôt l'occasion de nous entretenir à nouveau avec vous. Je vous remercie de votre temps et de votre patience, professeure Kimball.

Cela dit, chers collègues, nous passons aux questions. La première question sera posée par le vice-président, le sénateur Dagenais.

[Translation]

Senator Dagenais: Obviously, my questions are for Mr. Massie. Mr. Massie, I have a question about the strategy of the countries that support Ukraine in this war.

Knowing what we know now, two years after the war began, do you think that many countries, including Canada, played poker in this war by promising equipment that they could not deliver within a reasonable time frame, hoping that their position would scare Vladimir Putin and Russia?

By so doing, did we not mislead Ukraine as to our ability to provide aid?

Mr. Massie: Thank you very much for the question. It is very relevant in that most of the Canadian aid that was promised has not yet been delivered. Yes, there is some truth to that statement in that, if we promise military equipment that the Canadian Armed Forces does not even have itself, then it will be very difficult and take a very long time to provide it to someone else. That is why chronic under-investment in Canada's national defence is such a problem.

When faced with a crisis, we are systematically unprepared. Other countries were more prepared and were able to deliver a lot of military equipment to Ukraine from the start. They were able to use the past two years to recapitalize their armed forces and procure military equipment so that they can eventually face Russia, something that Canada has not yet done, since it is still thinking about updating its defence spending two years later.

I think that it is a sliding scale and depends on the countries' past investments. Those that had the ability to provide certain equipment did so and those that have a more structural or more mature planning capacity are also able to support Ukraine in the long term.

Unfortunately, aid from the main country with the ability to do this, the United States, is currently blocked for domestic political reasons. Otherwise, the U.S. would be quite capable of supporting Ukraine in the long term, since the aid that the U.S. would provide is a lot less than the money it has spent on other wars in which it has participated in the past 30 years.

Senator Dagenais: The fact that some countries are withdrawing their financial support for Ukraine raises a question for me about support for this war.

[Français]

Le sénateur Dagenais : Évidemment, mes questions s'adressent à M. Massie. Monsieur Massie, j'ai une question qui concerne la stratégie des pays qui soutiennent l'Ukraine dans cette guerre.

Deux ans après le début de la guerre — et avec le recul que nous avons maintenant —, croyez-vous que plusieurs pays, dont le Canada, ont joué au poker dans cette guerre en promettant des équipements qu'ils ne pouvaient pas livrer dans un temps raisonnable, tout en espérant que leur position allait faire peur à Vladimir Poutine et à la Russie?

Par conséquent, n'aurait-on pas trompé les Ukrainiens sur notre capacité à leur fournir de l'aide?

M. Massie : Merci beaucoup pour la question. Elle est fort pertinente dans la mesure où la majorité de l'aide canadienne qui a été promise n'a pas encore été livrée. Alors oui, il y a tout à fait un fond de vérité dans ces propos, dans la mesure où si l'on promet des équipements militaires dont les Forces armées canadiennes ne disposent pas elles-mêmes, c'est extrêmement long et difficile de les offrir à quelqu'un d'autre; c'est là tout le problème des sous-investissements chroniques dans la défense nationale du Canada.

Lorsqu'on fait face à une crise, nous ne sommes systématiquement pas prêts. D'autres pays avaient une meilleure préparation et dès le début de l'offensive, ils ont livré énormément d'équipement militaire aux Ukrainiens. Ils ont pu profiter des deux dernières années pour recapitaliser leurs forces armées et acheter de l'équipement militaire pour être en mesure de faire face à la Russie éventuellement, ce que le Canada n'a pas fait encore, puisqu'il est encore en train de réfléchir à la mise à jour de ses dépenses en matière de défense deux ans plus tard.

Je crois que le portrait est à géométrie variable et dépend des investissements passés des pays. Ceux qui avaient une capacité d'offrir certains matériels l'ont fait et ceux qui ont une capacité de planification plus structurale ou plus mature sont aussi capables de soutenir l'Ukraine dans la durée.

Malheureusement, le principal pays qui a cette capacité, soit les États-Unis d'Amérique, est actuellement bloqué pour des questions de politique intérieure. Autrement, ils seraient tout à fait en mesure de soutenir l'Ukraine dans la durée, dans la mesure où l'aide américaine qui est actuellement accordée à l'Ukraine est beaucoup plus faible que toutes les guerres auxquelles ils ont participé au cours des 30 dernières années.

Le sénateur Dagenais : Le désengagement financier des pays envers l'Ukraine soulève chez moi une question sur le soutien à cette guerre.

Do you think that this is about the financial capacity of these countries or is it more about the fact that governments are more concerned about backlash from their own populations if they inject more money into this conflict?

Also, what does the aid for the future reconstruction of the parts of Ukraine that have been bombed look like to you?

Mr. Massie: Reconstruction depends a lot on how this conflict ends and how we get out of this crisis. If the territory is partitioned, and that is the most likely outcome, then part of the country will be under Russian occupation and another part will be under Ukraine's control. Only the liberated parts will be rebuilt.

I think that the \$300 billion in Russian reserves will be used for this reconstruction. There are a lot of negotiations happening right now to figure out how to use that money for reconstruction.

As for the reduction in aid, it is important to understand that a lot of military support was provided in the first year. It takes time to renew that equipment, and it is only recently that the Western countries have come to understand that this war will not be over quickly. I think that the Western countries have been learning day by day.

In the beginning, many people, including the chairman of the Joint Chiefs of Staff of the United States, believed that Russia would win the war in three days, so not as much aid was provided. Ukraine was given equipment like grenade launchers and some shorter-range equipment. After it became clear that Russia had greater ambitions and that it was facing resistance from Ukraine, then people realized that the situation was more serious, but it took time.

I think that, as of 2025, the Western world will be much better able to support Ukraine, as long as Europe is making investments. The problem, of course, will be in Washington because we don't know whether, in 2025, there will be a president who wants to put an end to support for Ukraine or whether there will be a president who wants to help Ukraine but who will be prevented from doing so by Congress. I therefore think that the key to European security is based largely on the U.S. election that will take place in a few months.

Senator Dagenais: Ultimately, is this war worth the cost from an economic and humanitarian perspective?

Mr. Massie: It depends on how much you value the lives of Ukrainians. Obviously, it depends on if you are Ukrainian. If you are in one of the neighbouring countries, the cost will be higher than for those countries that are farther away, like Canada.

Croyez-vous que c'est une question de capacité financière de ces pays ou est-ce plutôt qu'on fait face à des gouvernements qui craignent davantage des réactions négatives au sein de leur population s'ils injectent davantage dans ce conflit?

Aussi, comment entrevoyez-vous l'aide pour la reconstruction éventuelle des parties de l'Ukraine qui ont été bombardées?

M. Massie : Si je prends la question de la reconstruction, elle dépend énormément de ce que sera la solution de ce conflit et de la manière dont on va sortir de cette crise, dans la mesure où s'il y a une partition du territoire — ce qui est la probabilité la plus forte —, on peut penser qu'une partie du pays sera sous occupation russe et une autre sous le contrôle de l'Ukraine, et la reconstruction ne se fera que sur la partie libérée.

Pour ce faire, je crois que les 300 milliards de dollars de réserves russes seront utilisés; il y a beaucoup de négociations actuellement pour trouver une solution à l'utilisation de cette aide pour la reconstruction.

En ce qui a trait à la diminution de l'aide apportée, il faut comprendre que beaucoup d'éléments militaires ont été donnés dans la première année. C'était du matériel qui prend du temps à être renouvelé et ce n'est que récemment que les pays occidentaux ont compris que cette guerre ne se terminerait pas rapidement. Je pense qu'il y a eu un apprentissage des Occidentaux au quotidien.

Au départ, plusieurs croyaient, dont le chef d'état-major des États-Unis, que la Russie allait l'emporter en trois jours, alors l'aide conséquemment apportée était en plus faible quantité, comme des lance-grenades ou des équipements à beaucoup plus faible portée. À mesure que l'on a vu que les intentions russes étaient plus grandes et que les Russes faisaient face à la résistance ukrainienne, je pense qu'il y a eu une prise de conscience, mais elle a été lente.

Je crois qu'à partir de 2025, l'Occident sera beaucoup plus en mesure de soutenir l'Ukraine — dans la mesure où les investissements européens sont présents — et que le problème se situera plutôt à Washington. En 2025, on ne sait pas s'il y aura un président qui voudra mettre fin au soutien à l'Ukraine ou si un président qui veut aider l'Ukraine sera toujours bloqué par le Congrès pour le faire. Je crois donc que la clé de la sécurité européenne repose en grande partie sur les élections américaines qui auront lieu dans quelques mois.

Le sénateur Dagenais : En fin de compte, est-ce que c'est une guerre qui en valait le prix, économiquement et humainement?

M. Massie : Cela dépend de combien vaut la vie d'un Ukrainien. Évidemment, cela dépend si vous êtes en Ukraine. Si vous êtes dans les pays limitrophes, le coût sera plus grand que ce que les pays plus éloignés, comme le Canada, sont prêts à apporter.

The problem is that the cost of defeat has to be calculated. Even for a country like Canada, a military defeat for Ukraine will mean that we will be called upon to further fortify the neighbouring countries and increase our NATO commitments. We are already having a hard time keeping our current commitments, let alone increasing them. Canada could even be drawn into another conflict in Europe and still not be ready.

I think that we always need to take into account, not only the cost of human lives, on which we cannot put a price, but also the financial cost of our current inaction. A victorious Russia would be emboldened and continue to threaten Moldova, Georgia and the Baltic states. The fact that Russia has issued arrest warrants against ministers in the Baltic states says a lot about its intentions, as does the demand that Russia made in December 2021 to have all Western and American troops removed from any countries that joined NATO after 1997. Those are Russia's ambitions right now, and I think that they have to be taken seriously.

Senator Dagenais: Thank you, Mr. Massie.

[English]

Senator Patterson: Dr. Massie, thank you very much for your comments. You talked about Canada's military awakening. I actually believe it's the Canadian people's awakening to the fact that we have a military and that there is a role for the military even in a peace-loving nation like Canada. I do thank you for your comments. As you're probably aware, we have had an idea about what that defence policy update should look like for well over a year. It's the cost, especially in such a particularly difficult economic time. One of the challenges is that history will repeat itself. It always has and it always will. We know that ignoring defence and security — both nationally and internationally — will have long-term repercussions.

We have no message out there. How do we help Canadians understand that, yes, we absolutely need to solve inflation, housing, global warming, et cetera, but if we ignore defence spending in order to create geopolitical stability, those prices will only continue to increase? Do we need to help Canadians learn more? If so, how?

[Translation]

Mr. Massie: That is an excellent question that we have all been grappling with since the Cold War. We have to convince Canadians. In my opinion, that will always be difficult, even if there is a threat looming over Canada, because Canadians feel very safe and comfortable as a result of the fact that there is an

Le problème, c'est qu'il faut prendre en considération le coût de la défaite. Même pour un pays comme le Canada, s'il y a une défaite militaire de l'Ukraine, on sera appelé à fortifier encore davantage les pays limitrophes et à augmenter nos engagements auprès de l'OTAN. On a déjà de la difficulté à honorer ceux qu'on a actuellement, donc on pourra encore moins les augmenter. Le Canada pourrait même être entraîné dans un autre conflit sur le sol européen en n'étant pas toujours prêt.

Je pense qu'il faut toujours prendre en compte non seulement le coût des vies humaines qui, elles, n'ont pas de prix, mais aussi les coûts financiers de l'inaction actuelle. Une Russie victorieuse enhardie par sa victoire, qui continue de faire des menaces à la Moldavie, à la Géorgie et aux pays baltes — où on lance des mandats d'arrestation contre des ministres des pays baltes —, cela en dit très long sur les intentions russes. C'est la même chose pour la demande que la Russie a faite en décembre 2021 pour que tous les pays qui ont rejoint l'OTAN depuis 1997 soient démilitarisés de forces occidentales et américaines sur leur sol. Ce sont les ambitions de la Russie actuellement et je crois qu'elles doivent être prises au sérieux.

Le sénateur Dagenais : Merci, monsieur Massie.

[Traduction]

La sénatrice Patterson : Monsieur Massie, merci beaucoup de vos observations. Vous avez parlé du réveil militaire du Canada. Je crois que c'est le peuple canadien qui prend conscience du fait que nous avons une armée et qu'elle a un rôle à jouer, même dans un pays pacifique comme le Canada. Je vous remercie encore de vos observations. Comme vous le savez probablement, voilà plus d'un an que nous avons une idée de ce à quoi devrait ressembler la mise à jour de la politique de défense. C'est le coût qui est en jeu, surtout dans cette période économique particulièrement difficile. L'un des défis qui se posent, c'est que l'histoire se répète. Elle s'est toujours répétée et elle se répétera toujours. Nous savons que le fait d'ignorer la défense et la sécurité — tant à l'échelle nationale qu'internationale — entraînera des répercussions à long terme.

Nous n'avons pas de message à faire passer. Comment aider les Canadiens à comprendre que nous devons absolument résoudre les problèmes d'inflation, de logement, de réchauffement climatique et ainsi de suite, mais que si nous ignorons les dépenses liées à la défense afin de créer une stabilité géopolitique, les prix ne feront que continuer à augmenter? Devons-nous aider les Canadiens à se renseigner davantage? Si oui, comment?

[Français]

M. Massie : C'est une excellente question à laquelle nous sommes confrontés depuis la guerre froide, où l'on devait convaincre les Canadiens. La solution, à mon sens, même si on parle de menace qui pèse sur le Canada, sera toujours difficile, parce qu'il y a un fort sentiment de confort et de sécurité que les

ocean separating us from Europe and Asia-Pacific, which is the next potential theatre of conflict. It is difficult for Canadians to understand.

The advantage that we do have is that we do not need to convince a majority of Canadians, if our political elite and decision makers agree. Regardless of what the public thinks, if there is a consensus among the main opposition parties and the government party, if there is a transpartisan view of the national interest, then there will be no electoral consequences or political costs to defending the national interest. The problem is that the parties have made Canada's foreign defence policy into a partisan issue, not just recently, but over the last number of years, and that causes mistrust or a lack of awareness among Canadians regarding the country's military needs.

I think that if our elected officials could agree on those needs and have a multi-year plan like many other countries do, rather than always including defence in political platforms, then we would be able to make Canadians better understand that it is in their interest to have the insurance policy that national defence provides.

[English]

Senator Patterson: Thank you. A follow-up question to that: We actually know the cost if Canada doesn't invest in defence capability for our soldiers, sailors and aviators. It's the tenth anniversary of the ending of our time in Afghanistan, and Canadian soldiers paid the consequences for equipment that was not quite right and having to get equipment in at that time.

If you were to have a look at how we can better establish our military industrial base so that we have some longevity in cost and procurement rather than peaks and valleys, as we are going through now, whether it be from equipment right up to the big-ticket items because ramping up such huge-ticket items in a democracy is very challenging.

[Translation]

Mr. Massie: In my opinion, the solution involves long-term planning because the military industry does not want short-term contracts. It wants contracts that last for a number of years or even decades so that it can make investments in infrastructure to produce this equipment. We are seeing that right now with the 155-millimetre shells that are produced in part in Quebec and Ontario and whose production has recently increased by only about 40%, from 3,000 to 5,000 shells a month.

Canadiens partagent à cause des océans qui les séparent de l'Europe et de l'Asie pacifique, qui est un prochain théâtre potentiel de conflits. C'est difficile pour les Canadiens de le comprendre.

L'avantage, c'est qu'on n'a pas besoin de convaincre une majorité de Canadiens si nos élites politiques et nos décideurs sont d'accord. Lorsqu'il y a un consensus entre les principaux partis d'opposition et le parti formant le gouvernement, peu importe ce que la population pense, s'il y a une conception transpartisane de l'intérêt national qui existe, il n'y a pas de conséquences électorales ou de coûts politiques qu'on peut subir en défendant l'intérêt national. Le problème, c'est qu'on a fait de la politique de défense étrangère une question partisane dans ce pays depuis quelques années, pas juste récemment, et que cela entretient la méfiance ou la moins bonne prise de conscience des Canadiens par rapport aux besoins militaires du Canada.

Je crois que si nos élus étaient en mesure de s'entendre sur ces besoins et d'avoir un plan sur plusieurs années, comme les autres pays, au lieu de toujours l'inclure dans des cadres partisans, on serait en mesure de mieux faire comprendre aux Canadiens que c'est dans leur intérêt d'avoir cette police d'assurance que représente la défense nationale.

[Traduction]

La sénatrice Patterson : Merci. J'aimerais vous poser une question complémentaire. Nous savons ce qu'il en coûtera si le Canada n'investit pas dans les capacités de défense de ses soldats, marins et aviateurs. C'est le dixième anniversaire de la fin de notre mission en Afghanistan, et les soldats canadiens ont subi les conséquences d'un équipement qui n'était pas tout à fait adéquat et qui a mis du temps à arriver.

Si vous deviez examiner comment nous pouvons mieux établir notre base industrielle militaire afin d'avoir une certaine durabilité en matière de coûts et d'approvisionnement plutôt que de connaître des hauts et des bas, comme c'est le cas actuellement, qu'il s'agisse d'équipement ou même de matériel coûteux, dont l'accroissement pose un véritable défi dans une démocratie.

[Français]

M. Massie : À mon sens, la solution passe par la planification de longue durée, parce que l'industrie militaire ne veut pas de contrats de courte durée, mais des contrats de plusieurs années, parfois des décennies, pour être en mesure de faire des investissements dans l'infrastructure pour produire cet équipement. On le voit présentement avec les obus de 155 millimètres qui sont produits en partie au Québec et en Ontario et dont la production n'a augmenté que de 40 % environ, de 3 000 à 5 000 obus par mois seulement tout récemment.

We are far from increasing production the way Europe intends to do by doubling it or like the United States, which is producing two million munitions a year in Europe. In order to do that, we would need multi-year investments. The same goes for all military equipment. The problem is that Canada has under-invested for 30 years, and we are only now realizing that we need to buy everything at the same time. It is not normal for our country to have to buy all of our warships and fighter jets at the same time. This sort of thing takes planning, because we know the equipment's lifespan. We decided to buy F-35s. Why not decide right away what to do after the F-35s? If we keep waiting 50 years, then we will always be dealing with chronic delays.

We need a multi-year plan that sets out our needs, which are fairly clear since our geography isn't going to change. Canada is a nation that needs a lot of aircraft, given the size of our air space, as well as a lot of ships, given our oceans. We are not a country that will have to deal with a major land threat, but we will be called upon to help other countries from time to time. We need to focus our efforts in the following order. First, we must protect our waters and our air space. Second, we must have the capacity to support civil authorities and third, we must provide international aid when necessary.

The Chair: Thank you very much, Mr. Massie.

[English]

Senator Kutcher: Thank you for being with us. My question will follow a little bit from Senator Patterson. I have three observations from what we've heard today and previous days, but I would like to start with the understanding that great powers often fight over values and not just over territory. I think this is a key thing for us to keep in mind. Three things I'd like to run by you and then ask a question.

This is not the first time in history that democracies have failed to understand the designs of a totalitarian aggressor. It's happened before. History has also taught us that territorial appeasement does not usually end well. We're also seeing a switch, a change, in that our traditional reliance on *Pax Americana* may turn out to be more a chimera rather than a solid reality, given what's happening in the United States now. Taking these things into account, are you seeing an awakening at the political level in Canada to the fact that these things are actually happening? If so, what are you seeing? Do we have some glimmer of hope that our leadership is actually understanding these important things?

On est loin d'augmenter la production comme l'Europe veut le faire, c'est-à-dire en doublant sa production, ou comme les États-Unis, qui produisent en Europe 2 millions de munitions par année. Pour ce faire, il faudrait avoir des investissements sur plusieurs années, et ce serait la même chose pour tous les équipements militaires. Le problème, c'est qu'on a sous-investi pendant 30 ans pour maintenant réaliser qu'on doit tout acheter en même temps. Ce n'est pas normal que notre pays doive acheter tous nos navires de guerre et nos avions de chasse en même temps. Cela se planifie, car on connaît leur durée de vie. D'ailleurs, on a pris la décision d'acheter des F-35. Pourquoi ne pas planifier tout de suite la suite du F-35? Si on attend toujours 50 ans, on sera encore pris avec des délais chroniques.

Il faut un plan étalé sur plusieurs années qui définit les besoins, et ils sont plutôt clairs dans la mesure où notre espace géographique ne changera pas. Le Canada est une nation qui aura besoin de forces aériennes nombreuses, compte tenu de son espace, et de forces maritimes nombreuses, compte tenu des océans; on sera un pays qui n'affrontera pas de menace terrestre majeure, mais qui sera appelé de temps en temps à contribuer sur la scène internationale. Il faut que les efforts soient investis dans cet ordre : protéger notre espace maritime et aérien en premier, avoir des capacités pour soutenir les autorités civiles, puis faire une contribution internationale lorsque c'est nécessaire.

Le président : Merci beaucoup, monsieur Massie.

[Traduction]

Le sénateur Kutcher : Je vous remercie de votre présence. Ma question fait suite, en quelque sorte, à celle de la sénatrice Patterson. J'ai trois observations à faire à partir de ce que nous avons entendu aujourd'hui et durant les jours précédents, mais je voudrais commencer par le fait que les grandes puissances se battent souvent pour des valeurs et pas seulement pour des territoires. Je pense qu'il s'agit là d'un élément essentiel que nous devons garder à l'esprit. J'aimerais vous faire part de ces trois observations avant de vous poser une question.

Ce n'est pas la première fois dans l'histoire que les démocraties ne comprennent pas les desseins d'un agresseur totalitaire. C'est déjà arrivé. L'histoire nous a également appris que la conciliation territoriale ne se termine généralement pas bien. Nous assistons également à un changement, en ce sens que notre confiance traditionnelle dans la *Pax Americana* pourrait s'avérer être une chimère plutôt qu'une réalité solide, étant donné ce qui se passe actuellement aux États-Unis. Compte tenu de ces éléments, constatez-vous une prise de conscience à l'échelle politique canadienne du fait que ces choses sont en train de se produire? Si oui, que constatez-vous? Avons-nous une lueur d'espoir que nos dirigeants comprennent ces choses importantes?

[Translation]

Mr. Massie: I'm sorry, but I'm not very optimistic this evening. When I look at the political situation in Canada, no, I don't believe that a military awakening is happening. That is obvious when, for example, we want to update the defence policy and the minister gets shuffled because the Prime Minister's Office feels that what they are proposing is too costly, or when the government does not listen to the Chief of the Defence Staff when he says that we need more money to defend our sovereignty. I am not happy about the fact that our country has no plan to one day honour our commitment to spend 2% of our GDP on defence and that the leader of the main opposition party will also not make any formal commitment to make that investment. Once again, I do not think that Ottawa has fully grasped this the way it should have.

Unfortunately, historically, Canadians had to be operating in a theatre of war and dying on the battlefield for Ottawa to realize that it was not ready and that it needed to invest quickly and urgently. Unfortunately, I think that history is repeating itself right now.

[English]

Senator Kutcher: We had these same challenges in World War I and World War II, and it was a coming together around specific values which actually drove Canadians to action. Are you hearing any discussion about specific values that we hold dear and cherish that will drive us to action now, or are we losing some of that discussion about what the values are that we hold dear and cherish?

[Translation]

Mr. Massie: I think that Canada does have a desire to support international democracies, but Canadians, like other Western societies, are also the target of Russian propaganda, which is saying that Ukraine is not really a democratic country. We are seeing it in the current parliamentary debates, especially in Kiev, and in the discussions between the former chief of the defence staff and President Zelenskyy. We are seeing that the support is being undermined to some extent by the assessment of Ukraine and its fight against corruption, which admittedly was endemic a few years ago.

I think that the aid that we provide can be humanitarian aid, because, when Canadians see in the media the atrocities being committed in Bucha and Irpin, it really resonates with them. They do not feel that we can allow a people to live under occupation and to be subject to summary executions for refusing to obtain Russian citizenship, as Russia is now forcing people who live in the territories it occupies to do.

[Français]

M. Massie : Je suis désolé, mais vous ne retrouverez pas d'optimisme chez moi ce soir. Lorsque je regarde la situation politique au Canada, non, je ne crois pas qu'il y ait un réveil militaire en cours ou une prise de conscience. On le voit quand, par exemple, on veut faire une mise à jour de la politique de défense et qu'on change de ministre, parce qu'on propose des demandes trop coûteuses, selon le bureau du premier ministre, ou qu'on n'écoute pas les propos du chef d'état-major canadien, qui dit qu'on a besoin de moyens pour défendre notre souveraineté. Cela ne me réjouit pas qu'on soit un pays qui n'a aucun plan pour honorer un jour notre engagement d'atteindre 2 % du PIB dans la défense et que le chef du principal parti d'opposition ne s'engage pas formellement à l'investir non plus. Encore une fois, je ne crois pas que cette réalisation a percolé ou percuté les esprits à Ottawa autant qu'elle le devrait.

Malheureusement, historiquement, il faut que les Canadiens soient engagés sur le théâtre d'opérations, sur le champ de bataille et qu'ils meurent pour qu'on prenne la pleine mesure à Ottawa du fait qu'on n'était pas prêt et qu'il faut investir de manière rapide et urgente. Malheureusement, je crois que c'est le scénario qu'on est en train de répéter aujourd'hui.

[Traduction]

Le sénateur Kutcher : Nous avons été confrontés à ces mêmes défis lors de la Première Guerre mondiale et de la Seconde Guerre mondiale, et c'est le rassemblement autour de valeurs bien définies qui a poussé les Canadiens à l'action. Entendez-vous parler de valeurs bien définies qui nous sont chères et qui nous pousseront à agir maintenant, ou sommes-nous en train de délaisser ces valeurs qui nous sont chères?

[Français]

M. Massie : Je pense qu'il y a effectivement au Canada une volonté de soutenir les démocraties sur la scène internationale, mais les Canadiens, comme d'autres sociétés occidentales, sont aussi la cible de la propagande russe, qui dit que finalement, l'Ukraine n'est pas un pays démocratique. On le voit dans les débats qui se tiennent actuellement au Parlement, notamment à Kiev, et dans les discussions entre l'ancien chef d'état-major et le président Zelensky. On voit que ce soutien est miné, dans une certaine mesure, par l'appréciation qu'on peut avoir de l'Ukraine et de sa lutte contre la corruption — qui était endémique il y a quelques années, il faut le reconnaître.

Je crois que le soutien peut passer sur le plan humanitaire dans la mesure où lorsqu'on voit les atrocités de Boutcha et d'Irpin dans les médias, cela résonne très fortement chez les Canadiens, qui se disent qu'on ne peut pas accepter qu'un peuple vive sous occupation et soit soumis à des exécutions sommaires parce qu'il a refusé d'obtenir la citoyenneté russe, comme l'impose maintenant la Russie sur les territoires qu'elle occupe.

Even though the national interest may not be as well understood by Canadians, it is understood by those who have military intelligence and those with a knowledge of foreign policy and who understand the lessons of history. Those people exist, here in the Senate, in the House of Commons and in our government departments. It is our responsibility to make the right decisions and not to simply rely on the shared sentiment of Canadians when it comes to international conflicts.

[English]

Senator Yussuff: Thank you, Professor Massie, for being here. My comment will start based on the data you've provided to the committee regarding NATO countries that are diminishing their financial support for the Ukrainian effort, especially for this year. If those numbers were to hold true, and given the U.S. reluctance to deliver the support this year, it would be a very decisive moment in terms of what happens with the war. Fundamentally, all of this debate and sacrifice would have been quite devastating to the Ukrainian people, given that they're relying on Western countries to support them in this effort. The data you provided gives me cold comfort in understanding how we're going to change the battlefield equation if these countries don't step up their support.

In the same context, maybe political leadership, both in Europe and other places, are reading public opinion in a way that we don't appreciate, given we're not in that realm. Public opinion is shifting accordingly in regard to their support for this war.

Tell me that maybe my pessimism is unwarranted and that you see a silver lining here with regard to the efforts of the war this year.

[Translation]

Mr. Massie: Unfortunately, I do not see things in a better light than you do, senator. Public support always wanes for long wars. We saw it with the war in Iraq and the war in Afghanistan. When wars drag on, public support for them weakens. That is what always happens. The reason why democracies are able to maintain long wars is that the political parties come to an agreement. We saw it with Afghanistan. The mission to Kandahar was unpopular in Canada and 70% of Quebecers were opposed to it, but the operation in Kandahar continued for a number of years because elected officials recognized that it was worth maintaining the war effort, regardless of what the opinion polls said.

The electoral reality is always there. The advantage that we have in Canada is that we do not have any elected radical right or far left parties like they may have in Europe. We have centrist

Je crois que l'intérêt national, s'il est moins compris par les Canadiens, peut être compris par ceux qui disposent du renseignement militaire, qui ont des connaissances sur la politique étrangère et qui comprennent les leçons de l'histoire. Ces gens existent ici au Sénat, à la Chambre des communes et dans nos ministères. Il est de notre responsabilité de prendre les bonnes décisions, et pas simplement se fier au sentiment que peuvent partager les Canadiens par rapport aux conflits internationaux.

[Traduction]

Le sénateur Yussuff : Merci, professeur Massie, d'être avec nous. Je commencerai mon intervention par les données que vous avez fournies au comité concernant les pays de l'OTAN qui diminuent leur soutien financier à l'effort ukrainien, en particulier pour cette année. Si ces chiffres se confirment, et, compte tenu de la réticence des États-Unis à apporter leur soutien cette année, il s'agirait d'un moment très décisif pour la suite de la guerre. Fondamentalement, tous ces débats et ces sacrifices auraient été assez dévastateurs pour le peuple ukrainien, étant donné qu'il compte sur les pays occidentaux pour le soutenir dans cet effort. Les données que vous avez fournies ne me rassurent guère quant à la manière dont nous allons modifier l'équation sur le champ de bataille si ces pays n'augmentent pas leur soutien.

Dans le même contexte, il se peut que les dirigeants politiques, en Europe et ailleurs, interprètent l'opinion publique d'une manière que nous ne saisissons pas, étant donné que nous ne sommes pas dans cette situation. L'opinion publique évolue donc en fonction de leur soutien à cette guerre.

Dites-moi si mon pessimisme est injustifié et si vous voyez une lueur d'espoir dans les efforts de guerre de cette année.

[Français]

M. Massie : Malheureusement, je ne vois pas les choses d'une meilleure façon que vous, monsieur le sénateur. Effectivement, l'opinion est toujours lasse vis-à-vis des longues guerres — on l'a vu lors de la guerre en Irak et en Afghanistan. Quand les guerres durent, l'opinion publique faiblit; c'est constamment le cas. La raison pour laquelle on est capable de maintenir des guerres de longue durée dans les démocraties, c'est parce que les partis politiques s'entendent entre eux. On l'a vu en Afghanistan : au Canada, la mission à Kandahar était impopulaire et 70 % des Québécois s'y opposaient, mais l'engagement s'est maintenu durant plusieurs années, parce que les élus reconnaissaient que cela valait la peine de maintenir l'effort de guerre, peu importe ce que disaient les sondages d'opinion.

La réalité électorale est toujours là. L'avantage que l'on a au Canada, c'est que nous n'avons pas de parti de la droite radicale ou de l'extrême gauche élu, comme l'Europe peut en avoir. On a

parties that could support a war effort, but we did not make a decision and we lost two years where we did not invest in the industry so that we could be there for Ukrainians in the long term. Europeans took such action recently.

We can hope that, in 2025, they will be better able to increase their support than they are in 2024, with the figures that I gave you. We can hope that the U.S. presidential election goes to a president who recognizes the national security interests of the United States, but that is uncertain.

Unfortunately, I do not see a lot of options for Ukraine aside from what is already being done. Ukraine is investing in its fortifications so that it can hold off Russian attacks as much as possible, and it is investing in the domestic production of drones, mainly to compensate for its lack of shells on the battlefield. It is going to produce a million shells this year, along with munitions, to take out Russian troops. Ukraine is hoping that the Western nations will eventually be able to help, if it can hold off the Russian troops in 2024, so that it has a chance to retake or liberate territory in 2025. In order for that to happen, we need to make those decisions today to be prepared to provide that equipment to Ukrainians.

From what I am seeing in Canada, we have not yet bought any military equipment to replace what we provided to Ukraine, so we will not have any more to offer next year.

[English]

Senator Yussuff: Very briefly, following up on that, recognizing that the two years of this war have hardened both sides — the Russians have suffered a lot of casualties. I think, most recently, President Zelenskyy revealed that 30,000 Ukrainians have died on the battlefield. Given the decisiveness of where this war might be in 2024 — and we're approaching summer, which is an advantage to both sides with regard to the war — if we don't get Ukraine the necessary military support and they are not able to meet their recruitment needs for the military, aren't we likely to see a turning point in this war in a very dramatic way that it could be a huge setback to all of the arguments that have been made as to why we should support this war in the first place?

[Translation]

Mr. Massie: That's a possibility. Ukraine's military defeat cannot be ruled out as a possible scenario, especially if the 500,000 additional troops that Ukraine wants to mobilize do not step up. Ukraine will need them, because some troops have been deployed for two years now, with only a few brief leaves in that time. This isn't sustainable in the long run. Ukrainians need to do their part in terms of committing to military action.

cette capacité d'avoir des partis centristes pour soutenir un effort de guerre, mais on n'a pas pris la décision et on a perdu deux ans à ne pas investir dans l'industrie pour permettre d'être là dans la durée pour l'Ukraine. Les Européens ont pris cette mesure récemment.

On peut espérer qu'en 2025, ils seront plus habilités à augmenter leur soutien qu'en 2024, avec les chiffres que je vous ai annoncés. On peut espérer que l'élection présidentielle américaine tourne du côté du président qui reconnaît les intérêts de sécurité nationale des États-Unis, mais c'est incertain.

Malheureusement, je ne vois pas beaucoup d'options pour l'Ukraine à part ce qui est déjà fait. L'Ukraine investit dans ses fortifications pour être en mesure de retenir le plus possible les assauts russes et elle investit dans la production domestique de drones, notamment pour compenser l'absence d'obus qu'elle a maintenant sur le champ de bataille. Elle va donc en produire un million cette année, et elle met des munitions dessus pour les faire exploser sur les forces russes. Elle espère que l'aide occidentale sera éventuellement au rendez-vous si elle est capable de retenir les Russes en 2024, pour avoir une chance de reprendre ou de libérer du territoire en 2025. Pour ce faire, il faut prendre ces décisions aujourd'hui pour être prêt à donner ces équipements aux Ukrainiens.

D'après ce que je vois du Canada, l'équipement militaire qu'on a offert aux Ukrainiens... On n'a encore rien acheté pour le remplacer, donc on n'en aura plus à offrir l'année prochaine.

[Traduction]

Le sénateur Yussuff : Très brièvement, dans le même ordre d'idées, en reconnaissant que les deux années de cette guerre ont durci les deux parties, les Russes ont subi de nombreuses pertes. Je pense que le président Zelensky a récemment révélé que 30 000 Ukrainiens étaient morts sur le champ de bataille. Étant donné le caractère décisif de la situation en 2024 — et nous approchons de l'été, ce qui constitue un avantage pour les deux parties en ce qui concerne la guerre —, si nous n'apportons pas à l'Ukraine le soutien militaire nécessaire et qu'elle n'est pas en mesure de répondre à ses besoins de recrutement pour l'armée, ne risquons-nous pas d'assister à un tournant très dramatique dans cette guerre qui pourrait constituer un énorme revers pour tous les arguments qui ont été avancés pour expliquer pourquoi nous devrions soutenir cette guerre?

[Français]

M. Massie : C'est possible. La défaite militaire de l'Ukraine ne peut pas être exclue des scénarios à envisager, surtout si les 500 000 soldats supplémentaires que l'Ukraine veut mobiliser ne sont pas au rendez-vous. Elle en aura besoin, parce qu'il y a des troupes qui sont déployées depuis déjà deux ans et qui n'ont eu que quelques brefs congés; ce n'est pas soutenable dans le temps. Les Ukrainiens doivent faire leur part à cet égard pour s'engager militairement.

As far as weapons are concerned, if the United States doesn't offer that kind of support, if assistance of that nature doesn't increase, it's possible that the Russians will maintain or continue their offensive and advances. So far, the Ukrainians have managed to limit the amount of territory Russia has captured over the past year. Avdiivka was captured, for example, but that doesn't seem to have led to any major advances or the capture of many other villages or territories, and it hasn't forced the Ukrainians to retreat far back into their own territory. They managed to reinforce and hold other positions.

That being said, the Russians are mobilizing another 300,000 to 400,000 soldiers this year to join the troops in Ukrainian territory, and they've put their economy on a war footing, so they'll have more capacity.

As I see it, there's only one comparative advantage that Ukraine could have, if it had western support. It wouldn't be the quantity of weapons that could be offered in the short term, because we don't have the military industry that Russia has chosen to establish and we're not prepared to suffer the budgetary consequences that Russia has had to endure. However, one thing the west does have that Russia does not is the technological superiority of its equipment. Instead of taking a gradual, step-by-step approach, from one piece of equipment to another, if we adopted a policy whereby every possible weapon available to us would also be on the table for Ukraine, we could then consider supplying Taurus missiles, for example, along with the Germans, and we could consider not F-16s, but perhaps F-18s, or even F-35s for the Ukrainian army. Why are we always setting limits on the type of equipment we want to supply rather than giving them superior technological capabilities?

It's important to understand that if the west were to go to war with Russia, it wouldn't do it the way Ukraine is doing it. The reason we're seeing a First-World-War-style conflict is that neither country is in a position to bring air superiority to the battlefield. For example, if the United States were part of this conflict, the first thing it would do would be to destroy Russian anti-aircraft defences and use its superior air force to eliminate all Russian air defence capability, and then support the advance of ground troops.

If Ukraine had aerial devices, such as offensive drones, Reapers, Tomahawk missiles or fifth- or fourth-generation aircraft, it might be able to inflict significant damage on Russia, and damage is not necessarily about the number of soldiers. What we learned from 2023 is that 300,000 Russian deaths make very little difference to Vladimir Putin. That doesn't seem to be the focus of the war. That sacrifice, the sacrifice of human life, does not appear to be especially important to Russia. However,

Pour ce qui est des armes, effectivement, si les États-Unis n'offrent pas ce soutien, si on n'augmente pas l'aide qui a été donnée, il est possible que les Russes maintiennent ou poursuivent leur offensive et fassent des percées. Jusqu'à présent, les Ukrainiens ont réussi à limiter passablement les prises de territoires russes depuis l'année dernière. Avdiivka, par exemple, est tombée, mais on n'a pas vu de grande percée ni de prise de plusieurs villages ou de territoires, et on n'a pas vu les Ukrainiens reculer très loin sur leur territoire. Ils se sont renforcés ailleurs et ont pris position.

Cela dit, les Russes mobilisent à nouveau 300 000 à 400 000 soldats cette année pour aller rejoindre les troupes sur le territoire ukrainien et ils ont mis leur économie sur un pied de guerre, alors ils auront plus de capacité.

Je pense que le seul avantage comparatif que l'Ukraine pourrait avoir, si elle bénéficie du soutien occidental, n'aurait pas trait à la quantité d'armes que l'on peut offrir à court terme, parce qu'on n'a pas l'industrie militaire que la Russie a choisi d'établir et qu'on n'est pas prêt à subir les conséquences budgétaires que tout cela a aussi pour la Russie. Cependant, une chose dont l'Occident dispose et que la Russie n'a pas, c'est la supériorité technologique de ses équipements. Si, au lieu d'adopter une approche gradualiste, étape par étape, d'un équipement à l'autre, on adoptait une politique où l'on acceptait que toutes les armes possibles qui sont à notre disposition soient sur la table pour l'Ukraine, on pourrait envisager de fournir des missiles Taurus, par exemple, avec les Allemands, et on pourrait envisager non pas des F-16, mais peut-être des F-18, voire des F-35 pour l'armée ukrainienne. Pourquoi toujours poser des limites au type d'équipement que l'on veut leur donner plutôt que leur donner des capacités de supériorité technologique?

Il faut comprendre que si l'Occident faisait la guerre à la Russie, elle ne la ferait pas comme l'Ukraine la fait. La raison pour laquelle on assiste à une guerre du type Première Guerre mondiale est qu'aucun des deux pays n'est en mesure d'avoir la supériorité aérienne sur le champ de bataille. Par exemple, si les États-Unis faisaient partie de ce conflit, la première chose qu'ils feraient serait de détruire les défenses antiaériennes russes et d'utiliser leur aviation supérieure pour abattre toute capacité de défense aérienne russe, pour ensuite soutenir l'avancée de troupes au sol.

Si l'Ukraine était en mesure d'avoir des dispositifs aériens, que ce soit des drones offensifs, des Reaper, des missiles Tomahawk ou des avions de cinquième ou de quatrième génération, elle pourrait être en mesure d'infliger des dommages importants à la Russie. Ces dommages, ce n'est pas la quantité de soldats. Ce qu'on a compris en 2023, c'est que ce ne sont pas 300 000 décès russes qui font la différence pour Vladimir Poutine; ce n'est pas là où se situe le centre de gravité de

if Russia's adversaries could hit where it really hurts the most, as the Ukrainians are currently doing with oil refineries in particular, that could change President Putin's strategic calculations.

Senator Gignac: Welcome, Mr. Massie. It's always a pleasure to hear you speak. We're fortunate to hear you speak quite often in francophone media.

Belgium passed legislation two years ago. Belgium was spending 1.4% of its GDP on national defence, but they passed a bill to increase that figure to 2% by 2035. After a lot of negotiations between the parties, a consensus finally emerged.

As you said, the current political climate in Canada does not appear to support this, and even if we listen to the Leader of the Conservative Party, it's not clear what he wants.

I'd like to hear your thoughts on what the Senate should do. The Senate is a chamber of sober second thought, so 90% of bills are passed in the House of Commons first, with the Senate taking a second look at them. However, we can launch our own initiatives and pass legislation.

What would you say to the Senate proposing a consensus bill, debated and passed by the Senate, that would have the effect of forcing Canada to reach 2% of GDP, and do so before the next election, to force all political parties to take a stand? Once the Senate passes a bill, it goes to the top of the pile in the House of Commons, which has no choice but to debate it, but no one is talking about it at this time.

Could this be worth trying?

Mr. Massie: I think that would be worth a try. I don't know if people's reactions would live up to expectations, but why not give it a try? Pressure from the military is very strong within the department and within the expert community. I have the opportunity to speak regularly with people from the Department of Foreign Affairs and the Department of National Defence. This awareness is widespread and based on a consensus. This is stuck at the political level, not because of anyone's understanding of the geopolitical situation.

What might such a bill look like? We could model something after the French "Loi sur la programmation militaire", in other words, France's military planning law. It covers a five-year period and outlines the financial and fiscal needs and capabilities associated with this budget. The budget is passed in the National Assembly for a period that extends beyond the mandate of the president and the legislature that passed it, thereby forcing any

la guerre, le sacrifice ne semble pas important, le sacrifice de vies humaines pour la Russie ne semble pas quelque chose d'important. Par contre, si on est en mesure de la frapper là où cela fait plus mal, c'est-à-dire en profondeur, comme les Ukrainiens le font présentement notamment avec les raffineries de pétrole, on serait peut-être en mesure de changer les calculs stratégiques du président Poutine.

Le sénateur Gignac : Bienvenue, monsieur Massie. C'est toujours un plaisir de vous entendre. On a la chance de vous entendre souvent dans les médias francophones.

La Belgique a adopté un projet de loi il y a deux ans. La Belgique, qui dépensait 1,4 % de son PIB pour la défense nationale, a adopté un projet de loi pour que ce chiffre soit de 2 % d'ici 2035. Il y a eu beaucoup de tractations de la part des partis et finalement, il y a eu un consensus.

Au Canada, comme vous l'avez dit, il ne semble pas y avoir de conjoncture favorable, et même si on écoute le chef du Parti conservateur, sa volonté n'est pas claire de ce côté.

J'aimerais vous entendre sur l'initiative que devrait prendre le Sénat. Le Sénat est une Chambre de second examen et 90 % des projets de loi sont adoptés à la Chambre des communes. Par contre, le Sénat a un second regard. On peut lancer nos propres initiatives et adopter des projets de loi.

Quelle serait votre réaction si le Sénat proposait un projet de loi qui ferait consensus, qui serait débattu et adopté par le Sénat et qui aurait pour effet de forcer le Canada à atteindre 2 % du PIB, et ce, avant les prochaines élections, pour forcer tous les partis politiques à se positionner? Une fois que le Sénat a adopté un projet de loi, il va sur le dessus de la pile à la Chambre des communes, qui n'a pas le choix d'en débattre, ce qui n'est pas le cas actuellement.

Est-ce une initiative qui vaudrait la peine d'être tentée?

M. Massie : Je crois que cette initiative vaudrait la peine d'être tentée. Je ne sais pas si les réponses seraient à la hauteur des attentes, mais pourquoi ne pas essayer? La pression exercée par les militaires est très forte au sein du ministère et au sein de la communauté d'experts. J'ai la chance de parler régulièrement avec des gens du ministère des Affaires étrangères et du ministère de la Défense nationale. Cette prise de conscience est tout à fait répandue et consensuelle. C'est sur le plan politique que ça bloque, pas sur la compréhension de la situation géopolitique.

En quoi pourrait consister un tel projet de loi? On pourrait prendre le modèle français de la Loi sur la programmation militaire, qui est sur cinq ans et qui détermine les besoins financiers et budgétaires et les capacités associées à ce budget. Le budget est adopté à l'Assemblée nationale pour un mandat qui dépasse le mandat du président et celui de l'assemblée qui l'a adopté, et il engage tout futur gouvernement dans cette

future government to follow the plan. This military planning law is always preceded by things we no longer do, specifically national security reviews and a national defence strategy.

That's why we need to define the threats, establish our defence policy for the coming years and then make the financial, budgetary and capability appropriations, that is, choose the equipment we want to have as a result. This is being done consistently, on a regular basis. Members of Parliament have security clearances that allow them to have informed debates on defence matters, so they can pass this kind of legislation over time and they can have greater awareness of the national interest.

If we were to adopt this model, as the Australians recently did by updating their defence policy, it would be in Canada's best interest to make our country more serious about defence.

Senator Gignac: Thank you very much for that answer.

If I may make an observation, in the current political context, with a government that's practically a coalition, since we need the NDP's support, social programs appear to be the government's priority, rather than defence and national security. I'm going to do some homework and look at what France and Australia have done, so that, as senators, we can contribute to creating this kind of favourable conditions for public opinion, but especially to force political parties to take a position.

Thank you, Mr. Chair, for allowing me to express my observation.

Senator Cardozo: My question is along the same lines as that of my colleague, Senator Gignac. As I see it, the federal government and other governments receive many requests for support in many areas. How would you argue that defence spending on our Armed Forces is more important than, say, infrastructure, cancer or support for seniors? That's the question all politicians get asked.

Mr. Massie: Thank you for the question.

Absolutely, compromises always have to be made when it comes to spending. We can't always have our cake and eat it too.

If I can use an analogy, the defence policy is essentially an insurance policy. Let me use my personal life as an example. I have three children whom I need to feed every week, but I still manage to put money into my insurance policy, in case my house is broken into or in the event of a fire. Perhaps all that insurance money will be for nothing. Maybe I'll never get robbed or have

programming. Cette loi de programmation est toujours précédée de choses que l'on ne fait plus, c'est-à-dire des révisions de la sécurité nationale et une stratégie en matière de défense nationale.

Donc, il faut définir les menaces, établir notre politique de défense pour les prochaines années et ensuite, faire les appropriations financières, budgétaires et capacitaires, c'est-à-dire choisir les équipements que l'on souhaite avoir en conséquence. C'est quelque chose qui se fait systématiquement, régulièrement. Les députés ont des cotes de sécurité qui leur permettent de tenir des débats informés sur les questions de défense et ils sont en mesure d'adopter ces lois dans la durée et d'avoir une meilleure prise de conscience de l'intérêt national.

Si on voulait adopter ce modèle, comme les Australiens l'ont fait récemment en mettant à jour leur politique de défense, ce serait tout à fait dans l'intérêt du Canada pour ce qui est de rendre notre pays plus sérieux en matière de défense.

Le sénateur Gignac : Merci beaucoup pour votre réponse.

Si je peux me permettre de faire une observation, dans le contexte politique actuel, où on a presque une coalition et où on a besoin de l'appui du NPD, ce sont les programmes sociaux qui semblent être la priorité du gouvernement, plutôt que la défense et la sécurité nationale. Je vais aller faire mes devoirs et regarder ce que la France et l'Australie ont fait pour qu'on puisse, à titre de sénateurs, contribuer à créer cette espèce de conjoncture favorable pour l'opinion publique, mais surtout pour forcer les partis politiques à se positionner.

Merci, monsieur le président, de votre latitude pour mon éditorial.

Le sénateur Cardozo : Ma question porte sur le même thème que mon collègue le sénateur Gignac. À mon avis, le gouvernement fédéral et les autres gouvernements reçoivent de nombreuses demandes de soutien dans beaucoup de secteurs. Quel est votre argument pour dire que les dépenses de défense pour nos forces armées sont plus importantes que, par exemple, les infrastructures, le cancer ou l'aide aux personnes âgées? C'est la question que l'on pose à tous les politiciens.

M. Massie : Merci pour la question.

Tout à fait, il y a toujours des compromis à faire pour toutes les dépenses. Il faut choisir entre le beurre et l'argent du beurre.

Je vais faire une analogie. La politique de défense est essentiellement une politique d'assurance. Je vais faire la comparaison avec ce que je vis. J'ai trois enfants que je dois nourrir chaque semaine, mais j'ai quand même décidé de mettre de l'argent dans ma police d'assurance, au cas où ma maison soit volée ou qu'il y ait un incendie. Peut-être que cet argent investi

a house fire. I hope not, for my family's sake, but if it ever does happen, I will have invested in an insurance policy.

The same goes for National Defence. We hope we never need to use our Armed Forces. That's our greatest wish. We don't invest in the Canadian Armed Forces to wage war, but rather to defend our territory and our interests. If we don't, and if there were a fire and we were sucked into a war, we would have deaths on our conscience, whether Canadian or foreign. That's unfortunately what has happened in the past and where we're headed in the future.

Yes, compromises have to be made. There are always opportunity costs when you invest, but it's important to realize how crucial it is that we protect ourselves in the event of a conflict or crisis. We've heard the warning from the potential and hopeful president of the United States who has explicitly stated that he won't defend us Canadians because we aren't investing enough. Imagine if Mr. Trump fully understood what NORAD is, because I don't think he really does. If he did, what impact would that have on U.S. defence policy vis-à-vis us Canadians?

I don't think we want to get to that point. I don't think it's in Canada's political interest to have no plan to reach 2% of GDP by January 2025 and be left to face the harsh criticisms, sharp comments and extremely tough diplomacy that Canada would be subjected to by a future president Trump or the Trump conservatives elected to Congress who will continue to block the Democratic President if he is re-elected.

Senator Cardozo: What do you think Mr. Trump's strategy is? Is he a friend of Mr. Putin, in a sense?

Mr. Massie: There are two aspects: cognitive and electoral.

At the cognitive end, in his first term, President Trump always seemed to appreciate strong authoritarian leaders. He's always singing the praises of Mr. Orbán in Hungary, Mr. Erdoğan in Turkey, Xi Jinping in China and Vladimir Putin. He is not a fan of Olaf Scholz, Angela Merkel or other leaders who are subject to electoral politics, including Justin Trudeau, for example.

There's that aspect, which is personal, and then there's the electoral issue. He will do his best to block President Biden's foreign and defence policy to show that it's not working and that he himself is in a position to restore U.S. National Defense. He wants the U.S. to stop intervening on the international stage, and this sentiment is shared by tens of millions of Americans, because they've been dragged into wars that have lasted far too long or were completely misguided, like the invasion of Iraq. We're dealing with the consequences of all that, with the Islamic State and with Russia, which seems to think that if it could be

dans l'assurance sera inutile. Je ne me ferai peut-être jamais voler ou il n'y aura peut-être jamais d'incendie dans ma maison. Je le souhaite pour ma famille, mais si cela arrive, j'aurai investi dans une police d'assurance.

C'est la même chose pour la défense nationale. On espère ne jamais avoir besoin d'utiliser nos forces armées. C'est notre souhait le plus cher. On n'investit pas dans les Forces armées canadiennes pour faire la guerre, mais pour défendre notre territoire et nos intérêts. Si on ne le fait pas et s'il y a un incendie et qu'on est aspiré dans une guerre, on aura des décès sur la conscience, qu'ils soient canadiens ou étrangers. C'est malheureusement ce qui est arrivé par le passé et ce vers quoi on se dirige à l'avenir.

Oui, il y a des compromis à faire. Il y a toujours des coûts d'opportunité quand on investit, mais il faut réaliser que c'est très important de se protéger en cas de conflit ou de crise. On a vu l'avertissement d'un aspirant et potentiel président des États-Unis qui dit ouvertement qu'il ne va pas nous défendre, nous, Canadiens, parce qu'on n'investit pas suffisamment. Imaginez si M. Trump prenait la pleine mesure de ce qu'est le NORAD — car je ne crois pas qu'il comprenne ce que c'est. S'il le savait, quelles incidences cela pourrait-il avoir sur la politique de défense américaine vis-à-vis des Canadiens?

Je ne crois pas qu'on veuille en arriver là. Je ne crois pas que ce soit dans l'intérêt politique du Canada, en janvier 2025, de ne pas avoir de plan pour atteindre 2 % du PIB et d'être à la merci de critiques, de commentaires acerbes et d'une diplomatie extrêmement violente envers le Canada par un futur président ou par des conservateurs trumpistes du Congrès qui ont été élus et qui vont continuer de bloquer le président démocrate s'il est réélu.

Le sénateur Cardozo : À votre avis, quel est le jeu de M. Trump? Est-il un ami de M. Poutine, dans un sens?

M. Massie : Il y a deux niveaux : cognitif et électoral.

Sur le plan cognitif, pendant son premier mandat, le président Trump a toujours apprécié les leaders autoritaires forts. Il vante systématiquement M. Orbán en Hongrie, M. Erdoğan en Turquie, M. Xi Jinping en Chine et Vladimir Poutine. Il ne vante pas Olaf Scholz, Angela Merkel, d'autres chefs d'État qui sont soumis au jeu politique électoral ou Justin Trudeau, par exemple.

Il y a cet aspect, qui est personnel, et il y a la question électorale. Il veut, du mieux qu'il peut, bloquer la politique étrangère et de défense du président Biden pour montrer que cela ne fonctionne pas et que lui-même est en mesure de rétablir la défense nationale américaine. Il a ce sentiment qu'il faut arrêter d'intervenir sur la scène internationale, un sentiment partagé par plusieurs dizaines de millions d'Américains, parce qu'ils ont été entraînés dans des guerres de trop longue durée et des guerres complètement malavisées, comme l'invasion de l'Irak. On vit avec les conséquences de tout cela avec l'État islamique et avec

done in Iraq, why can't it be done in Ukraine? We're left to deal with these bad American decisions, and Americans are tired of these long-lasting wars. Unfortunately, this is the political context in the U.S. Even some Republicans understand that it's in the country's national interest to maintain support for NATO, and we can only hope that these people will continue to have some influence in Washington.

[English]

Senator Dasko: Thank you, Professor Massie. I want to mention a few things. Public opinion support today for spending on defence is much higher than it was a decade or two ago. I can tell you that as a matter of fact. Support for Ukraine in Canada is very high. That is partly why support for spending on defence is up. Actual spending on defence is also up. It has increased. We have had the minister here to tell us that, and we can see that from the expenditures. We are buying ships and aircraft, we have NORAD modernization — we have many expenditures that have increased.

I would also say that there is reasonable political consensus on this, unlike other issues like carbon taxes and so on where there are huge splits. I would say that the political consensus is quite significant here in this country.

Putting all those things together, is it really as bad as you're suggesting? Don't we have some of the conditions that you were calling for, like consensus and public support that is higher now than it's ever been? Couldn't you look at it this way?

[Translation]

Mr. Massie: Absolutely, the political environment is—

[English]

Senator Dasko: Perfection is never in our reach, right? It's never possible to have a perfect scenario whereby we have all the spending that the military people might like. That will never happen. It doesn't happen in any other area of spending either, like pensions or benefits. People always want more. Sorry, I interrupted you. You were about to comment.

[Translation]

Mr. Massie: You're absolutely right to say that the political environment is a little more conducive to increasing military spending. Absolutely. Now the environment is even better. In

la Russie, qui dit que si on l'a fait en Irak, pourquoi ne pourrait-on pas le faire en Ukraine? On vit avec ces mauvaises décisions américaines et les Américains sont fatigués de ces guerres de longue durée. C'est malheureusement le contexte politique aux États-Unis : même chez les républicains, une partie comprend que c'est dans l'intérêt national du pays de maintenir le soutien à l'OTAN, et on peut espérer que ces gens vont continuer d'avoir de l'influence à Washington.

[Traduction]

La sénatrice Dasko : Merci, professeur Massie. Je voudrais mentionner quelques éléments. Le soutien de l'opinion publique à l'égard des dépenses liées à la défense est aujourd'hui bien plus élevé qu'il ne l'était il y a une ou deux décennies. Je peux vous l'affirmer. Le soutien à l'Ukraine est très élevé au Canada. C'est en partie la raison pour laquelle le soutien à l'égard des dépenses liées à la défense est en hausse. Les dépenses réelles en matière de défense sont également en hausse. Elles ont augmenté. Le ministre est venu témoigner pour nous le dire, et les dépenses le prouvent. Nous achetons des navires et des avions, nous modernisons le NORAD; de nombreuses dépenses ont donc augmenté.

Je dirais également qu'il existe un consensus politique raisonnable à ce sujet, contrairement à d'autres questions comme les taxes sur le carbone et ainsi de suite, qui font l'objet d'énormes divergences. Je dirais que le consensus politique est assez vaste au pays.

Si l'on tient compte de tous ces éléments, la situation est-elle vraiment aussi mauvaise que vous le laissez entendre? Ne disposons-nous pas de certaines des conditions dont vous parliez, comme un consensus et un soutien public plus élevé aujourd'hui qu'il ne l'a jamais été? Ne pourriez-vous pas voir les choses sous cet angle?

[Français]

M. Massie : Absolument, l'environnement politique est...

[Traduction]

La sénatrice Dasko : La perfection n'est jamais à notre portée, n'est-ce pas? Il n'est jamais possible d'avoir un scénario parfait dans lequel nous avons toutes les dépenses que les militaires pourraient souhaiter. Cela n'arrivera jamais, comme cela n'arrive pas non plus dans les autres secteurs de dépenses, comme les pensions ou les prestations. Les gens en veulent toujours plus. Désolée de vous avoir interrompu. Vous étiez sur le point de faire une observation.

[Français]

M. Massie : Vous avez tout à fait raison de dire que l'environnement politique est permissif pour l'augmentation des dépenses militaires. Absolument. L'environnement était encore

February or March and April 2022, at the beginning of the war, there was an opportunity to set out a more substantial budget plan.

Unfortunately, the spending increases we're seeing today are for equipment that is far too old and that every country needs to have, such as ships and aircraft. This is the minimum we can hope to have, and ships will arrive last, in 2050. Yes, we're spending a lot, but it's over a very long period of time.

Modernizing NORAD is a 20-year project. However, when we send four howitzers to Ukraine, we no longer have them for ourselves. When we send eight tanks, we have none left.

We produce enough shells in a month in Canada for one day's worth of war. It's true that spending is necessary to maintain a high-intensity war. If we don't want to be involved, if we don't want to help Ukraine, then that decision will have to be made. However, when the Prime Minister goes to the Ukrainian capital and says very publicly that we'll stand by them for as long as it takes, no matter what the cost, it's not true. We've put a price on helping Ukraine by not investing enough to provide the much-needed military equipment.

I don't agree that we should cut certain capabilities and not have submarines, for example, because we want to pay for warships.

Perhaps we need to think about meeting that 2% target that successive governments have publicly committed to since 2014 and which we're not meeting.

Yes, times are fiscally tough for Canadians, but the same is true for the British, French, Germans, Norwegians and the other countries that are nevertheless meeting the 2% target.

In the current political environment, no one is asking for the moon and no one is suggesting that Canada should have the biggest army in the world, merely that it participate in a way that's equivalent and proportional to the size of its economy, in a way that's comparable to our allies.

[English]

The Chair: Thank you.

Colleagues, I'm looking at the clock. We have time for Senator Dagenais and Senator Patterson to ask follow-up questions. I'm going to suggest, in view of the time, that Senator Patterson and Senator Dagenais each ask their questions and we'll give the witness the ability to answer the two of them in concert. Then we'll wrap up.

meilleur; en février ou mars et avril 2022, au début de la guerre, il y avait là une occasion où on aurait pu établir un plan budgétaire plus conséquent.

Malheureusement, les augmentations des dépenses que l'on voit aujourd'hui sont destinées à des équipements qui sont beaucoup trop âgés et que tout pays a besoin d'avoir, comme des navires et des avions. C'est le minimum que l'on peut espérer avoir, et les navires vont arriver en dernier en 2050. C'est vrai que l'on dépense beaucoup, mais c'est sur une très longue période.

La modernisation du NORAD, c'est pour 20 ans. Par contre, quand on envoie quatre obusiers en Ukraine, on n'en a plus. Quand on envoie huit chars d'assaut, on n'en a plus.

On produit assez d'obus par mois pour faire une journée de guerre au Canada. C'est vrai que des dépenses sont nécessaires pour maintenir une guerre de haute intensité. Si on ne veut pas en faire partie ou si on ne veut pas aider l'Ukraine, ce sera peut-être une décision à prendre. Cependant, quand le premier ministre va publiquement dans la capitale ukrainienne pour dire que nous serons à leurs côtés aussi longtemps qu'il le faudra, peu importe ce que cela coûtera, c'est faux. On a mis un prix sur l'aide que l'on veut accorder à l'Ukraine en n'investissant pas assez pour fournir des équipements militaires qui sont nécessaires.

Je ne suis pas d'accord pour dire qu'il faut couper dans certaines capacités et ne pas avoir de sous-marins, par exemple, parce qu'on veut se payer des navires de guerre.

Peut-être faut-il réfléchir à l'atteinte de cette cible de 2 % pour laquelle on s'est engagé publiquement de gouvernement en gouvernement depuis 2014, et que l'on n'atteint pas.

Si c'est fiscalement difficile pour les Canadiens, ça l'est aussi pour les Britanniques, les Français, les Allemands, les Norvégiens et les autres pays qui tentent pourtant d'atteindre cette cible de 2 %.

On a un environnement politique; on ne demande pas la lune et on ne demande pas que le Canada ait la plus grande armée au monde, mais simplement qu'il participe de manière équivalente et proportionnelle à la taille de son économie, de manière comparable à ses alliés.

[Traduction]

Le président : Merci.

Chers collègues, je regarde l'horloge. Le sénateur Dagenais et la sénatrice Patterson ont le temps de poser des questions complémentaires. Compte tenu de l'heure, je vais suggérer que les sénateurs Patterson et Dagenais posent chacun leurs questions et que nous donnions au témoin la possibilité d'y répondre de concert. Nous concluons ensuite la séance.

Senator Patterson: Thank you, Dr. Massie, I would like to follow up on that last comment. I don't think it's very well known by most Canadians that the Canadian Armed Forces is given a mandate that talks about the mission that is meant to be able to support simultaneously and be interoperable with other nations. In our case, that includes domestic operations as well. That is then costed out from there and decisions that are made, of course, are about how much the country can deal with.

I know you were probably pretty aware of what the most recent defence policy had stated and the requirement for concurrent operations, levels of readiness, including how many holdings we need to have. That costs astronomical sums of money that get caught up in inflation.

Knowing where we're going with the constraints domestically as well as the very unstable geopolitical environment, what should we be focusing on with our Armed Forces?

[Translation]

Mr. Massie: I think we need to invest where there are comparative economic and industrial advantages.

[English]

The Chair: I'm sorry, Mr. Massie. Senator Dagenais will ask his question as well, and then you can answer them both.

[Translation]

Senator Dagenais: Mr. Massie, I want to come back to the use of drones, which are now becoming prevalent in military operations. Have you looked at the data to evaluate or assess Canada's effectiveness in using drones for our own security, particularly in the Arctic — since our neighbours and Russia could soon close in — as well as in our military operations including in Latvia?

That's my question, on the use of drones.

Mr. Massie: Thank you. These questions are entirely complementary, because what I was going to say to your colleague is that one area where we need to invest is in drones. We need to develop an industrial strategy associated with our defence policy, which is essentially what we've done with ships, by choosing to build 15 ships by 2050 in Halifax, but also at Esquimalt and in Lévis. However, we haven't done this to the same extent in the aerospace industry. Drones are the future.

When I said that we need to plan for the post-F-35 era... It's not human-piloted aircraft that will be flying over our air space in 2050. All western countries and Canada's adversaries are investing in this technology, as well as artificial intelligence, a

La sénatrice Patterson : Merci, monsieur Massie. J'aimerais revenir sur cette dernière observation. Je ne pense pas que la plupart des Canadiens sachent que le mandat des Forces armées canadiennes parle de la mission voulant qu'elles soient capables de soutenir d'autres nations et d'agir en interopérabilité avec elles, simultanément. Dans notre cas, cela inclut également les opérations nationales. Les coûts sont ensuite calculés, et les décisions qui sont prises portent sur ce que le pays peut supporter, bien entendu.

Je sais que vous étiez probablement au courant du contenu de la politique de défense la plus récente, ainsi que de l'exigence d'opérations simultanées et des niveaux d'alerte, y compris la quantité de ressources que nous devons avoir. Tout cela coûte des sommes astronomiques qui sont rattrapées par l'inflation.

Compte tenu des contraintes nationales et du contexte géopolitique très instable, sur quoi devrions-nous nous concentrer à l'égard de nos forces armées?

[Français]

M. Massie : Je pense qu'il faut investir là où on a des avantages comparatifs économiques et industriels.

[Traduction]

Le président : Excusez-moi, monsieur Massie. Le sénateur Dagenais va lui aussi poser sa question, puis vous pourrez répondre aux deux.

[Français]

Le sénateur Dagenais : Monsieur Massie, je veux revenir sur l'usage des drones qui deviennent maintenant importants dans les opérations militaires. Avez-vous examiné les données permettant de juger ou d'évaluer l'efficacité du Canada dans l'utilisation des drones pour notre propre sécurité, notamment dans l'Arctique — parce que nos voisins et la Russie vont bientôt se rapprocher —, ainsi que pour nos installations militaires comme celles de la Lettonie?

C'était ma question sur l'usage des drones.

M. Massie : Merci. Les questions sont tout à fait complémentaires, car ce que j'allais répondre à votre collègue, c'est qu'un des éléments dans lesquels nous devons investir, ce sont précisément les drones. Il faut se doter d'une stratégie industrielle associée à notre politique de défense, ce qu'on a fait minimalement pour les navires, en choisissant de construire 15 navires d'ici 2050 à Halifax, mais aussi à Esquimalt et à Lévis. Cependant, on ne l'a pas fait dans l'industrie aérospatiale de manière aussi importante. Les drones, c'est l'avenir.

Lorsque je disais qu'il faut planifier l'après-F-35... Ce ne sont pas des avions pilotés par des humains qui vont survoler notre espace en 2050. Tous les pays occidentaux et les adversaires du Canada investissent dans cette technologie, avec l'intelligence

sector in which Montreal and Canada are pioneers and are very avant-garde. Canada has the expertise. We produce them here, and we'll be offering 800 of them to Ukraine in the next few months.

We have the capacity to make them, but when we decided to buy armed drones for Canada, we chose to buy 10-year-old American equipment. We didn't invest in this technology in Canada, and now we can't buy armed drones produced in Canada with Canadian expertise.

This industry must absolutely be promoted and prioritized in any industrial strategy for scientific development and innovation around drones. When I talk about drones, I'm not just referring to aerial drones, but also underwater and maritime drones. All of these technologies will ensure — and we're already seeing this on the battlefield in Ukraine — the use of autonomous systems to lay mines on the battlefield. That is the future of this conflict, because we don't want to jeopardize the safety of Canadians. If we can lower the human cost of war, using automated robots, it will be to the benefit of countries that have invested in this technology. The same is true in terms of monitoring the vast spaces of Canada's territory and its waters. We need to invest in sensors and drones, and this data integration is the future of Canada's national security.

[English]

The Chair: Thank you very much, Mr. Massie.

Colleagues, this brings us to the end of today's meeting. On behalf of the committee, I extend our sincere thanks to you, Mr. Massie, and all our witnesses today, and I include in that Professor Kimball for her efforts to join us this evening.

I would remind you, colleagues, that several weeks ago we thought it would be useful to have an update on the situation in Ukraine. It seems that since then, the situation in Ukraine has changed almost daily and is moving in directions that we would rather not see. In that sense, we appreciated today and this evening the presentations, the advice and the cautions that we have received from all of our witnesses, particularly in highlighting the important role that Canada is playing in supporting Ukraine as well as identifying some of Canada's challenges in supporting Ukraine and where we have room to grow some capacity for that, and it's fair to say, beyond that, the importance of addressing Canada's own deficiency in our defensive capacity more broadly. These are all very important, critical considerations for us as a committee for the Senate and for Canada.

artificielle, un secteur où Montréal et le Canada sont des pionniers et sont très avant-gardistes. On a le savoir-faire au Canada. On en produit, on en offrira d'ailleurs 800 à l'Ukraine dans les prochains mois.

On a cette capacité de les faire, mais lorsqu'on a décidé d'acheter des drones armés pour le Canada, on a choisi d'acheter de l'équipement américain datant de 10 ans. On n'a pas investi dans cette technologie au Canada; aujourd'hui, on ne peut pas acheter des drones armés produits au Canada avec le savoir-faire canadien.

C'est une industrie qui doit être impérativement mise de l'avant et priorisée dans toute stratégie industrielle de développement scientifique et d'innovation autour des drones. Lorsque je parle des drones, je ne parle pas seulement des drones aériens, mais aussi des drones sous-marins et maritimes. Toutes ces technologies vont assurer — et on le voit déjà sur le champ de bataille en Ukraine — l'utilisation de systèmes autonomes pour déposer des mines sur le champ de bataille. C'est l'avenir du conflit, parce qu'on ne veut pas mettre en péril la sécurité des Canadiens. Alors, si on peut faire la guerre à moindre coût humain, en utilisant des robots automatisés, ce sera à l'avantage des pays qui ont investi dans cette technologie. C'est la même chose pour ce qui est de surveiller les espaces immenses du territoire canadien et maritime; il faut investir dans les capteurs et dans les drones, et cette intégration des données est l'avenir de la sécurité nationale du pays.

[Traduction]

Le président : Merci beaucoup, monsieur Massie.

Chers collègues, voilà qui nous amène à la fin de la réunion d'aujourd'hui. Au nom du comité, je vous adresse nos sincères remerciements, monsieur Massie, ainsi qu'à tous nos témoins d'aujourd'hui, y compris la professeure Kimball qui a bien tenté de participer à notre réunion ce soir.

Chers collègues, je vous rappelle qu'il y a plusieurs semaines, nous avons pensé qu'il serait utile de faire le point sur la situation en Ukraine. Il semble que, depuis lors, la situation en Ukraine a changé presque quotidiennement et qu'elle évolue dans des directions que nous préférierions ne pas voir. Dans ce sens, nous sommes reconnaissants des présentations, des conseils et des mises en garde que nous avons obtenus aujourd'hui de tous nos témoins, en particulier pour souligner le rôle important que le Canada joue dans le soutien à l'Ukraine, ainsi que pour définir certains des défis du Canada dans le soutien à l'Ukraine et les domaines dans lesquels nous pouvons accroître notre capacité à cet égard, et, en outre, pour dire qu'il est juste de souligner l'importance de corriger la déficience du Canada dans sa capacité défensive de manière générale. Il s'agit là de considérations très importantes, voire cruciales, pour notre comité, pour le Sénat et pour le Canada.

Thank you so much, as I have said in the past colleagues, for bringing out the best in our witnesses today. It's appreciated. With that, I note that our next meeting will be on Monday, March 25, at 4 p.m. Eastern Time. Thank you for your active participation. I wish each and every one of you a good evening. Thank you.

(The committee adjourned.)

Chers collègues, comme je vous l'ai déjà dit, merci beaucoup d'avoir fait ressortir le meilleur de nos témoins aujourd'hui. Nous vous en sommes reconnaissants. Sur ce, je signale que notre prochaine réunion aura lieu le lundi 25 mars à 16 heures, heure de l'Est. Je vous remercie de votre participation active. Je souhaite à chacun d'entre vous une bonne soirée. Merci.

(La séance est levée.)
